

LE ROMAN MAURESQUE
EN FRANCE
DE
ZAYDE AU DERNIER ABENCÉRAGE

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ
PRÉSENTÉE
A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS
PAR
MARJORIE A. CHAPLYN, M. A. (HONS.) EDIN

NEMOURS
IMPRIMERIE ANDRÉ LESOT
MCMXXVIII

**LE ROMAN MAURESQUE EN FRANCE
DE ZAYDE AU DERNIER ABENCERAGE.**



Digitized by the Internet Archive
in 2026

LE ROMAN MAURESQUE
EN FRANCE
DE
ZAYDE AU DERNIER ABENCÉRAGE

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ
PRÉSENTÉE
A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS
PAR
MARJORIE A. CHAPLYN, M. A. (HONS.) EDIN

NEMOURS
IMPRIMERIE ANDRÉ LESOT
MCMXXVIII

LE ROMAN MARSEILLAIS
EN FRANCE
DE
NATHE AU DERNIER ABANDONNÉ
THÈSE POUR LE DOCTORAT UNIVERSITAIRE
PRÉSENTÉE
À LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS
PAR
MARCELLE A. CHAPLIN, N. L. (1882) EDIN



UNIVERSITEIT
LEIDEN
1882

PRÉFACE.

De tous les moyens par lesquels on peut juger une époque, un des plus sûrs est celui qui permet de l'estimer d'après ses lectures préférées. On a dit de la littérature, qu'elle est « *the lasting expression in words of the meaning of life* ». (1) Si cela est vrai, l'inspiration ou mieux vaut dire, peut-être, la récréation de l'esprit d'une époque. servira, en grande partie, à l'expliquer.

Cependant il ne faut pas perdre de vue le fait que la littérature la plus en vogue, celle qui exprime le mieux les goûts, les tendances de son public, n'est pas toujours celle qui est devenue classique, Bien loin de là, la littérature la plus aimée autrefois, qui a rendu célèbres ses auteurs — d'une célébrité peut-être passagère, mais représentant la direction du goût de son âge — n'est souvent lue aujourd'hui que par les érudits, quand elle n'est pas complètement oubliée.

Mais « nul ne dupe entièrement son époque, et dans les réputations les moins fondées, il y a toujours quelque chose de vrai ; un public n'a jamais complètement tort d'avoir du plaisir... » (2)

Donc, si nous voulons ressusciter la vie intime d'une époque, il faut ressusciter, après la correspondance et les mémoires, les romans qu'elle a aimés, et où l'on retrouve quelque chose de l'idéal qu'elle a rêvé. De plus, dit Théophile Gautier, « vous trouverez dans ces bouquins mille détails de mœurs, d'habitudes, de costumes,

(1) Barrett Wendell : *The seventeenth century in England*, London, Macmillan, 1904, in-8°, p. 155.

(2) Théophile Gautier : *Les Grottesques*, Paris, G. Charpentier, 1882, in-12, p. VII.

mille idiotismes de pensée et de style que vous chercheriez en vain ailleurs. » (1)

Voilà ce qui fait l'intérêt de l'étude suivie d'un genre littéraire. Plus ce genre dure, plus cette étude devient intéressante, car on peut voir un même thème interprété diversement suivant les âges, et reflétant ainsi, par une telle adaptation, les façons de sentir, de penser, de chaque époque et ses modes particuliers d'expression.

Le genre mauresque a duré en France pendant plus de deux siècles. Quand ce ne serait que pour cela, il vaudrait la peine d'une petite étude. Nous le suivrons à travers le merveilleux épanouissement littéraire du XVII^e siècle, où il arrive au comble de sa popularité, puisque c'était alors qu'il convenait le mieux à son public d'élite ; à travers le XVIII^e siècle, où il résiste à l'esprit analytique, philosophique et positif de cette époque. Nous le verrons, enfin, se relever après une trentaine d'années, dans une dernière manifestation assez belle.

(1) Théophile Gautier : *op. cit.* p. xiv.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

LES ROMANCES DE LA FRONTIÈRE ET LES ROMANCES MAURESQUES

En Espagne, aux XV^e et XVI^e siècles, les romances étaient peut-être à l'apogée de leur popularité. C'est précisément à cette époque que le genre prit une forme qui a beaucoup influencé non seulement la littérature espagnole, mais surtout la littérature française. Nous voulons parler des *romances fronterizos* et des *romances moriscos*.

Au XV^e siècle, la question qui passionnait toute la Péninsule, c'était celle de la « Reconquête », celle de l'expulsion définitive des Maures. Il n'y a donc rien d'étonnant que les faiseurs de romances aient chanté les phases diverses de la terrible lutte engagée depuis si longtemps. Ainsi naquirent les *romances fronterizos*, et, plus tard, les *romances moriscos*.

Les *romances de la frontière* s'occupent, comme le nom l'indique assez, des escarmouches, des batailles et surtout des combats singuliers qui s'engageaient entre Maures et Espagnols, aux confins de ce qui restait du royaume maure, c'est-à-dire, du territoire de Grenade.

Depuis deux siècles cette ville était le centre de l'empire maure en Espagne. Là se réunissaient toute la force, toute la richesse et

(1) Voir Augustin Duran : *Romancero General* : Biblioteca de Autores Españoles, Madrid, Rivadeneyra, 1859, in-4°, t. X ; 1861, t. XVI.

toute la splendeur de la chevalerie mauresque. Une fois qu'on s'est fait quelque idée de cette civilisation, il n'est pas difficile de concevoir l'intérêt qu'elle présentait pour les poètes et pour le peuple de cette époque.

« Les romances de la frontière, dit M. Pidal, sont de petits poèmes nés au milieu même de la guerre qu'ils célèbrent, des récits historiques, des tableaux brillants et concis ; ce sont en quelque sorte des instantanés saisis par l'œil surexcité du combattant ; ce sont des dialogues vibrants qui semblent entendus plutôt que racontés ; ce sont de rapides peintures qui paraissent vues plutôt que décrites. » (1)

Ce ne sont pas les faits historiques des luttes elles-mêmes qui nous intéressent tant, ce sont plutôt les détails des circonstances dans lesquelles les luttes ont lieu. Ainsi on nous parle de la bataille des Alporchones, du siège d'Antequera, de la perte d'Alhama ; mais ce que nous admirons dans tout cela, ce sont les coups d'œil sur les caractères, sur les mœurs contemporaines.

Le *Romance* de la bataille des Alporchones commence avec la joie d'une victoire espérée ; le vaillant Abidbar s'en va au champ de bataille :

Allá en Granada la rica
Instrumentos oi tocar
En la calle de los Gomeles,
A la puerta de Abidbar,
El qual es Moro valiente
Y muy fuerte capitan. (2)

On arrive au camp, où les chevaliers sont en train de décider s'ils doivent prendre la route la plus courte et la plus dangereuse, par Lorca, ou s'il faut faire un grand détour. Suivant les conseils du brave Alabez, on se décide pour Lorca. Suit une bataille acharnée, où Quiñonero, grand chevalier espagnol, est fait prisonnier.

Alabez interroge Quiñonero, en lui promettant la vie, s'il lui

(1) Ramon Menéndez Pidal : *L'Epopée castillane à travers la littérature espagnole*, traduction de Henri Mérimée, Paris, Armand Colin, 1910, in-12, p. 172.

(2)

A Grenade la riche
J'entends jouer des instruments
Dans la rue des Gomeles,
A la porte de cet Abidbar,
Qui est un Maure vaillant
Et un bien grand capitaine.

dit la vérité. Quiñonero laisse voir dans sa réponse et sa fierté et son fatalisme :

Es mi nombre Quiñonero
Soy de Lorca natural,
Caballero principal,
Y aunque me sigue fortuna,
No tengo pena ninguna
Ni se me hace de mal ;
Que en la guerra es condicion
Que hoy soy tuyo, yo confío
Mañana podrás ser mio
Y sujeto á mi prision :
Por tanto pregunta y pide,
Porque en todo, tu pregunta
Satisfaré sin repunta,
Pues el temor no me impide. (1)

Finalement les Maures sont vaincus. Abidbar voyant que tout est perdu, se retire avec le reste de sa troupe. Il aurait dû prévoir l'accueil qu'on lui ferait :

Abidbar llego à Granada,
Y el Rey lo mando matar. (2)

Abidbar n'est pas le seul chevalier à recevoir une telle récompense pour sa peine. Le roi est sans pitié pour un général vaincu : témoin le jugement sommaire de l'Alcaide d'Alhama :

Moro Alcaide, moro Alcaide
El de la barba vellida,
El Rey vos mandar prender
Porque Alhama era perdida.

- (1) Je m'appelle Quiñonero,
Je suis natif de Lorca,
Chevalier principal,
Et n'importe quelle fortune me poursuive
Rien ne me cause de peine,
Ni ne me fait de mal,
Car dans la guerre il arrive,
Qu'aujourd'hui je suis entre tes mains, et je n'en doute pas
Demain tu pourras être entre les miennes
Et soumis à ma prison.
Pourtant fais tes demandes,
Car en tout, à ta prière
Je satisferai sans aigreur
Car la peur ne m'arrête pas.

Duran : *Romancero General* vol. 16, 1042, p. 81, 82.

- (2) Abidbar arriva à Grenade
Et le roi ordonna sa mort.

Ibid., 1041, p. 81.

Si el Rey me manda prender
 Porque Alhama se perdía,
 El Rey lo puede hacer ;
 Mas yo nada le debía,
 Porque yo era ido á Ronda
 A bodas de una mi prima :
 Yo dejé cobro en Alhama,
 El mejor que yo podía.
 Si el Rey perdió su ciudad
 Yo perdí mi mujer y hijos,
 Las cosas que mas quería. (1)

La simplicité attendrissante de ces paroles, qui ne sont pas même une défense, ne peut pas le sauver cependant de la fureur royale :

Diciendo esto el Alcaide
 Le llevaron á Granada,
 Y siendo puesto ante el Rey,
 La sentencia le fué dada,
 Que le leven al Alhambra :
 Ejecutóse justicia
 Así como el Rey lo manda. » (2)

On reçoit d'une manière dramatique la nouvelle de la prise d'Antequera. Toute la ville de Grenade est en train de célébrer la

- (1) Maure Alcaide, Maure Alcaide
 Celui de la barbe touffue,
 Le Roi ordonne qu'on vous prenne
 Parce qu'Alhama est perdue.
 — Si le Roi ordonne qu'on me prenne
 Parce qu'Alhama est perdue
 Le Roi peut bien le faire ;
 Mais ce n'est pas ma faute,
 Car j'étais allé à Ronda
 Aux noces d'une de mes cousines.
 J'ai laissé à Alhama une garde
 La meilleure possible,
 Si le Roi a perdu sa ville
 Moi j'en ai perdu autant,
 J'ai perdu ma femme et mes enfants.
 Que je chérissais davantage.

Ibid., 1061, p. 89.

- (2) Disant cela l'Alcaide
 Fut amené à Grenade,
 Et placé devant le Roi,
 Là, Jugement lui fut donné
 Qu'on lui coupe la tête
 Et l'apporte à l'Alhambra :
 Justice fut faite
 Ainsi que l'avait ordonné le Roi.

Ibid., 1062, p. 90.

fête de Saint-Jean. Toute la chevalerie se déploie dans la Véga avant de commencer un jeu de cannes. (1) Chaque Maure magnifiquement habillé, porte à l'extrémité de sa lance un pennon somptueux, brodé par la main de la dame qu'il sert, en l'honneur de qui il veut briller, et toutes les dames les regardent, témoins intéressés de la joute, debout sur les tours de l'Alhambra :

La mañana de San Juan
Al punto que alboreaba,
Gran fiesta hacen los moros
Por la Vega de Granada.
Revolviendo sus caballos,
Jugando iban, con las cañas,
Ricos pendones en ellas
Labrados par sus amadas,
Y sus aljubas vestidas
De sedas finas y grana :
El moro que tiene amores
Señales d'ello mostraba,
Y el que amiga no tiene
Allí no escaramuzaba.
Moras los están mirando
De las torres del Alhambra,
Per ver que tienen amores,
Y quién mas se aventajaba. (2)

Et voici qu'arrive soudain, au milieu de cette scène joyeuse, un vieux Maure, porteur de la mauvaise nouvelle :

(1) Voir ci-dessous p. 31.

(2) Le jour de Saint Jean
A la pointe de l'aurore,
Grande fête tiennent les Maures
Sur la Véga de Granada,
Faisant tourner leurs coursiers,
Allant jouer avec les cannes,
Sur lesquelles sont de riches pennons
Travaillés par leurs amantes,
Et vêtus d'aljubas
De soie fine et écarlate ;
Le Maure qui était amoureux
En montrait les signes,
Et celui qui ne l'était pas
N'y escarmouchait pas.
Les dames y étaient et les regardaient
Des tours de l'Alhambra,
Pour voir ceux qui étaient amoureux,
Et celui qui se distinguait le plus.

Cuando el Rey oyó tal nueva
 La color se le mudaba :
 Mandó tocar sus trompetas
 Y sonar todos a las armas... (1)

et l'on part pour la guerre.

Parmi ces romances il y a un récit charmant de la sortie de l'armée maure pour Jaen. Le Roi rappelle d'abord à Reduan la promesse qu'il a faite de délivrer cette ville en une nuit.

Si lo dije, no me acuerdo ;
 Mas cumpliré mi palabra (2)

répond Reduan. Alors suit une vive description de la sortie :

Por esa puerta de Elvira
 Sale muy gran cabalgada :
 Cuánto del hidalgo moro !
 Cuánta de la yegua baya !
 Cuánto de la lanza en puño !
 Cuánto de la adarga blanca !
 Cuánta de marlota verde !
 Cuánta aljuba de escarlata !
 Cuánta pluma y gentileza !
 Cuánto capellar de grana !
 Cuánto bayo borcegui !
 Cuánto lazo que le esmalta !
 Cuánta de la espuela de oro !
 Cuánta estribera de plata ! (3)

Parmi ces romances de la frontière, il y en a beaucoup qui

- (1) Quand le Roi entendit une telle nouvelle
 Il changea de couleur,
 Commanda qu'on sonnât les trompettes
 Pour appeler tous aux armes...

Ibid., 1045, p. 83.

- (2) Si je l'ai dit, je ne me le rappelle pas,
 Mais j'accomplirai ma promesse.

- (3) Par cette porte d'Elvire,
 Sort une très grande cavalcade,
 Combien de gentilshommes maures !
 Combien de juments baies !
 Combien de lances au poing !
 Combien de boucliers blancs !
 Combien de capotes vertes !
 Combien de plumes et gentillesses !
 Combien de casques vermeils !
 Combien de brodequins bais !
 Combien de nœuds pour les orner !
 Combien d'éperons d'or !
 Combien d'étriers d'argent !

Ibid., 1046, p. 84.

ont pour sujet les combats singuliers, si fréquents à cette époque. Le combat singulier était une manière d'éprouver sa valeur, souvent il n'était qu'une rivalité, presque amicale, entre Maure et chrétien. D'autres fois il réglait des disputes particulières, et même décidait d'une bataille.

On nous fait voir, par exemple, le camp de Santa Fé, au milieu de réjouissances. Soudain arrive un Maure, richement vêtu, qui jette ces mots provocants :

— Cual será aquel caballero
En valor aventajado,
Que por ensalzar su honra
Se salgar conmigo al compo ?
Salga uno, salgan dos,
Salgan tres ó salgan cuatro,
O salga Puertocarrero,
Comendador afamado ;... (1)

et il nomme d'autres guerriers célèbres, dont plusieurs, cela va sans dire, ne tardent pas à demander au Roi la permission d'accepter le défi.

Des merveilles de courage et de courtoisie, en même temps qu'un peu de rudesse barbare, se font voir pendant ces combats, du côté des Maures, comme du côté des Espagnols. Dans un beau mouvement de générosité, Don Manuel Ponce de Leon épargne la vie au Maure Mudafar, (2) mais une autre fois sa victoire ne lui suffit pas :

Y desque muerto lo vido
Apeóse del caballo,
Cortádole ha la cabeza,
Y en la lanza la ha hincado,
Y por delante las damas
Al buen Rey la ha presentado. » (3)

- (1) Quel sera le chevalier
Remarquable par sa valeur
Qui pour exalter son honneur
Sortira avec moi sur la plaine ?
Qu'il en sorte un, qu'il en sorte deux,
Ou trois, ou quatre,
Ou que Puertocarrero sorte
Le commandeur renommé ;...

Ibid., 1120, p. 127.

- (2) *Ibid.*, 134, p. 137.

- (3) « Et dès qu'il l'a vu mort
Il est descendu de cheval,

Un trait de générosité resté célèbre se trouve dans les romances qui racontent la rencontre de Rodrigue de Narvaez avec Abindarraez au clair de la lune (1). Le combat est inégal, puisque Abindarraez est seul contre plusieurs Espagnols. Abindarraez est fait prisonnier. Quand Rodrigue apprend qu'il allait voir son amante, il lui donne sa liberté pour quelques jours. Abindarraez s'en va chez sa Jarifa, l'amène avec lui chez Rodrigue, et celui-ci même intercède auprès du père de Jarifa, pour gagner son consentement au mariage.

On fait ressortir cette générosité chez les Espagnols plus souvent que chez les Maures. Pourtant il est rare que la haine et la rancune se fassent jour sous les formes attentives de la politesse. C'est une exception que cet épisode du combat d'Aliatar avec le Grand-Maître de Calatrava :

Viénense el uno al otro,
Y el moro gran grito daba,
Diciendo : — Perro cristiano,
Yo te prenderé la barba ! —
El Maestro entre si mismo
A Cristo se encomendaba. (2)

Quel singulier contraste entre l'impétuosité du Maure et la retenue chrétienne de l'Espagnol !

La religion d'ailleurs entre souvent dans ces romances, car les chevaliers espagnols, comme le Grand-Maître de Calatrava, étaient en quelque sorte, des croisés. Le Maure qui arriva au camp de Santa Fé avec son défi, un Ave Maria à la queue de son cheval, savait bien qu'il offenserait les Espagnols. En effet, la première chose que fasse Garcilaso, une fois vainqueur, est de l'enlever :

Il lui a coupé la tête,
Et l'a attachée à sa lance,
Et devant les dames,
Au bon Roi il l'a présentée.

Ibid., 1129, p. 133.

(1) *Ibid.*, 1089 - 1094, p. 103 - 112.

(2) Ils s'approchèrent l'un de l'autre,
Et le Maure poussa un grand cri,
En disant : — Chien de chrétien,
Je te prendrai la barbe ! —
Le Maître en lui-même,
Au Christ se recommanda.

Ibid., 1108, p. 120.

El moro cayero muerto,
 Tendido le habia en el campo.
 Garcilaso con presteza
 Del caballo se ha apeado :
 Cortàrale la cabeza
 Y en el arzon la ha colgado :
 Quitó el Ave-Maria
 De la cola del caballo :
 Hincado de ambas rodillas
 Con devocion la ha besado,
 Y en la punta de su lanza
 Por bandera la ha colgado. (1)

On voit aussi Hernando de Pulgar, qui s'introduit dans Grenade, parvient à la mosquée, et fixe un Ave Maria sur la porte. (2)

A la bataille des Alpujarras, Sayavedra meurt plutôt que de renier sa foi. Quand il entend toutes les promesses que lui font les Maures, s'il veut accepter leur croyance, il s'écrie :

— Muera, muera Sayavedra,
 La fe no renegaria
 Que mientra vida tuviere
 La fe yo defenderia. —
 Allí hablara el Rey moro,
 Y deesta suerte decia :
 — Prendedlo, mis caballeros,
 Y de el me haced justicia. —
 Echo mano ó su espada,
 De todos se defendia ;
 Mas como era uno solo,
 Allí hizo fin su vida. (3)

- (1) Le Maure tomba mort
 On l'a étendu sur la plaine,
 Garcilaso avec prestesse
 De cheval est descendu ;
 Lui a coupé la tête
 Et sur l'arçon l'a accrochée.
 Il a retiré l'Ave Maria
 De la queue du coursier ;
 Se tenant sur les deux genoux
 Avec dévotion il l'a baisé
 Et sur la pointe de sa lance
 En bannière il l'a affiché.

Ibid., 1121, p. 128.

- (2) *Ibid.*, 1115, p. 124.

- (3) Il mourra, il mourra, Sayavedra,
 La foi il ne reniera pas,
 Car tant que je vivrai
 La foi je défendrai.
 Alors le Roi maure parla,
 Et de cette sorte parla-t-il,

Enfin nous avons la conversion frappante d'Albayaldos, sur le point de mourir des blessures reçues dans son combat avec le Grand-Maître. (1) Il demande pardon à Dieu de l'avoir reconnu si tard, et d'avoir répandu tant de sang chrétien. Il adresse une prière à la Vierge et au Saint Esprit, en leur demandant d'intercéder pour lui auprès de Dieu, et après ces supplications lucides et prolongées, il rend le dernier soupir.

Dans le groupe des romances de la frontière se trouvent aussi ceux qui dépeignent les guerres civiles de Grenade. Ils nous donnent des aperçus rapides, mais vivants de l'intérieur de la ville en ces temps troublés. On nous décrit Grenade après le meurtre des Abencérages :

En las torres del Alhambra
Sonaba gran vocería
Y en la ciudad de Grenada
Grande llanto se hacia,
Porque sin razon el Rey
Hizo degollar un dia
Treinta y seis Abincerrajes....
Granada los llora mas
Con gran dolor que sentia,
Que en perder tales varones
Es mucho lo que perdia.
Hombres, mujeres y niños
Lloran tan grande perdida ;
Lloran todos los demas,
Cuantos en Granada habia.
Por las calles y ventanas
Mucho luto parecia :
No habia dama principal
Que luto no se ponia,
Ni caballero ninguno
Que de negro no vestia,
Si no fueran los Cegries... (2)

— Prenez-le, mes chevaliers,
Et faites-moi justice de lui. —
Il mit la main à son épée,
Contre tous il se défendit,
Mais il était seul,
Alors on mit fin à sa vie.

Ibid., 1087, p. 102.

(1) *Ibid.*, 1104, p. 118, 119.

(2) Aux tours de l'Alhambra
Sonnait grande criaillerie,
Et dans la ville de Grenade.
Bien des pleurs il y avait
Car sans raison, le Roi,

On voit trois rois, qui se disputent la ville, (1) tandis que :

Sobre estas guerras civiles
El reino van consumiendo,
Hasta que el valiente Muza
En ello puso remedio. (2)

Une autre fois, c'est le Roi Chico qui est fait prisonnier, et voilà la ville plongée dans le deuil (3), mais les Rois catholiques lui donnent la liberté (4). Finalement un Zégri, vient annoncer l'approche de Ferdinand avec son armée, (5) et alors c'est l'entrée triomphale des chrétiens dans la ville (6) :

En la ciudad de Granada
Grandes alaridos dan,
Unos llaman á Mahoma,
Otros á la Trinidad :
Por un cabo entraban cruces,
De otro sale el Alcoran ;
Dondé ántes oían cuernos,
Campanas oyen sonar.

Fit décapiter un jour
Trente-six Abencérages...
Grenade les pleure alors
Avec grande douleur parce qu'elle sent
Qu'en perdant de tels hommes,
C'est beaucoup qu'elle a perdu.
Hommes, femmes et enfants,
Pleurent une si grande perte ;
Pleurent tous les autres
Qui sont à Grenade,
Par les rues et aux fenêtres
Beaucoup de deuil se voyait,
Il n'y avait pas de dame principale
Qui ne portât le deuil,
Ni aucun chevalier
Qui ne se vêtît de noir,
Si ce n'étaient les Zégris...

Ibid., 1059, p. 89.

(1) *Ibid.*, 1060, p. 89.

(2) Par ces guerres civiles de Grenade,
Ils vont épuiser le royaume,
Jusqu'à ce que le vaillant Muza
Y apporte le remède.

(3) *Ibid.*, 1069, p. 92, 93.

(4) *Ibid.*, 1070, p. 93.

(5) *Ibid.*, 1081, p. 99.

(6) *Ibid.*, 1082, p. 99.

El *Te deum laudamus* se oye
En lugar de Alha-Alha. (1)

Le Roi Chico s'éloigne tristement de sa ville. Mais la Reine, plus fière, l'accompagne de ces mots méprisants :

La Reina les respondia
Con aspecto muy airado
— Justo es que como mujeres
Lloren y estén acuitados,
Los que como caballeros
No defendieron su estado ;
Que mas ganara en ser muerto
En Granada peleando,
Que no salir vivo d'ella.
Tan pobre y desheredado. (2)

Si l'on citait tout ce qui est digne d'être cité, on n'en finirait plus. En somme, c'est une vive peinture de la vie mouvementée de l'époque, que nous donnent ces romances, surtout de la vie, toujours attirante, des Maures.

Les auteurs — sans l'avoir voulu, sans doute — ajoutent encore à l'intérêt en donnant une multitude de détails sur les mœurs contemporaines, détails de jeux, de rancunes, de prouesses particulières, qui, pour eux, avaient autant d'importance que la politique des rois, sinon davantage.

On se fait ainsi une idée de l'existence quotidienne de ce

(1) Dans la ville de Grenade,
Grande clameur se fait,
Les uns appellent Mahomet,
Les autres la Trinité,
Par une porte entrent les croix,
Par l'autre sort l'Alcoran ;
Là où on entendait retentir les cornes,
Ce sont les cloches qu'on entend sonner.
C'est le *Te Deum* qu'on écoute,
Au lieu de Allah ! Allah !

(2) La Reine leur répondit,
Avec un air très irrité :
— Il est juste que pleurent et s'affligent
Comme des femmes, ceux qui
N'ont pas défendu leur pays
Comme des chevaliers.
Il vaut mieux être mort
En combattant à Grenade,
Que d'en sortir vivant,
Si pauvre et déshérité.

Ibid., 1083, p. 100.

peuple, de cette élasticité de tempérament, qui, des profondeurs du désespoir le plus amer, se transforme, en quelques jours, en une fièvre de plaisir.

On rencontre toujours la fraîcheur et le relief des descriptions faites sur les lieux mêmes, ou du moins, pendant que l'impression est encore vive. Tout s'exprime nettement, sans périphrases. Cette brièveté frappante produit son effet. Elle attire et retient l'attention, comme le font aussi les forts contrastes, le moyen littéraire le plus employé.

Tant d'entretiens vifs et naturels ajoutent encore à cette impression de vie. Leur charme naïf est incontestable. On n'a qu'à lire le *romance* célèbre, où le Roi Don Juan II interroge son prisonnier Abenamar au sujet de cette belle ville de Grenade, dont il vient de voir les tours éblouissantes. (1)

Enfin il y a¹ celui où le Roi apprend la perte d'Alhama. Il en fait part, en se lamentant, à ses chevaliers. Là-dessus un Alfaqui (2) se lève, et lui fait des reproches amers, lui disant, qu'après avoir tué les Abencérages, il mérite une double peine, — qu'il se perde, lui et son royaume, et que Grenade se perde aussi. (3)

Ces vers courts ont la rime assonante — la répétition des deux mêmes voyelles indépendamment des consonnes aux deux dernières syllabes de chaque second vers. Leur rythme lesté et rapide peut exprimer admirablement la chaleur d'un combat, l'animation d'une fête, ou la vivacité d'une riposte. Mais il exprime aussi bien la douleur, et cela avec une tristesse morne et pénétrante — témoin le même *romance* de la perte d'Alhama, avec son triste refrain.

« Ay de mí, Alhama ! »

Ce que Duran appelle les *romances moriscos novelescos* ont paru un peu plus tard. Telle était la popularité des romances au XVI^e et au XVII^e siècles à la Cour, que tout chevalier voulait célébrer sa dame sous le nom de quelque Maure renommé. Alors à côté des anciens *romances* en naquirent d'autres, plus ou moins fictifs, où la galanterie se développait librement, où le patriotisme, l'honneur, la valeur, tout cédait à l'amour.

(1) Voir ci-dessous, p. 145.

(2) Docteur de la loi chez les Mahométans.

(3) *Ibid.*, 1064, pp. 90, 91.

« Plus tard, dit encore M. Pidal, aux XVI^e et XVII^e siècles, ces descriptions de fêtes galantes se chargèrent de détails brillants ; la galanterie en vint à être la préoccupation unique des partenaires ; l'action ne fut plus qu'un tissu d'aventures amoureuses, de jalousies et de dédains : ainsi se constituèrent les *romances moresques*, qui ne sont qu'une forme dégénérée des romances de la frontière. De cette parure moresque les poètes castillans se plurent à revêtir leur lyrisme et, très à la mode durant le XVI^e siècle, le romance moresque se développa dans le *romancero* comme une mauvaise herbe. » (1)

Bien qu'ils n'offrent pas l'intérêt varié des romances de la frontière, puisque nous y voyons les Maures sous ce seul aspect de chevaliers amoureux, ces romances ont traduit le goût de l'époque. A la Cour française — et voilà ce qui importe — ce sont ces aventures amoureuses qui ont attiré sur les Maures l'attention et la sympathie. Ils sont loin, du reste, d'être sans valeur.

Tout d'abord ils nous présentent quelques jolies esquisses de caractères. Les femmes, belles comme l'aurore, sont souvent jalouses et légères. Là-dessus mainte petite scène animée et naturelle.

Le vaillant Gazul va partir pour le jeu de cannes à Gelves mais d'abord il veut faire ses adieux à la belle Celinda :

Por despedirse y hablarla
Vuel ve y revuelve mil veces,
Penetrando con los ojos
Las venturosas paredes :
Y al cabo de un hora de años
De esperanzas impacientes,
Vióla salir á un balcon
Hacienda los años breves... (2)

Mais Celinda est jalouse. On lui a suggéré que Gazul aime Zaida, et elle accueille froidement son amant. Il proteste contre ces médisances ; peine perdue :

(1) Pidal, *op. cit.* p. 178, 179.

(2) Pour prendre congé et lui parler
Il se tourne et retourne mille fois,
Pénétrant des yeux
Les murailles fortunées,
Et, à la fin d'une heure d'années
D'espérances impatientes,
Il la vit sortir sur un balcon
Lui faisant les années bien courtes...

Oyendo aquesto Celinda
 Aquí la paciencia pierde,
 Cerró la ventana airada,
 Y al moro el cielo... (1)

et Gazul s'en va, le cœur ulcéré. On a pitié de lui pourtant, et dans un autre romance, Celinda se repent de sa dureté ; elle envoie chercher son amoureux qui la retrouve dans le jardin :

Celinda le asió la mano,
 Un poco roja y turbada ; (2)

et finalement elle le renvoie heureux aux jeux de Gelves.

Les amours de Zaide et de Zaida ne vont pas sans incident fâcheux. D'abord il faut que Zaide attende longtemps au-dessous du balcon de Zaida :

Por la calle de su dama
 Passando se halla Zaide,
 Aguardando que sea hora
 Que se asome para hablalla... (3)

car les parents de Zaida ne sont pas favorables à Zaide ; ils n'approuvent pas ses visites nocturnes. Zaida, peu contente du régime sévère qu'on lui impose, désole son amant, en lui disant d'aller chercher une autre maîtresse, et Zaide se plaint ainsi :

Humilde respondió el moro,
 Cargado de mil pesares :
 — No entendí yo, Zaida bella,
 Que conmigo tal usases !
 Que así mis prendas trocases,
 Por un moro feo y torpe,
 Indigno de un bien tan grande !
 Tu eres la que dijiste,
 En el balcon la otra tarde :

- (1) Entendant cela Célinde
 Ici perdit patience,
 Irritée, elle ferma la fenêtre,
 Et au Maure, le ciel...

Romancero General, t. X, 37, p. 17.

- (2) Célinde lui prit la main,
 Rougissante, un peu troublée...

Ibid., 40, p. 18, 19.

- (3) Par la rue de sa dame
 Zaide se trouve passant,
 En attendant que vienne l'heure
 Où elle se montrera pour lui parler...

— « Tuya soy, tuya seré
Y tuya es mi vida, Zaide ? (1)

Une autre fois la belle Zaïda se montre plus rigoureuse encore :

Mira Zaïde, que te aviso
Que no pases por mi calle,
Ni hables con mis mujeres,
Ni con mis cautivos trates,
Ni preguntes en qué entiendo,
Ni quién viene á visitarme,
Ni qué fiestas me dan gusto
Ni qué colores me placen... (2)

et tout cela, et encore plus, parce que, dans un moment de joie extrême, Zaïde a montré à Tarfe la tresse de ses cheveux que Zaïda lui avait donnée. Tarfe l'a trahi, en aggravant encore la faute aux yeux de Zaïda.

Les chevaliers souffrent tous d'une langueur amoureuse : leurs idoles sont toutes capricieuses. Pendant qu'Abenamar implore la bonté de Celindaja, elle se laisse aller dans les bras d'un autre :

El moro dijera mas ;
Pero la fortuna avara
Ordenó que Azarque fuese
A danzar con Celindaja. (3)

- (1) Humblement répondit le Maure
Chargé de mille chagrins :
— « Je ne supposais pas, belle Zaïda,
Que tu en userais ainsi avec moi !
Que tu échangerais de cette manière les gages d'amour,
Contre un Maure laid et pesant,
Indigne d'une si grande faveur !
Est-ce bien toi qui disais
Sur le balcon, l'autre soir :
— « Je suis à toi, je serai à toi,
Et ma vie est à toi, Zaïde ? »

Ibid., 53, p. 25, 26.

- (2) Considère, Zaïde, que je te donne avis
De ne plus passer par ma rue,
De ne plus parler avec mes femmes,
De ne plus fréquenter mes esclaves,
De ne plus leur demander avec qui je m'accorde,
Ni qui vient me visiter,
Ni quelles fêtes j'aime,
Ni quelles couleurs me plaisent...

Ibid., 56, p. 27.

- (3) Le Maure dirait plus,
Mais la fortune avare
Voulut que ce fût Azarque
Qui dansât avec Celindaja.

Ibid., 16, p. 7.

Cette accusation d'inconstance revient dans ces romances, comme un refrain :

Oh mas mudable que el viento
Mas débil que frágil caña
Mas ingrata á mis servicios
Que la cruel Atalanta ! (1)

Il y a même de petites scènes assez vives, où ces belles femmes, ces déesses d'amour, se mettent à se quereller entre elles.

Toujours à la fête célèbre de Saint Jean, pendant que les chevaliers défilent dans toute leur splendeur sur la Véga, nous nous trouvons sur les tours de l'Alhambra parmi les dames :

Miranlos las damas moras
Desde las torres de Alhambra,
Entre las cuales habia
Dos de amor muy lastimadas ;
La una se llama Jarifa,
La otra Fátima se llama,
Solian ser muy amigas,
Aunque ahora no se hablan :
Jarifa llena de celos
A Fátima le hablaba :
— Ay Fátima, hermana mia !
Como estás de amor tocada !
Solias tener colores,
Veo que ahora te faltan... (2)

La rusée Jarifa sait bien pourquoi Fatima se dévore d'ennui :

- (1) O plus changeante que le vent,
Plus faible que le roseau fragile,
Plus ingrate à mes services
Que la cruelle Atalante !

Ibid., 17, p. 7.

- (2) Les dames maures les admiraient
Du haut des tours de l'Alhambra,
Parmi celles-ci il y en avait
Deux sévèrement blessées d'amour ;
L'une s'appelait Jarifa,
Et l'autre s'appelait Fatima ;
Autrefois elles étaient très amies,
Mais à cette heure elles ne se parlent pas :
Jarifa, pleine de jalousie,
Disait ainsi à Fatima :
— Ah Fatima, ma sœur !
Comme tu es blessée par l'amour !
Tu étais jadis toute rose,
Je vois qu'à présent la couleur te manque...

Ibid., 80, p. 39.

Abindarraez ne porte-t-il pas les couleurs de Jarifa, au lieu des siennes ? Et Jarifa ne manque pas de le faire constater à son amie :

Asomate á esa ventana,
Y verás á Abindarraez,
Y su gentileza y gala. — (1)

Mais Fatima, *como discreta*, répond, que si elle est pâle, c'est à cause de la mort récente de son père. Pourtant elle ne peut pas résister à la tentation d'ajouter cette riposte caustique :

Y si amores yo quisiera,
Está, hermana, confiada,
Que allí veo caballeros
En aquella vega llana,
De quien pudiera servirme,
Y dellos ser muy amada,
De tanto valor y esfuerzo,
Cual de Abindarraez alabas. —
Con esto las damas moras
Pusieron fin á su hablar. (2)

Ils sont nombreux, ces *romances*, et d'une similitude qui finit par devenir un peu monotone. Les procédés sont toujours les mêmes. Le chevalier se promène sous le balcon de sa dame ; sa langueur se change souvent en impatience, et même en colère. Tout le monde peut savoir la mesure de son succès par la couleur qu'il porte.

Certains traits de mœurs y apparaissent, peut-être, plus nettement. On y voit même se manifester parfois un certain sentiment de la nature. Tandis que le Roi Chico se promène au Généralife :

Una muy fresca mañana,
Gozando del fresco viento,
Y viendo correr el agua,
Mirando está los frutales,

- (1) « Mets-toi à cette fenêtre,
Et tu verras Abindarraez,
Et son élégance et son habit de fête. »
- (2) Et si je désirais des amours,
Sois assurée, ma sœur,
Que là je vois des chevaliers,
Dans cette vega unie,
Que je pourrais m'attacher,
Et dont je pourrais être très aimée,
Qui ont autant de valeur et de force
Que celles que tu admires dans Abindarraez.
Là-dessus les dames maures,
Mirent fin à leurs propos.

Sus verdes hojas y plantas
Oyendo á los ruiséñores. (1)

Mais, en général, les couplets ont perdu en vigueur et en simplicité. Ils sont devenus plus maniérés et raffinés.

Telle qu'elle est, cette collection de romances est la véritable base de la tradition mauresque en Europe. Il était réservé à Pérez de Hita de mettre en valeur ce qu'ils contenaient en germe : on va voir comment cet Espagnol ingénieux a su grouper ce qu'ils contenaient de meilleur en un bel ensemble qui a paru séduisant pendant près de trois siècles.

- (1) Un matin, quand il fait frais,
 Jouissant du vent frais,
 Et regardant couler l'eau,
 Il admire les arbres fruitiers,
 Leurs feuilles vertes et les plantes,
 En écoutant les rossignols.

Ibid., 113, p. 58.



CHAPITRE II

GINÈS PÉRÈS DE HITA : LAS GUERRAS CIVILES DE GRANADA

En 1595 parut à Zaragoza un livre qui non seulement a créé le roman historique en Espagne, mais qui a eu en France aussi une très grande influence. Ce livre était la première partie des *Guerras Civiles de Granada* par Pérez de Hita.

De Ginés Pérez de Hita on ne sait pas grand chose. Né probablement en 1544, il était Murcien. D'après ce qu'il nous dit lui-même, il assista à la guerre contre les Maures des Alpujarras, (1568-1571). La deuxième partie de son ouvrage traite de cette révolte. Comme il y parle en témoin oculaire de ces événements, ses facultés d'imagination s'y trouvent plus gênées.

Dans la première partie, il prétend bien que c'est de l'histoire véridique qu'il nous donne ; mais ce n'est, à la vérité, qu'un beau roman historique, où l'histoire assez souvent s'efface. Le cadre, et les appuis autour desquels se déroulent les récits, appartiennent presque seuls à l'histoire.

Dans les trois premiers chapitres on nous régale d'un catalogue des beautés de Grenade, de sa situation géographique, et des différentes explications de son nom. Suivent deux longues listes d'abord liste chronologique des Rois maures de Grenade; ensuite un tableau des principales factions de la Cour. Il est exact que « cette partie de son œuvre a quelque chose de grave et d'aride qui prouve les notions imparfaites qu'on avait du temps où il vivait sur ce qui pouvait être un roman historique. » (1)

(1) Ticknor : *Histoire de la Littérature Espagnole*, trad, par J.-G. Magnabal, Paris, Hachette, 1872, 3 vol. in-8°, t. III, p. 154.

La narration historique ne commence réellement qu'avec le chapitre XVI. Alors on voit la perte d'Alhama, celle de Lucena; le Roi Chico fait prisonnier; les querelles entre les tribus; les rixes entre les partis des trois prétendants au trône — Boabdil, Muley Hassan et Aboabdili. De là à la fin, nous avons un récit assez minutieux, quelque peu embrouillé, mais vif et frappant, des événements qui aboutissent à la reddition de la ville.

« Pérez de Hita, dit M. Pidal, obtient un effet artistique en opposant sous les plus vives couleurs d'une part l'effervescence joyeuse de Grenade parmi les fêtes, les parades, les tournois, les entreprises amoureuses d'une noblesse galante et ingénieuse, et d'autre part les deuils et les ruines qui écrasent la cité après le massacre des Abencérages et l'invasion des Rois Catholiques... Tel est le roman de Pérez de Hita *qui rendit célèbres dans le monde les romances de la frontière et les romances mauresques*. Le lecteur profane peut savourer un ensemble de seize romances de la frontière et vingt et une romances mauresques enchaînées habilement dans la prose soigneusement limée de l'Histoire des Guerres de Grenade. Le Murcien Ginés Pérez de Hita connaissait admirablement son sujet. Soldat pendant la guerre contre les Maures des Alpujarras, il entre-mêla les romances à une action romanesque et il les fait valoir par la vive impression qu'il nous donne des lieux où leur intrigue se déroula ». (1)

On a pu relever là un certain nombre d'erreurs matérielles. (2) Ce qui a charmé les lecteurs, c'est moins le fond du récit que les chapitres de fêtes et d'amourettes, (3) avec ceux qui décrivent la chute de Grenade vue de l'intérieur au milieu des querelles et des discordes des Maures eux-mêmes, plutôt que de l'extérieur, comme nous avons l'habitude de la considérer. (4)

Au moment où Pérez de Hita écrivait son ouvrage la vogue des

(1) Ramon Menéndez Pidal : *op. cit.* p. 179.

(2) Voir, par exemple, Menéndez y Pelayo, *Nueva Biblioteca de Autores Españoles*, t. I, *Orígenes de la Novela*, Madrid, 1905, in-4°, p. ccclxxv.

« su misma novela indica que no estaba muy versado en la lengua ni en las costumbres de los mahometanos, puesto que acepta etimologías ridículas, comete estupendos anacronismos... ».

(3) Voir *Bibliothèque Universelle des Romans*, Janv. 1778, vol. II, p. 35.

(4) Ticknor; *op. cit.* p. 154.

romances était très répandue. Il en avait quatre recueils, assez récents, à consulter (1). Ajoutons qu'il connaissait bien des familles mauresques, qui se trouvaient toujours aux environs de Grenade, (2) et chez qui il avait pu observer les mœurs de la race et, surtout, écouter les récits, vivement racontés, nous pouvons en être sûrs, des prouesses de leur ancêtres.

Voilà sans doute le point de départ de son ouvrage. Avec un goût assez sûr il a choisi les meilleurs d'entre tous ces romances ; il en a tiré le fond de son récit, ce qui ne l'a pas empêché de les citer parfois dans leur texte comme une garantie de sa véracité : car, bien entendu, puisqu'il prétendait écrire une *histoire*, le bon Pérez ne voulait pas laisser croire que ces romances fussent les sources principales de son information.

Il s'est aperçu que ces romances non seulement apportaient un *ornement*, et de la variété à l'ouvrage, mais aussi que par la force même de leur simplicité, ils mettaient en relief la mentalité vigoureuse des Maures, ils respiraient l'air du pays, et attiraient l'attention sur les traits saillants du récit, prérogative de la poésie.

Le titre de cette première partie nous en dit beaucoup: *Historia de los Vandos, de los Zegries y Abencerrages Cavalleros Moros de Granada, de las civiles guerras que huvo en alla, y batallas particulares que huvo en la Vega entre Moros y Christianos, hasta que el Rey Don Fernando Quinto la gaño. Agora nuevamente sacado de un libro Aravigo, cujo autor de vista fue un Moro llamado Aben Hamin, natural de Granada. Tratando desde su fundacion* (3).

Nous nous trouvons à la Cour de Grenade, vers la fin de la domination mauresque. Nous assistons à ses fêtes, ses tournois, ses deuils, ses guerres civiles. Nous faisons la connaissance des différentes tribus, avec leurs jalousies et leurs rivalités — surtout avec les représentants les plus célèbres de ces tribus. Nous rencontrons ainsi Abenamar, Sarrazin, Abindarraez et Reduan. Nous assistons aux combats merveilleux entre le Prince Muça et le Grand-Maître de

(1) Voir Paula Blanchard-Demouge : *Guerras Civiles de Granada*, reproduction de la edición príncipe del año 1595, Madrid, E. Bailly-Baillière, in-4o, p. liv. Ces recueils ont paru en 1550 (deux) ; 1573 ; 1589.

(2) *Ibid.* p. xvii.

(3) Voir Paula Blanchard-Demouge : *op. cit.*

Calatrava ; le Malique Alabez et Don Manuel Ponce de Leon ; Albayald et le Grand-Maitre de Calatrava.

Nous suivons aussi le cours de leurs amours : Zayd et Zayde ; Muce et Darache ; Sarrazin et Galienne ; Reduan et Hache. Toutes ces histoires se rattachent d'une manière tout à fait naturelle au fil principal du roman, qui est la vie troublée de la ville.

Enfin nous rencontrons la Reine, persécutée par Boabdil. « Alors le roman... après avoir été si longtemps rempli de fêtes et d'amourettes commence... à devenir tragique ». (1) Les Zégris, animés d'une rancune amère contre les Abencérages, insinuent à Boabdil, qu'Abenhamet Abencérage est l'amant de la Reine.

Cette insinuation amène le meurtre d'Abenhamet et de trente-six Abencérages, augmente la désorganisation de la cité, et donne lieu au jugement imposant de la Reine, qui, dans un temps fixé, doit trouver quatre chevaliers pour défendre son honneur et sa vie contre quatre Zégris. Il y a une description saisissante du jour funeste du jugement, de l'attente presque désespérée, de l'arrivée des Espagnols déguisés en Turcs, et de leur combat acharné avec les Zégris.

Alors nous retournons à la ville elle-même, à ses guerres civiles, et à celles de la campagne. Puis nous voyons le camp de Santa Fé, et, finalement, l'entrée des Espagnols, le triomphe des Rois Catholiques.

Voilà en quoi consiste le roman, qui pourrait très bien être intitulé le *Roman de Grenade*, puisque c'est sous un aspect bien moins historique que romanesque, que nous voyons la belle cité.

On ne trouvera nulle part un tableau plus détaillé des mœurs galantes de l'époque.

Voici un jeu de taureaux :

« Le jour de ces resjouyssances estant arrivé qui estoit au mois de Septembre, lors qu'ils observoient le Caresme, les jours de jeusne estans expirez. le Roi commanda qu'on amenast vingt quatre taureaux de la montagne de Ronde, forts, et puissans à toute reste, et la place de Bivaramble estant dressée, comme il appartenoit pour les jeux qu'on avoit destiné d'y faire, le Roy accompagné de plusieurs Chevaliers se mit aux galeries Royales appareillées pour cest effect, et la Reyne avec plusieurs Dames en d'autres... Toutes les fenestres des maisons

(1) *Bibliothèque Universelle des Romans* : Janv. 1778, vol. II. p. 59.

qui regardoient sur la place de Bivaramble estoient pleines de très belles Dames... On commença de courre les taureaux la matinée... et les taureaux furent tués en telle sorte qu'il ne fut pas besoin de leur couper les jarrets.

« Il estoit environ une heure quand le Roy voyant qu'on avoit couru douze taureaux commanda qu'on sonnast les hautsbois, qui estoit un signal pour advertir tous les Chevaliers du jeu de se rendre en sa galerie. Si bien qu'à ce signal tous s'y rendirent, et le Roy leur fit une belle collation, de mesme que la Reyne à ses Dames, qui estoient ce jour-là si richement parées, et si belles qu'elles estonnaient tous ceux qui les regardoient, ayans augmenté leur beauté par leurs habillements magnifiques...

« ... il estoit environ deux heures après midy lors que les Chevaliers et les Dames ayans achevé de faire collation, on lascha un taureau noir furieux à outrance ».

Le Malique Alabez devait le tuer :

« En mesme temps on ouit un grand cry qui procéda de ce que le taureau en tournoyant la place avoit abbatu plus de cent hommes, et en avoit mis à mort plus de six de ceux qu'il avoit portés par terre et venoit encor comme un Aigle au lieu où estoit Alabez, qui le voyant venir se voulut signaler ce jour-là par quelque particularité... au mesme temps que le taureau baissa le front pour exécuter son dessin, Alabez lui jetta son manteau avec la main gauche devant les yeux et se retirant à costé luy saisit la corne droicte d'une telle force qu'il l'arresta, et avec une incroyable promptitude luy jetta la main sur l'autre corne... Enfin Alabez estant honteux de ceste peine s'appuya sur le costé gauche du taureau, et usant ensemble de force, et de ruze, tordist les cornes à ceste beste, de telle sorte qu'il tomba fichant les cornes dans la terre. Le coup fut si grand qu'il sembla qu'une montagne fust tombée, et le taureau demeura si brisé qu'il ne se peust lever de long temps...

« Le Roy envoya quérir le Malique Alabez... luy dist qu'il avoit bien fait en ce combat du taureau, et qu'il le faisoit dès lors Capitaine de cent chevaux, et outre le Gouverneur de Cantorie... » (1)

Malheureusement le récit est trop long pour que nous puissions le donner en entier, mais on peut juger qu'il ne manque point d'animation.

Après la course des taureaux « les trompettes, tambours, et hautsbois commencèrent à sonner, » pour le jeu de cannes. Les Abencérages entrèrent dans la place quatre à quatre, portant leurs couleurs, le bleu et l'argent, et leur devise. De même les Zégris « estans tous ensemble firent un beau limaçon avec tant de galanterie, qu'ils ne donnèrent pas moins de contentement que les Abencérages » (2).

« Et ces deux troupes prenans leurs places, et leurs cannes en main, et ayans baissé les lances au son des hautsbois, et des trompettes commencèrent

(1) *L'Histoire des Guerres Civiles de Grenade* : traduite d'Espagnol en François, Paris, Toussaints du Bray, 1608, in-12, ch. VI *passim*.

(2) Ch. VI, p. 82 recto.

à se mesler, et faire leur jeu galamment, et avec un bel ordre, sortans de huit en huit d'un costé et d'autre » (1)

... enfin ce beau jeu se change en lutte sanglante par la trahison des Zégris.

Plus tard nous assistons à une magnifique course de bagues, le jour de Saint Jean :

« Le More Abenamar ayant eu ceste permission du Roy fit publier par toute la cité ce jeu de cannes, et ceste course de bagues, faisant dire que tous les Chevaliers qui voudroient faire trois courses contre le soutenant qui estoit Abenamar parussent avec le pourtray de leurs Dames au naturel, et que s'il les vainquoit il acquerroit les pourtraits ; et si l'adventurier vainquoit en ces courses le soutenant luy donneroit le pourtrait de sa maistresse, et une chaisne d'or du prix de mille doubloins. » (2)

Le jour de la fête, le Roi et la Cour étant assemblés, le spectacle commença. Abenamar entra le premier, et derrière lui :

« un beau chariot triomphant tout couvert de soye ayant les degrez bien parez et au dessus du plus haut un arc triomphal riche et d'une estrange façon, et au dessous de l'arc un beau siège, où estoit assis et logé bien proprement le pourtrait de la belle Fatime... » (1)
Suit la description de ce *pourtrait*.

Après Abenamar vint Sarrazin avec un chariot encore plus magnifique. Au-dessus de ce chariot « estoient des arcs triomphaux où estoient représentées toutes les batailles faites contre les Mores et les Chrestiens en la campagne de Grenade... » (4) Sous les arcs se trouvait un *throsne*, et sur ce *throsne* le portrait.

« Ce pourtrait avoit à ses pieds plusieurs trophées de guerre, et le Dieu d'Amour mesme y estoit comme vaincu, et foulé avec son arc, son carquois et ses traits en pièces, et ayant les belles plumes de ses aisles esparses en plusieurs endroits. Le brave Sarrazin portoit pour devise une Mer avec un rocher au milieu, battu des ondes, et de la tempeste, et ce mot :

*Je ressemble au rocher en dure fermeté
Malgré l'onde et le vent demeurant arrêté.*

Abindarraez se présenta avec « un serpent espouvantable ; jettant beaucoup de feu par la bouche », et il ne faut pas oublier que « parmy tout cecy on voyoit plusieurs joueurs de hautsbois, et autres instrumens qui faisoient un concert du tout agréable ».

(1) *Ibid.*, p. 82 verso.

(2) Ch. IX, p. 108 recto.

(3) *Ibid.*, p. 114 recto.

(4) *Ibid.*, p. 117 verso, p. 118 verso.

Après cela il arriva une *très belle galère*, (1) qui « sembloit aller sur la mer,... Les voiles mesme estoient toutes tendues, de sorte qu'il sembloit que ceste galère allast à voiles, et rames... » (2) puis suivit un *chateau* merveilleux (3) et finalement un chariot « qui sembloit estre d'or massif. On en voyoit sortir une infinité d'esclairs accompagnez de furieux tonnerres... » et il tomba « une menue gresle d'Anis confit qui rendoit la nuée admirable ».

Tout cela est détaillé bien plus au long. On ne pourrait désirer un tableau plus minutieux des tournois du XV^e siècle.

Ajoutons que les descriptions des habits des Chevaliers et des Dames y abondent :

« Les Abencérages délibèrent tous de porter des casaques de Damas bleu doublées de toile d'argent, avec des plumes bleues, blanches et de jaune paille, et les banderolles des lances blanches, rehaussées de broderie d'or. Tous portoient en leurs targues pour devise des Sauvages, n'y ayant que le Malique qui portoit un ruban gris brun en sa targue, et y avoit sa devise ancienne qui estoit une couronne d'or avec le mot *De mi sangue*. De mon sang, comme nous vous avons desja dit en un autre lieu. Muce portoit la mesme devise qu'il eut le jour de son combat avec le Grand Maistre, qui estoit un cœur dans le poing d'une Dame qui le pressoit si fort que le sang en distilloit, avec le mot *Por gloria tengo mi pena*. Je tiens ma peine pour gloire. Tous les autres Abencérages portoient des rubans et des chiffres, chacun à sa volonté. Et faut entendre que les rubans estoient mis de telle sorte sur les targues qu'ils n'empeschoient point de voir la devise des Sauvages. Cela estant arrêté ils furent d'avis de mener des cavalles blanches, ayant des troussequeues moitié de soye bleue et moitié d'or. » (4)

On nous décrit naturellement avec la même minutie les costumes des Zégris et de bien des chevaliers particuliers.

Mais Pérez de Hita se surpasse quand il parle des robes des femmes qui se trouvent aux balcons :

« La Reyne portoit un jupon de toile d'or à trois rangs avec tant de pierres au dessus et si proprement ageancé qu'on n'en eust sceu dignement priser la richesse. Elle avoit une coiffure extrêmement brillante, et au dessus du front, ayant au milieu une Escarboucle enchassée, qui valoit une bonne ville. Toutes les fois qu'elle tournoit la teste, ceste ecarboucle jettoit une telle clarté qu'elle privoit de vue tous ceux qui l'y tenoient attachée... » (5)

« La belle Darache vint en ceste assemblée portant un jupon de damas bleu délicatement découpé, doublé de toile d'argent, qui paroissoit par les découpeures qui estoient reprises, et arrêtées avec des laz d'or... » (6)

(1) Ch. X p. 127 et suiv.

(2) *Ibid.*, p. 135 verso.

(3) *Ibid.*, p. 146 et suiv.

(4) Ch. VI, p. 74 verso, p. 75 recto.

(5) *Ibid.*, p. 77 recto.

(6) *Ibid.*, p. 77 verso.

Le bon Pérez ne néglige, on le voit, aucun détail. Et pour en finir :

« Galienne d'Almérie estoit vestue toute de damas blanc avec une façon non encore veue. Sa juppe estoit toute découpée en grandes balafres, doublée d'une toile d'or violette. Sa coiffure estoit estrange, *et pour le faire court, elle monstroït en ses habits qu'elle estoit libre de toute passion amoureuse...* (1)

Il n'est pas difficile de comprendre que cette description ajoute à la scène, non seulement du coloris et de l'éclat, mais aussi une certaine impression d'intimité, qui renforce infiniment la réalité de l'ensemble.

Quand on arrive aux combats singuliers, on trouve beaucoup d'extravagances : des aventures et des exploits invraisemblables. Les combats durent quatre heures de suite, les adversaires accomplissant des prodiges de valeur, recevant et portant des blessures inouïes, « donnans par l'abondance du sang qui sortoit d'eux un clair tesmoignage de leur valeur et de leur furie, » (2) sans qu'on voie « toutesfois en eux aucun signe de lassitude à cause qu'ils estoient tous deux fort bons hommes de guerre » (3).

Ils se trouvent presque toujours réduits à combattre à pied parce que leurs chevaux sont épuisés et ne peuvent « achever leur bataille, comme ils eussent désiré », (4) Les chevaux aussi, pourtant, sont remplis d'ardeur guerrière — citons le combat entre celui d'Alabez et celui de Ponce de Leon. (5)

En ces héros doués d'une pareille force de résistance, de tels efforts paraissent tout naturels :

« Le Zégri estoit grand de corps et fort de membres, et sembloit presque un géant, et avec sa desmesurée force levoit *souvent* en l'air le bon Gouverneur, puis le laissoit choir rudement, afin de l'abbatre. Mais *quand le Gouverneur sentoït approcher ses pieds de terre il s'affermissoit comme une roche.* » (6) Comme les quatre paysans qui avaient aidé Muce à ensevelir Albayald, nous sommes *estonnez des*

(1) Ch. VI, p. 77 verso.

(2) Ch. XV, p. 344 verso.

(3) *Ibid.*, p. 346 recto.

(4) *Ibid.*, p. 344 recto.

(5) Ch. VIII, p. 102 recto.

(6) Ch. XV, p. 347 verso.

grandes blessures (7) qu'ils reçoivent — et de l'incroyable promptitude avec laquelle ils se remettent.

Ils ne s'en préoccupent guère :

« Et ayant veu que le sang luy sortoit en grand abondance de la teste il roula son turbant avec les deux mains en le serrant estroitement et mettant ce qui en estoit rompu à un costé de la teste. » (1)

Ils supplient le Roi de leur accorder l'honneur de livrer ces combats passionnants, suivis avec empressement par toute la Cour, voire même par la ville haletante. Si cela finit mal, la cité entière se lamente. Après la mort d'Aliatar :

« ... toute la ville de Grenade qui avoit esté en si grande réjouyssance les jours précédens estoit alors pleine de deuil et d'ennuy... Ce que le Roy ayant veu délibéra avec son Conseil qu'on feroit de nouvelles réjouyssances, et pour cest effect ordonna que tous les chevaliers amoureux qui avoient couru la bague contre Abenamar espouseroient leurs maistresses... de quoy tous les jeunes Chevaliers amoureux furent très contens, et la ville redevint alegre autant qu'auparavant voire davantage. » (2)

Ces chevaliers sont tous sans peur, fiers et violents. Le Malique Alabez les représente bien :

« Le Capitaine Fayard menoit avec soi le Capitaine Malique Alabez. Mais ainsi qu'il le voulut mettre dans sa maison par la porte de derrière son jardin, le More luy dict qu'il n'estoit pas homme de si basse condition qu'il deust entrer par un huis de derrière ; mais que sa qualité requeroit qu'il entrast par la porte Royale de la ville. Et le Malique s'opiniastra tellement sur cecy que Fayard estant irrité de ceste obstination le blessa à mort. » (3)

Rien ne surpasse leur courtoisie, si ce n'est leur galanterie, Avant le combat ils échangent les propos les plus polis du monde, jusqu'à ce que l'un ou l'autre parti s'en impatiente, comme le vaillant Don Manuel Ponce de Leon, qui « ne prenoit pas plaisir à toutes ces longues harangues. » (4)

Pendant tout le cours de la rencontre on ne profite jamais d'un accident pour prendre son adversaire à l'improviste. Si le cheval de l'un donne signe de fatigue, l'autre saute tout de suite à terre. Pendant le combat entre Ponce de Leon et le Malique Alabez, le Maure,

(1) Ch. XI, p. 177 verso.

(2) Ch. XV, p. 343 verso.

(3) Ch. XII, p. 202 verso.

(4) Ch. 1, p. 215 recto.

(5) Ch. XI, p. 168 recto.

voyant que l'armée, par quelque malentendu, sortait de Grenade, en avertit Ponce de Leon, en lui disant qu'il valait mieux se retirer cette fois avec sa petite escorte. (1)

Après la bataille on s'occupe de l'enterrement de son adversaire, comme Reduan. (2) Si on est Espagnol, on offre ses remerciements à Dieu pour la victoire remportée ; si on est Maure, on reproche sa défaite à Mahomet, ou bien, comme Albayald, on se convertit à la religion chrétienne. (3)

La religion joue un assez grand rôle dans ces combats. Avant de combattre on fait une petite prière :

« Le bon Grand Maistre faisant le signe de la croix, leva les yeux en ce temps au ciel, disant : Par vostre tressainte passion mon seigneur Jésus Christ je vous prie de me donner la victoire sur cest infidelle. » Ce qui est bien. Mais que dire de ceci :

Don Roderic « revint à soy... regardant où estoit son ennemy, le vit mort, et estendu sur le champ, et l'ayant veu en ceste sorte rendit graces à Dieu de la victoire qu'il luy avoit donnée. *Puis s'approchant du Maure il luy coupa la teste et la jeta par le champ.* » (4)

En ce qui concerne la religion on voit partout un parti pris déclaré en faveur de la foi chrétienne. La religion musulmane n'est guère rappelée que par quelques mots : *Mahomet*, *Allah* ou *Prophète*.

Au meurtre des Abencérages on nous dit :

« ... et véritablement tous eussent passé par le mesme chemin si Dieu n'y eut remedié, pour ce que leurs œuvres méritoient un autre guérdon qu'une fin si misérable, vu qu'ils estoient fort grands amis des Chrétiens et s'estoient montrés en leur endroit beaucoup charitables, et mesme ceux qui se trouvoient à leur mort ont dit qu'ainsi qu'on leur vouloit couper la teste ils appelloient Christ à leur aide et le prioient de les assister en ceste extrémité. » (5)

Le livre se termine sur une note chrétienne :

« Voylà la fin qu'eut la guerre de Grenade, dont Dieu soit loué puisque par ce moyen la puissance des Chrestiens s'est augmentée. »

Mais ce n'est pas seulement dans leurs rôles de guerriers que nous voyons ces Maures ; nous les voyons aussi dans leurs rôles

(1) Ch. VIII, p. 104 verso.

(2) Ch. XII, p. 215 recto.

(3) Ch. XI, p. 173 recto.

(4) Ch. XII, p. 200 verso.

(5) Ch. XIII, p. 245 recto.

d'amants. Tous ils sont ardents, volages et galants. Jamais il n'y a eu de telles ardeurs, de si peu de duré, et sujettes à de si brusques changements.

Le meilleur exemple qu'on puisse citer est celui du brave Reduan, qui « alloit comme désespéré par la campagne de Grenade, pour ce que Lindarache ne le favorisoit point, » (1) et qui rencontre, par hasard, la belle Hache.

Après avoir fait des prodiges de valeur pour elle, il se trouve « ravy de sa merveilleuse beauté » à un tel point « qu'il ne se souvenoit point de Lindarache, non pas mesme de l'avoir veue. » Vraiment on se trouve de l'avis de Galienne :

« Ce n'est pas une merveille que les hommes se rendent et se confessent vaincus à la vue d'une Dame; mais il se faut estonner de ce qu'ils manquent dans peu de temps de la foy qu'ils ont promise de sorte qu'il ne faut ajouter aucune créance à leurs paroles. » (2)

En dehors de la fidélité, ils connaissent toutes les belles façons d'aimer. Ils savent traduire toutes les nuances du sentiment. Voici, par exemple, un soupirant qui « changeoit souvent de couleur et de façon d'habits selon les passions qui l'agitoient. Quelque fois il portoit le noir tout seul,... quelque fois aussi il estoit vestu de bleu pour déclarer sa jalousie, autre fois de verd pour signifier son espérance, et le jour auquel il parloit à Zaida il s'habilloit d'incarnat et de blanc pour marques de son allégresse. » (3)

Voici d'ailleurs le pauvre Muce qui, bien qu'il n'aime point Fatime, doit porter les rubans qu'elle lui a envoyés. Pourtant, il porte aussi une « juppe de velours verd brodé d'or, et semé de plusieurs DD faicts à l'arabesque, pour ce que c'estoit la première lettre du nom de Darache, de laquelle il estoit passionné à toute outrance. » (4)

Et le voici en galant :

« En ces entrefaites un page de Muce se vint mettre à genoux devant Darache, et luy fit present de la part de son maistre d'un bouquet de très belles et rares fleurs en luy disant: Madame, le Prince Muce, mon maistre, vous baise

(1) Ch. XII, p. 211 *et suiv.*

(2) Ch. VII, p. 88 verso.

(3) Ch. VI, p. 62 recto.

(4) Ch. IV, p. 38 verso.

les mains et vous supplie de recevoir ce bouquet qu'il a fait et agencé de sa main propre, pour le mettre dans la vostre, et de n'avoir esgard à la petite valeur du present, mais à l'affection avec laquelle il vous le donne, vous priant aussi croire que son cœur est au milieu de ces fleurs, et qu'il vous le livre avec elles. » (1)

Puis c'est Sarrazin :

« ... Afin de se consoler dans ceste angoisse ayant choisi une nuit obscure, et très propre à son dessein il sortit de sa maison bien armé, (*suivant les règles de cette galanterie souillée de sang, qui adoucit la guerre en quelque mesure*) (2) avec un luth, et s'en alla sur la minuit à la porte de sa maistresse, où il commença d'accorder sa voix à son luth, sur lequel il dit ceste chanson passionnée avec une infinité de souspirs... » (3)

Chacun, comme le vaillant Gazul, servait « une parfaicte Dame » et faisait pour elle « plusieurs choses signalées. » (4) Aux tournois, Alabez chercha sa maîtresse, et « l'ayant apperceue, et passant auprès du balcon où elle estoit, il fit en telle sorte que son cheval mit les genoux en terre, et au mesme temps le galant Alabez pencha la teste sur l'arçon faisant une grande révérence à sa maistresse, et aux autres Dames qui estoient avec elle » (5) et laissant, à la fin « tous les assistants ravis de sa gentillesse. »

La galanterie ne s'exprime pas moins bien dans les discours. Au tournoi, un des juges « prit deux bracelets d'or... et les bailla à Abindarraez qui les receut avec une contenance gaye et les mit à la pointe de sa lance au son de plusieurs instrumens... puis s'adressant à Charife, et luy tendant sa lance luy dist : Belle Dame je ne m'afflige point de l'absence de vostre pourtrait, tandis qu'il m'est permis de jouyr de vostre veue... enfin on m'a donné le prix de la galanterie après que j'ay perdu celui de la course. Recevez-le, je vous supplie au moins pour mémoire de ce que je n'ay sceu vous deffendre. » (6)

De même Reduan donne les pendants d'oreilles à Linradache — mais avec si peu de succès ! (7) — et le Malique son prix à Cohayde. (8)

(1) Ch. V, p. 51 recto et verso.

(2) R. Menéndez Pidal ; *op. cit.* p. 177.

(3) Ch. VI, p. 62 verso.

(4) Ch. VI, p. 78 verso.

(5) *Ibid.*, p. 79 verso.

(6) Ch. X p. 130 verso.

(7) *Ibid.*, p. 134 verso.

(8) *Ibid.*, p. 149 recto.

Et voici, pour finir, une merveille de galanterie :

« Vous m'avez envoyé appeler, dit Sarrasin, et je ne scay si vous l'avez fait afin de me donner la mort par la trop vive force de vos beaux yeux : mais si cela est, j'estime ma fin bien heureuse, puis qu'en perdant la vie j'acquerray la gloire d'estre mort pour un si digne sujet, et beniray tousjours ceste perte qui me fera jouyr de ce bien extrême. » (1)

Il nous est permis aussi de pénétrer parfois dans les pensées intimes de ces héros. Il y a par exemple la description de l'état troublé où se trouve le « malheureux et maladvisé » Roi Petit, *El Rey Chiquito*, après qu'il a appris ce qu'il croit être la trahison des Abencérages, et surtout la perfidie de sa femme :

«... Il passa plusieurs nuits sans pouvoir aucunement reposer » — et Pérez de Hita nous fait sentir tout le tourbillonnement des pensées du Roi, et le bouleversement qui a précédé cette insomnie. Ayant reçu les nouvelles, il tombe évanoui ; ses premières paroles sont une invocation à Mahomet l'Injuste, puis il s'emporte, et les Zégris ont bien du mal à le calmer. Plus tard c'est Grenade l'infortunée qu'il invoque et qu'il plaint, dans une apostrophe où est exprimé en même temps tout ce qui nous charme dans le livre :

“ O Grenade, Grenade, quel malheur est celui-cy qui t'est survenu, qu'est devenue ta noblesse, et ta richesse, et où sont à cest'heure tes plaisirs passez, qui se trouvent changez en ennuy presens ? Que sont devenues tes galanteries, où sont tes tournois, tes joutes et courses de bague, et où sont maintenant tes plaisirs et festes de Saint Jean, ta Musique et tes dances à la Mauresque ? Où se sont retirés tes braves jeux de cannes si plaisans à voir, et tes belles et agréables serenades, et aubades faites au jardin du Généralife ? Montre-moi les bizarres et galantes preuves et dispositions des Alabazes, et les chères façons d'habits des Zégris, Gomels, et Muces. Enfin qu'est devenu ta noblesse ? Je voy bien, tant tes chants sont convertiz en piteuses plaintes, tes jeux en cruelles guerres civiles, tes soupirs d'Amour en souspirs d'angoisse, tes eaux de senteur en lacs de sang respandu par tes rues, et tes places. » (2)

Parsemée entre les scènes héroïques des duels, ou celles des spectacles des carrousels, se trouve mainte petite scène simple et vraie, quelquefois amusante — sans dessein. Au combat pour la vie de la Reine, les Zégris « commandèrent que ces femmes se retirassent des fenestres et ne fissent plus toutes ces plaintes, afin de ne découvrir les chevaliers de leur party qui combattoient encore. » (3)

Remarquons, en passant, l'admirable impartialité avec laquelle

(1) Ch. VII, p. 88 recto.

(2) Ch. XIV, p. 290 verso.

(3) Ch. XV, p. 339 verso.

on traite, dans cette histoire soi-disant arabe, et Maure et Espagnol, lorsqu'il est question de valeur et de prouesse chevaleresque. L'atmosphère cependant reste presque toujours mauresque, et en ce qui concerne les mœurs, les amours, la vie journalière, et, si l'on peut le dire, l'intérêt psychologique, ce sont les Maures qui l'emportent sur les Espagnols.

En général, on l'aura peut-être déjà soupçonné, ce sont les femmes qui adoucissent les scènes de querelles et de disputes sanglantes.

« Dans cette société, dit M. Cazenave, que Pérez de Hita nous dépeint guerrière et polie à la fois, sensible, poussant à l'extrême les principes de l'honneur et de la galanterie, la femme triomphe. Il semble que, pour tous ces Maures, l'amour soit le seul but de la vie, mais c'est un amour toujours pur, quintessencié, qui se nourrit de subtils raffinements... L'amour est la raison de vivre et d'agir de tous ces princes ; la description de leurs tourments tient une grande place dans les *Guerres Civiles*, où tout se soumet aux deux grandes lois de la chevalerie : le souci de l'honneur et le culte mystique de la femme. » (1)

Belles, volages, intrigantes, quelque peu insensibles, inspiratrices de passions ardentes, souvent jalouses les unes des autres, ces femmes sont cause de maint exploit, de maint duel, de mainte rixe funeste. Douces animatrices de la guerre plutôt que de la paix, elles ne font qu'inciter et augmenter à Grenade les brouilles intérieures, qui précipiteront la chute du royaume.

Elles sont généralement belles « tout ce qui se peut ». On voudrait les voir toujours. Ainsi le valeureux Muce « estoit plus attentif à regarder la belle Darache qu'à tout le reste, et mesme avoit les yeux tellement arrestés sur elle qu'il laissoit le manger bien souvent sans y penser pour jouyr du contentement de ceste veue. » (2)

Chacune paraît « entre toutes comme un soleil entre les autres astres. » Telle « la belle et discrète Fatime, qui portoit beaucoup de volonté à Muce, dont elle recognoissoit le mérite, après qu'elle eust desisté d'aymer le galant Abindare... mais Muce ne se revanchoit

(1) *Revue de la Littérature Comparée*, Oct.-Déc., 1925 : *Le Roman Hispano-mauresque*, p. 597.

(2) Ch. V, p. 49 verso.

pas de ce bon vouloir par une amitié réciproque ; d'autant qu'il aymoît éperdument Darache... Toutesfois il estoit mal recognu, pour ce que Darache avoit voué son cœur à Abenhamet. » (1) Aimable morceau, qui révèle les méthodes mauresques en amour, fournissant en même temps un exemple de cet enchaînement d'amours contrariés, qui plaisait tant aux esprits ingénieux du XVI^e et du XVII^e siècles.

Voici encore la belle Hache « paroissant comme un beau Soleil en ceste salle, car elle lanceoit ses rayons de tous costez et ne regardoit aucun qu'elle n'esblouist, faisant mourir tous les chevaliers d'Amour et toutes les Dames d'ennuy. Chacun demeura ravy de la merveilleuse beauté de cest astre nouveau. » (2)

Toutes elles éblouissent ainsi. Lorsque Zaid « leva les yeux en haut et vit au balcon la belle Zayde, il luy sembla qu'il avoit devant ses yeux un soleil plus beau mille fois que celui des cieux; » (3) et quand elle se retire, elle laisse « l'amoureux More en ténèbres. »

Cependant Pérez de Hita n'a pas d'illusions sur le beau sexe — il lui est, en somme, peu indulgent. De ce que dit le *romance* de Zayde, Pérez de Hita ferait une application générale :

Enfin tu est femme vrayment,
Pleine d'une inconstance extrême. (4)

Zayde qui « ne trouvoit pas moins à son gré son nouveau serviteur dont elle estima l'acquisition digne d'estre conservée... favo-
risoit à son possible son amant, tant pour sa valeur que pour sa gentile façon... Mais il eust tant de malheur que l'amour excessif que luy portoit Zayde se convertit en une cruelle haine ; ce qui est ordinaire aux femmes qui se plaisent aux nouveautés, et ne voulant changer d'humeur, bien qu'elle soit odieuse, et blasmable, changent de serviteur à tout'heure. » (5)

Enfin nous avons les scènes, amusantes prises dans les *romances*, — les mesquines jalousies aboutissant à de petites querelles aigres ou violentes ; le bon Pérez semble prendre un malin plaisir à les

(1) Ch. IV, p. 35 recto et verso.

(2) Ch. XII, p. 223 verso.

(3) Ch. VI, p. 57 recto.

(4) *Ibid.*, p. 61 verso.

(5) *Ibid.*, p. 64 recto et verso.

noter. On voit Fatime, Charife et Galienne qui se renvoient des paroles mielleuses, mais piquantes. Ces grandes dames de Grenade semblent peintes au naturel.

On ne pourrait trop admirer l'art aisé avec lequel tous ces personnages sont représentés. Ils ont tous des traits communs ; ils se ressemblent même trop, surtout les hommes ; la psychologie est peu profonde ; mais ils *vivent*. La naïveté avec laquelle sont dessinées ces petites esquisses du tempérament mauresque est un attrait de plus.

Comme l'a dit, dans sa *Préface*, le premier traducteur anonyme ;

« L'on ne peut reprocher à ce livre qu'une grande naïfeté, qui se voit en tous les discours des uns, et des autres : mais je l'estime beaucoup en ceste histoire, de mesme qu'on fait ordinairement plus d'estat des fleurs d'un jardin que de celles que des filles curieuses font d'or et de soye dedans une chambre. »

Lorsqu'on a fermé le livre, on se représente assez bien cette vie enchanteresse de Grenade, animée et somptueuse, sous des cieux éblouissants, avec pour fond, soit les fines dentelles colorées des palais magnifiques, soit les lices, durs tombeaux de tant d'ardents espoirs, soit l'étendue poussiéreuse de la Véga altérée, rafraîchie par l'oasis vert du Grand Pin.

Tout ce décor est plutôt suggéré que détaillé, quoiqu'on nous donne des renseignements assez précis sur «cette renommée cité»,⁽¹⁾ dans une «spacieuse campagne» que traverse le Darro, «où on trouve de l'or parfaitement fin, et au Génil de l'argent par excellence, et qui passe par le fonds entre l'Albayzin et l'Alhambra, faisant un beau rivage, bordé de peupliers, d'aulniers et de plusieurs autres arbres. »

En général, il n'y a qu'une énumération ennuyeuse de détails d'architecture ou de géographie. En dehors de cela, tout reste assez vague. Voici une maison de plaisance assise près de la rivière du Darre « belle tout ce qui se peut, et accompagné de beaux jardins, et de tout ce qui pouvoit la rendre agréable. » ⁽²⁾

(1) Voir Ch. I.

(2) Ch. XII, p. 192 recto.

Où bien on arrive « à la belle et fraîche fontaine, couverte de l'ombrage d'un grand Pin, à cause de quoy estoit la fontaine ainsi nommée. » (1)

Il est question de temps en temps du soleil si éclatant, du ciel si pur :

« Le soleil lanceoit ses rayons montrant sa belle et vive clarté capable de priver de vue ceux qui l'y eussent voulu tenir arrêtée. » (2) La description de la nature ne va guère plus loin. Au contraire, le romancier, nous l'avons vu, excelle à nous dépeindre minutieusement les vêtements et leurs brillantes nuances, les carrousels, les jeux et leurs *machines*. La magie des noms sonores renforce encore la couleur locale, achève de créer l'atmosphère romanesque, où se développent et se combattent les passions.

Somme toute, ce vaste panorama de la vie pathétique des derniers jours de l'empire mauresque de Grenade nous est dépeint par une main habile. Le style coule doux, simple et gracieux, tantôt gai et insouciant, tantôt sérieux et réaliste, s'élevant parfois à la plus haute éloquence, s'arrêtant de temps en temps comme émerveillé. Il n'a rien de très puissant ; son plus grand mérite vient de ce qu'il nous donne l'impression d'une parfaite sincérité ; on dirait que c'est un témoin oculaire qui nous raconte ces événements, tant le langage est vif et coloré.

Les défauts même ne déplaisent pas, parce qu'ils portent la marque du temps. Les épithètes, par exemple, sont peu variées. C'est le *vaillant* Muce, le *brave* Reduan, la *belle* ou *parfaicte* Zayde. Il y a des métaphores et des traits d'un goût douteux :

« Le grand Muce voyant son Soleil à ses pieds, et accompagné d'une si belle lune qu'estoit Hache... » (3) Les yeux de Galienne rendent « tesmoignage de sa fascherie, versans de grosses larmes, ou plustôt de belles perles de moment en autr. » (4)

(1) Ch. XI, p. 159 verso.

(2) *Ibid.*, p. 163 verso.

(3) Ch. XIII, p. 254 verso.

(4) Ch. X, p. 126 verso.

Ces préciosités vont avec le cadre ; elles ne nuisent point à la vraisemblance. Ce que Fitz-Maurice Kelly dit de Calderon pourrait bien s'appliquer à Pérez de Hita, sauf un mot :

« Il ne dépeint pas souvent la nature universelle, il dépeint les mœurs d'une société insouciant, gaie, égoïste, (*pareseuse*), galante, en pleine décadence — et il le fait avec un brillant et un coloris incomparable. » (1)

(1) Fitz-Maurice Kelly : *Littérature Espagnole*, 2^e édition, Paris, Armand Colin, 1913, in-8°, p. 363.

CHAPITRE III.

L'ŒUVRE DE PÉREZ DE HITA EN FRANCE.

On ne s'étonne pas que, dans son propre pays, le livre de Pérez de Hita ait eu un très grand succès : « C'était le ravissement de nos ancêtres, qui apprenaient par cœur les très beaux romances qu'ils contiennent. » (1) Avant la fin du XVII^e siècle, il y en a eu, en Espagne, trente-neuf éditions. (2) L'ouvrage n'a pas tardé à se répandre en France, et on n'a pas de peine à découvrir les raisons qui expliquent la grande vogue de ce roman mauresque au XVII^e siècle.

« Jamais, dit M. Reynier, on n'a été si curieux des choses d'Espagne que dans la première moitié du XVII^e siècle... En 1615, les deux mariages qui rapprochent les dynasties, celui de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, celui d'Elisabeth de Bourbon et de l'infant qui sera Philippe IV, favorisent la pénétration en France des usages espagnols et des modes... et, en même temps, de la langue et de la littérature castillane. Il y a bien de l'exagération sans doute dans la phrase, souvent citée, de Cervantès : « En France ni homme ni femme ne manquent d'apprendre l'espagnol » ; mais il est vrai que jamais peut-être il n'y eut à Paris autant de maîtres de cette langue, autant de grammaires, de dictionnaires, de recueils de proverbes et de locutions courantes, d'éditions bilingues présentant le texte en face de la traduction. » (3)

Une réaction contre la rudesse guerrière des temps troublés s'opérait à la cour. Jusqu'ici l'érudition n'avait pas été estimée parmi les courtisans, encore moins parmi les dames. La plus grande

(1) Préface de l'édition des *Guerras Civiles* publiée à Madrid, D. Leon Amara, 1833, 2 vol. in-12.

(2) Voir Paula Blanchard-Demouge : *Bibliographie*.

(3) G. Reynier : *Le Roman Réaliste au XVII^e siècle*, Paris, Hachette, 1914, in-16. p. 73, 74.

partie de la vie d'un homme se passait à la guerre. Dans les intervalles on faisait la cour aux dames de Paris.

Le salon de la Marquise de Rambouillet, s'il n'a pas tout révolutionné, a du moins précipité la modification de cet état d'esprit. La culture s'est élargie ; on a voulu connaître les langues à la mode, l'italien, et surtout l'espagnol.

Voiture, chef littéraire du Salon, connaissait à fond l'espagnol. Ne l'a-t-on pas appelé *el rey chiquito*? (1) N'a-t-il pas visité Grenade? Ne raffole-t-il pas de ses beautés, n'y voit-il pas revivre les beaux *romances*, qu'évoque le seul nom de la cité renommée ? (2) Et Benserade, ne s'est-il pas posé en descendant des Abencérages ?

Aussi les belles femmes instruites, qui dévoraient les lettres de Voiture dans la douce tranquillité du salon bleu, n'ont-elles pas manqué de rechercher tout de suite ces romances, tout ce qui traitait de Grenade, et de ses malheurs.

A mesure que les affaires de l'Etat se rétablissaient, les mœurs s'amélioraient ; on avait plus de loisir pour cultiver cet art de la galanterie, et « partout, de plus en plus, s'exprime entre 1600 et 1643 la doctrine de l'amour honnête. » (3)

Pérez de Hita a dû beaucoup plaire à cette société élégante, dont le passe-temps principal fut l'amour—dont la sensibilité raffinée demandait une noble galanterie. « Les brillants faits d'armes, dit Victor Cousin de cette période, entremêlés d'aventures d'amour et de conversations délicates et spirituelles amusaient les longs loisirs, polissaient les esprits, élevaient les cœurs, entretenaient et répand-

(1) *Œuvres de Voiture*, édition Ubicini, Paris, Charpentier, 1855, 2 vol. in-8°, t. I, Lettre à Mlle Paulet, (Lisbonne, octobre, 1633), p. 177 : « Je trouve seulement à désirer qu'en me faisant cette grâce, on me l'eût signifié en d'autres termes, qu'en disant qu'elle donnoit *el Precio de mas galan al Rey Chiquito*. C'estoit, ce me semble, assez de dire, *Chico*. »

(2) *Ibid.*, p. 156 : « Ce matin j'ay veu *el Alhambra*, la place de *Vivarambla*, et le *Zaccatin* : et la rue où je suis logé se nomme *la calle de Abenamar*. *Abenamar*, *Abenamar Moro de la Moreria*. J'ay beaucoup de plaisir à voir les choses que j'avois imaginées. Mais j'en ay bien davantage à imaginer celles que j'ay autresfois veues. Quelque excellents que soient les objets qui se présentent à mes yeux ; mes pensées m'en font tousjours voir de plus beaux : et je ne donnerais pas les images que je garde dans ma mémoire, pour tout ce que je voy de plus réel et de plus précieux. Hier en considérant les allées et les fontaines du *Généralife*, et souhaitant d'y voir *Galiane*, *Zayde* et *Daxare*, en l'estat qu'elles y avoient esté autrefois... »

(3) Magendie : *La Politesse mondaine et les théories de l'honnête homme en France au XVII^e siècle de 1600 à 1660*, Paris, Presses Universitaires, 1925, in-8°, p. 236.

daient dans tous les rangs, et particulièrement dans la jeune noblesse, la tradition française de l'esprit de galanterie et de l'esprit militaire.» (1)

La littérature mauresque fournissait, l'amour à part, des merveilles de prouesses militaires, de grandes aventures historiques et héroïques, et l'exemple d'un patriotisme admirable. On y trouvait, en plus, un décor somptueux, de riches costumes, beaucoup de combats et de duels émouvants ; enfin, on y trouvait des guerres civiles, qui pouvaient rappeler celles de la Fronde, et de grands guerriers, qui ressemblaient à Condé et à d'autres héros contemporains.

De plus, il y avait des jeux et des courses magnifiques, qui donnaient libre essor aux imaginations de ceux qui aimaient tant les carrousels, et qui allaient voir, ou avaient déjà vu, le grand carrousel de 1662.

L'abondance de *Voyages*, en Espagne et ailleurs, d'*Anecdotes sur la Cour Ottomane*, de *Mémoires du Sérail*, d'histoires tartares, d'histoires des Incas, etc., témoignent de l'intérêt qu'on prenait à d'autres civilisations. (2) Des nouvelles innombrables nous transportent en Afrique. Quoique ces récits soient cousins germains du genre mauresque, nous ne les étudierons pas ici. Ce que dit la *Bibliothèque Universelle des Romans* d'*Alburcide* s'applique, en général, à tous :

« Il n'a d'Arabe que le titre, et pourrait être intitulé *Nouvelle Messinoise, Espagnole ou Française*, sans perdre rien à ce changement de nom... tout se passe en longs récits. Un enlèvement, un combat sur mer, un naufrage, enfin tous ces incidents du second

(1) V. Cousin : *La Société Française au XVII^e siècle*, Paris, Didier, 1870, in-8°, t. I, ch. IV, p. 184.

(2) Voir l'*Histoire des deux Conquistes d'Espagne par les Maures*, par Miguel de Luna, trad. en fr., 1708, Paris, *Dissertation sur la vérité de cette Histoire* etc., t. II, p. 226 et suiv.

« Il sembloit il n'y a pas longtems que l'histoire ne fust faite que pour les Grecs ou pour les Romains, et que les actions des autres peuples ne méritassent pas d'estre écrites. On ne croyoit pas qu'il y eust d'autres héros que ceux d'Homère et de Plutarque ;... Mais enfin, la science des Langues Orientales, et les voyages qui ont esté faits de nos jours... nous ont appris qu'il y a de la valeur, de l'habilité et de la politesse partout... à force de fouiller dans l'antiquité moderne, on a trouvé des Conquérens qui les valoient bien et les pouvoient éгалer. » (p. 228, 229).

ordre, qui tenoient à l'esprit d'imitation et du mauvais goût trouvent place dans ce Roman.» (1)

On sait, d'ailleurs, la définition des romans que donna l'évêque Huet : ils sont « des histoires feintes d'aventures amoureuses écrites en prose avec art pour le plaisir et l'instruction des lecteurs... ainsi le divertissement du lecteur, que le Romancier habile semble se proposer pour but, n'est qu'une fin subordonnée à la principale, qui est la correction des mœurs. » (2) Donc, les mœurs mauresques ajoutaient un piquant assaisonnement à la lecture ; il ne manquait pas de livres pour satisfaire à la curiosité.

Pour ceux qui lisaient l'espagnol, il y avait la belle histoire d'Abindarraez et de Charife, qui avait été intercalée par les libraires dans les éditions posthumes de la *Diana* de Montemayor. (3)

En 1588 fut publié *El Gran Capitan Gonçalo de Cordova*, (4) et en 1595, parut l'édition espagnole des *Guerras Civiles de Granada* de Pérez de Hita. (5) En 1600 il y avait une *Historia del rebelion y castigos de los moriscos del reino de Granada*. (6)

Dès 1606 avait paru en France une édition du livre de Pérez de Hita. (7) C'était une édition espagnole portant en marge la traduction des mots les moins connus. L'année suivante on fait mention d'un *Recueil des Masquarades et jeux de prix à la course du Sarazin, faite ce Karesme-prenant, en la présence de Sa Majesté*. (8) et en 1608 parut la première traduction française — anonyme — des

(1) Oct. 1779, p. 174.

(2) *Traité de l'origine des Romans*, qui précède la première édition de *Zayde*, 1670, p. 4, 5.

(3) La première édition de la *Diana* est de 1558. On avait pu la lire en français dès 1578 ; avec le conte en 1592, (C. Tours, Jamet Mettayer, in-8°). Il y avait aussi une traduction en 1603 — « conferez és deux langues par S. G. Pavillon » — Paris, A. de Breuil, in-12. (Voir livre IV, pp. 233-237.) La même, 1611, 1612, 1623. Autre traduction 1624, A. Rémy, in-4°.

Sur la question de l'intercalation du conte d'Abindarraez, voir Fitz-Maurice Kelly : *Histoire de la Littérature Espagnole*, Paris, Armand Colin, 1913, in-8°, p. 264, 265. Aussi E. Martinenche : *L'Espagne et le Romantisme Français*, Hachette, 1922, in-8°, p. 21.

(4) Bruxelles, in-12.

(5) Voir ci-dessous, *Bibliographie* p. 159.

(6) Malaga, por Juan René.

(7) Paris, 1606, in-8°.

(8) *En vers et en prose*, Paris, Guillaume Marette, 1607.

Guerras Civiles de Granada : L'histoire des Guerres civiles de Grenade par Aben Hamin. (1)

Cette traduction anonyme — celle que nous avons employée — est très séduisante. Elle a retenu le charme, la naïveté, la fraîche vigueur de l'original. Le traducteur n'a pas même reculé devant les *romances*, auxquels il a conservé la forme poétique. Quant à la prose, il suit le texte presque mot à mot. S'il y ajoute quelque chose, ce n'est qu'un adjectif, ou parfois un membre de phrase, pour mieux exprimer l'idée, sans changer le sens, comme on peut le voir par cet exemple :

« Y para confirmación dallas, fué acordado que se hiziesse una fiesta publica de torneos y toros y cañas. Y quien lo concertó fué Muça y el mismo Rey : la cuél fuera mejor, que no se concertara, come adelante se dirá. » (2) Voilà Pérez de Hita. Le traducteur nous le rend ainsi :

« ... Et cette partie fut faicte par le Roy mesme, et Muce, qui l'eussent bien empeschée s'ils eussent sceu ce qui devoit arriver, ainsi que vous verrez au chapitre suyvant, qui vous monstlera comme les grands ennuyx naissent des grandes resjouyssances. » (3)

En somme, pour ne rien laisser dans l'obscurité, ce traducteur a fait son travail si consciencieusement que la prose reste parfois un peu lourde et embarrassée. Le style, donc, est moins concis que chez Pérez de Hita. L'atmosphère, pourtant, est heureusement conservée.

Pendant une cinquantaine d'années il n'y a plus d'éditions de Pérez de Hita. Le succès de l'ouvrage, et par suite du genre mauresque, a donc été relativement tardif, en France, surtout quand on le compare au succès immédiat de *Don Quichotte* ou du roman picaresque. Le genre mauresque a eu une influence beaucoup plus limitée ; il n'attira qu'un public d'élite, celui de l'aristocratie, soumise au jugement des dames. (4)

(1) Paris, Toussaincts du Bray, 1608, in-8°.

(2) P. Blanchard-Demouge : *op. cit.*, Ch. V, p. 41.

(3) Edition de 1608, Ch. V, p. 55 verso.

(4) Voir G. Reynier : *Le Roman réaliste au XVII^e siècle*, Ch. XIV, p. 338 et suiv. *Caractères généraux du roman de mœurs au XVII^e siècle*.

On pourrait croire que le Sieur de Juvenel a donné un premier essai de roman mauresque dans son *Don Pelage* (1644). (1) Mais ce livre n'a de mauresque que le titre.

En 1654 ceux qui comprenaient l'italien ont pu lire un livre très intéressant. *Il Conquistò di Granata, del Signor Girolamo Gratiani*. (2)

En 1660 ont paru encore trois éditions des *Guerres Civiles de Grenade* (3) — rééditions de celle de 1606. Mlle de Scudéry fait imprimer *Almahide* entre 1660 et 1663. (4) Condé assiste au grand Carrousel de 1662 vêtu en Maure. Mme de La Fayette publie *Zayde* en 1670 (5) ; et Mme de Villedieu donne les *Galanteries Grenadines* en 1673. (6) *L'Histoire de la Conquête d'Espagne par les Maures* de Miguel de Luna a vu le jour en 1680. (7) La tragédie de *Zaïde*, par La Chapelle, a paru en 1681. (8). Le genre mauresque est donc en pleine activité.

Mlle de La Roche-Guilhen en profite pour retraduire le livre de Pérez de Hita. (9).

On s'est trompé en disant que la traduction de Mlle de La Roche-Guilhen est une adaptation plutôt qu'une traduction (10). Elle n'a pas adapté ; seulement elle a un peu retranché. Elle l'avoue d'ailleurs dans sa préface :

« Ceux qui liront cette traduction et posséderont la Langue Castillane, jugeront bien que je n'ay pas laissé quelques noms propres pour ne les avoir point entendus. Il m'a semblé plus doux de dire la Montagne Nevada, que de

(1) *Don Pelage ou l'Entrée des Maures en Espagne*, Paris, 1644, 2 vol. in-12.

(2) Paris, chez le Sieur Des-Rosiers, 1654, 2 vol. in-12. Le père Duponcet s'est servi de cet ouvrage pour sa *Vie de Gonzalve de Cordoue*. Voir ci-dessous. p. 103, 125.

(3) Paris chez Pedro Lamy, in-8° ; Paris chez Iago Cotinet, in-8° ; Paris, chez Guillaume de Luyne, in-8°.

(4) Voir ch. IV.

(5) Voir ch. V.

(6) Voir ch. VI.

(7) Composée en arabe, par Abulcacim Tariff Abentariq, trad. en espagnol par Miguel de Luna..., Paris, Cl. Barbin, 1680, in-12.

(8) Paris, 1681, Jean Ribou, in-12.

(9) *Histoire des Guerres Civiles de Grenade*, Paris, Claude Barbin, 1683. trois parties en 1 vol., in-12. Autre édition, chez Louis Billaine, 1683, 3 vol. in-12.

(10) P. Blanchard-Demouge : op. cit., p. cxvii : « es una adaptación más bien que una traducción. De los diez siete capitulos de Hita quedam so' amante diez.

Mlle de La Roche-Guilhen a aussi dix-sept chapitres. Elle a divisé son ouvrage en trois parties. Les tables des matières se trouvent, chacune au commencement de sa partie, — ce qui explique sans doute l'assertion de Mlle Blanchard-Demouge.

mettre la montagne Neigeuse, la Tour de la Campagna, au lieu de celle de la Cloche, la Maison des Galines pour celle des Poules et d'autres de cette nature. Je n'ay point traduit les Romances parce qu'elles ne font que répéter en Vers ce qui a esté dit en Prose, et que cela auroit fait languir l'attention, et pu dégouter le Lecteur. J'ay aussi retranché des noms de Villes qui auroient mieux rempli un chapitre de Géographie, qu'une Histoire agréable, et des endroits nutils au sujet, qui ne servoient qu'à rompre l'ordre de l'Ouvrage.»

Un peu plus loin, dans l'*Epistre*, elle ajoute :

« En donnant l'air de nostre Langue à cette Histoire, je luy ôteray peut-estre une partie des graces de la vostre. Mais, Monseigneur, (1) c'est le destin de la Traduction et il seroit bien difficile de conserver ce premier agrément des Originaux ; j'ay fait ce que j'ay pu pour cela *en retranchant peu et n'ajoutant rien.* »

Mlle de La Roche-Guilhen dit la vérité. La matière est nettement disposée. L'histoire est divisée en trois parties : (1) Chapitres I à X. — (2) Chapitres XI à XIV. — (3) Chapitres XV à XVIII. Un sommaire précède chaque chapitre. La traductrice conserve les noms des trente-deux tribus de Chevaliers de Grenade, (2) car ils sont importants et bien connus, mais au lieu de les noter pêle-mêle, elle les arrange proprement, en colonnes.

Elle supprime, sagement, les noms des villes, comme elle l'a avoué. Elle laisse de côté aussi des détails peu utiles tels que, dans les récits de batailles, l'énumération exacte des combattants. Elle a raison, à son point de vue, puisque son principal souci est de rendre cette histoire « agréable ». Elle connaît le goût de son temps qui « n'est plus pour les gros Volumes, qui ne laissent pas d'ennuyer, quoy qu'ils soient semez de mille beautéz. On n'aime aujourd'hui que les choses aisées. La mémoire s'épuise dans une multitude d'aventures et dans une légende de Héros. » (3)

Ce qu'elle ne supprime pas, c'est ce qui peut être l'occasion d'une petite réflexion morale. Il n'y en a pas trop, mais elle en tire le meilleur parti.

Par malheur, ces retranchements, s'ils nous épargnent quelques digressions, enlèvent quelque chose à la séduction languissante de

(1) Monseigneur Don Gaspar de Teves et de Cordoue.

(2) Voir édition de 1608, ch. I, p. 10 recto ; p. 11 recto ; p. 15 recto.

(3) *Préface aux Dernières Œuvres de Mlle de La Roche-Guilhen*, Amsterdam, Paul Marrst, 1707, in-12.

l'original, que l'on retrouvait dans la première traduction. On peut dire qu'on perd ainsi plus qu'on ne gagne.

On ne peut trop regretter, par exemple l'omission du romance de Quignonnier, (1) de l'épithaphe d'Albayald, des vers sur son trophée, et de sa dernière prière. (2)

Dans la description des tournois, on ne retrouve plus les détails des devises, ni des *machines*. Ce qui est encore plus fâcheux, c'est que beaucoup de traits de caractère sont disparus. Comparons cette scène de jalousie entre Fatime et Charife avec celle déjà citée(3) :

« Fatime, luy dit-elle, vous aimez, votre pâleur nous en assure la mélan-colie où vous êtes en est une preuve assurée, et l'heureux Abindarraez est le maître de votre cœur. » (4).

Encore :

« Zayde l'écouta avec beaucoup d'émotion, et après avoir résisté quelques moments, elle se leva et le fit approcher, » (5) tandis que chez l'autre traducteur :

« Elle ouyt attentivement la chanson, et les soupirs de son Amant, et estant amollie par ses larmes elle l'accompagnoit en ceste tristesse, épuisant toute l'humeur de ses yeux, et s'aprestant à respandre celle de sa vie... après avoir ouy la chanson, et les sanglots de son amant désespéré, qui n'attendoit plus que le dernier soupir pour mettre fin à tous les autres. De sorte qu'elle ne peust jamais s'abstenir de l'appeler doucement de peur d'estre ouy, » (6).

Que ce passage-ci est plein de l'atmosphère mystérieuse d'intrigue, qui manque absolument à l'autre !

Partout les lentes périphases naïves, donnant l'effet d'un récit à vive voix, se resserrent, concises et pratiques. Cependant, abandonner cette traduction, en disant qu'elle n'est qu'une adaptation, est assez injuste. Abstraction faite des détails inutiles, rien n'est changé — mais le style sec manque d'effet.

Le style de Pérez de Hita est particulièrement propre à son

(1) Trad. de 1608, ch. I, p. 11 verso, p. 12 recto.

(2) Voir ch. XI.

(3) Voir ci-dessus p. 23-24.

(4) Ch. IX, p. 162.

(5) Première partie, ch. VI, p. 95.

(6) Trad. de 1608, ch. VI, p. 63 verso.

sujet. Le premier traducteur l'a suivi de très près ; aussi son livre l'emporte-t-il sur celui de Mlle de La Roche-Guilhen. (1)

Les deux styles, l'un de 1608, l'autre de 1683, représentent bien chacun le goût de son époque.

Au XVIII^e siècle il n'y a pas eu une seule traduction, ni même une seule édition des *Guerres civiles*. Pourtant on s'y intéresse encore, comme nous verrons plus tard. La *Bibliothèque Universelle des Romans* en donne un long extrait. (2)

Tout au commencement du XIX^e siècle, nous rencontrons une dernière traduction, celle de Sané. (3) Sané semble s'intéresser plutôt au côté historique du livre :

« Le peuple Maure, dit-il, remplit de sa gloire et de ses malheurs les pages du vieux livre que nous publions. Ce n'est point un roman, ce n'est point une histoire, s'il faut s'en tenir à la définition rigoureuse de ces deux mots. Il est vrai cependant que le dernier lui convient infiniment mieux que l'autre. » (4)

Nous ne sommes pas de cet avis, et c'est pourquoi la foule de petites notes, qui remplissent souvent la moitié d'une page, nous paraît un peu ennuyeuse. S'il n'omet pas les romances, Sané les traduit en prose, sans aucun art. Il nous en donne même des traductions anglaises, ce qui coupe et encombre le texte démesurément.

Sans parler de quelques suppressions, cette traduction est assez libre, et ce qui importe davantage, elle est moderne. Ce qui lui manque, c'est le charme qu'apportaient les vieux mots, les vieux idiotismes. La prose coule harmonieuse, parfois sonore, sans aucune entrave, sans rien perdre du coloris, de l'ardeur de l'original — qui

(1) Mlle de La Roche-Guilhen a écrit, en 1710, un roman intitulé les *Aventures Grenadines*. Ce roman est basé sur les *Guerres Civiles*. On en trouve un résumé dans l'*Histoire littéraire des femmes françoises*, par La Porte et Lacroix, Paris, Lacome, 1769, 5 vol. in-8°, T. III. D'après ce résumé, on voit bien que l'auteur a pris, presque mot pour mot, les incidents les plus frappants des *Guerres Civiles* : Querelles entre Zégris et Abencérages; le jeu de cannes; les amours de Sarrazin et de Galiane; la course de bagues d'Abenamar; le complot des Zégris contre la Reine; les guerres civiles et la conquête de la ville de Grenade par les Espagnols.

(2) Voir Ch. VIII.

(3) *Histoire chevaleresque des Maures de Grenade*, trad. de l'esp. de Ginès Pérez de Hita, précédée de quelques réflexions sur les Musulmans d'Espagne avec des notes historiques et littéraires, Paris, Cérioux, 1809, 2 vol. in-8°.

(4) *Quelques Réflexions* etc. p. xiv.

y gagne même de temps en temps. Mais on sent un certain désaccord entre le fini du langage et l'époque dont il est question.

Comparons, par exemple, ces deux passages :

« Il repose maintenant dans le Ciel, au sein de notre Dieu, puisqu'il s'est converti à l'article de la mort et a reçu l'eau salulaire du Baptême. La puissance de la Divinité fait aujourd'hui son bonheur. » (1)

Voici le premier traducteur :

« Et Dieu le voulut emporter au Ciel, par ce qu'à l'heure de sa mort il le cogneust, et demandant d'estre chrestien receut de ma main le baptesme. Il est bien heureux puis qu'il jouyt à cest' heure de la vision de Dieu. » (2)

En somme, ce littérateur par plaisir s'est rendu compte de la grande différence entre le goût du XVI^e et du XVII^e siècles et celui plus instruit, plus avancé auquel il s'adressait.

« Nous osons nous flatter, dit Sané, qu'elle (*l'Histoire*) pourra plaire à ceux que séduit encore le charme des anciennes mœurs, qu'elle ne sera pas sans attraits pour ces esprits curieux et studieux qui aiment à se nourrir d'une érudition élégante puisée aux sources de l'antiquité vénérable ; pour ceux aussi qui, las de copies et d'imitations, préfèrent des choses originales, franches, ayant un caractère, des beautés et des défauts *sui generis*. » (3)

(1) t. II, p. 12.

(2) Ch. XII, p. 195 verso, p. 196 recto.

(3) *Quelques Réflexions* etc. p. I, II.

CHAPITRE IV.

M^{lle} DE SCUDÉRY : ALMAHIDE. (1660-1663)

La préface de ce livre nous montre parfaitement les raisons qui ont incliné vers une matière nouvelle une romancière déjà célèbre.

« ... Car si l'on s'attache trop scrupuleusement aux mœurs anciennes, la Cour moderne ne le peut souffrir ; et si l'on suit trop licencieusement les nouvelles, les délicats, les habiles, et les sçavants, ne le peuvent endurer : et subçonnent d'ignorance, ceux qui travaillent ainsi. Cette réflexion m'a fait résoudre, pour me guérir enfin de ces scrupules, de tourner teste vers les Maures de Grenade : nation polie et galante, à qui l'Espagne doit tout ce qu'elle a de poly et de galant : que le fameux Voiture a si galamment célébrée dans ses ingénieuses lettres, et qui n'ayant vescu qu'à deux Siècles du nostre a plus de rapport à nos coustumes et à nostre civilité. »

Voilà ce qui a plu aux écrivains, comme aux lecteurs du XVII^e siècle dans le roman mauresque : il pouvait satisfaire aux goûts dominants, et apportait en outre la nouveauté et l'agrément d'une autre civilisation. Les Scudéry, les premiers, ont tiré profit de cette découverte.

Almahide est un roman interminable, et qui est resté, en effet, inachevé, bien qu'il ait atteint son huitième volume, et qu'il se soit étendu sur trois années (1660-1663).

La scène se passe à Grenade, vers la fin de la domination mauresque. L'amour de Ponce de Leon pour Almahide, Reine de Grenade, en fait le principal sujet.

Après avoir raconté tout au long la vie des parents d'Almahide, on nous dit comment pour éviter les conséquences d'une prophétie, elle fut envoyée toute jeune en Afrique. Au bout de quelques années elle fut embarquée pour Constantinople, où on avait l'intention de la vendre au Sultan.

Survint une tempête : le vaisseau se brisa sur la côte d'Andalousie. Almahide fut sauvée et recueillie par la famille de Ponce de

(1) Paris, Augustin Courbé, 1660-1663, 8 vol. in-8°.

Leon. Ce jeune espagnol et son ami, Don Alvare, se disputaient les faveurs de la Princesse, quand enfin les Maures la découvrirent et l'emmenèrent à Grenade, où elle devait épouser le Roi Boabdil.

Les deux espagnols ne tardèrent pas à la suivre, sous un déguisement, dans la ville ennemie.

Pendant le reste du roman l'action alterne entre les affaires de Grenade — querelles entre les Zégris et les Abencérages ; fêtes, tournois etc. — et celles de la Reine Almahide, accusée d'infidélité et dont l'honneur doit être sauvé par un combat. Tout cela est varié par les intrigues et subterfuges de Ponce de Leon et Don Alvare, jaloux l'un de l'autre. Comme le roman n'est pas terminé, nous ignorons la fin de leurs aventures.

Après la *Préface* de ce roman on sait à quoi s'attendre. C'était toujours le temps où la société polie aimait à se retrouver dans les romans avec ses occupations ordinaires et ses plaisirs, c'est-à-dire la galanterie, de subtiles analyses, les longues conversations. Mlle de Scudéry connaissait bien son public : dans *Almahide* aussi elle a voulu contenter tous ses goûts.

Il y a de tout dans ce roman : corsaires, tempêtes, déguisements, petits combats, tournois, avec mille intrigues embrouillées, comme dans n'importe quel roman d'aventures de l'époque. Puis, l'*Astrée* étant toujours le modèle admiré, il y a l'épisode idyllique des amants qui s'amusent à revêtir le déguisement pastoral. (1)

Mais le cadre, le fond, tout ce qu'il y a de vraiment solide, est pris sans façon dans les *Guerres Civiles*. L'histoire principale — le titre nous en avertit — est celle de la Reine de Grenade. Presque tous les épisodes, toutes les scènes, et tous les personnages proviennent de la même source, sans qu'on se soucie trop de rien changer.

Voici des Carrousels, (2) des Machines, (3) des Devises, (4) des Jeux de Cannes, (5) voici Grenade enfin, avec ses palais, sa place de Bivaramble, ses jardins du Généralife, la Fontaine du Pin, rien n'est oublié. L'auteur ajoute bien certains détails minuscules sur les mœurs, les vêtements et les lieux, qui ne se trouvent pas dans

(1) Première partie, t. I, livre I, p. 449 et suiv.

(2), (3), (4), (5) Première partie, t. II, livre II, p. 732-935 passim.

les *Guerres Civiles*. Mais ces renseignements alourdissent plutôt la fiction, sans la colorer.

On nous parle de joueurs de Timbes, de Timbales et d'Atabiles ; d'Alfangues et d'Adargues ; d'Emirs ; de Dervis ; de Torlaquis ; d'Alfaques, et ainsi de suite — fort au long. Pour Mlle de Scudéry évidemment :

Un lecteur sage fuit un vain amusement
Et veut mettre à profit son divertissement.

Ce qui est peut-être le plus ennuyeux c'est la description fréquente et toujours minutieuse des maisons, soit palais, soit maisons de plaisance. Ces descriptions remplissent souvent de vingt à quarante pages.

On a eu la bonté, il faut l'avouer, de nous en prévenir, dans cette *Préface* utile :

« Ce que je vous dis de l'Architecture, et de la Peinture, je vous le dis des Carrouels et de toutes les Galantries de cette espèce : car comme toutes ces choses-là ne sont que des Ornaments de la principale Fable, et non pas des parties essentielles de mon Sujet ; on peut les voir ou ne pas les voir, selon que l'inclination ou s'y porte ou s'en éloigne. »

Combien de lecteurs profitaient de ce conseil ? On voudrait bien le savoir !

Que la galanterie ne manque pas à ce roman, cela va sans dire. Voici comment elle est définie :

« Une propreté sans affectation ; une magnificence réglée ; une éloquence naturelle ; une connaissance parfaite de toutes les bienséances du Monde, et de tous les usages de la Cour ; une adresse particulière à la Danse, et à tous les autres nobles Exercices ; sont proprement ce qui fait la véritable galanterie, et le véritable galant. » (1) Idée singulière de réduire ainsi en corps et en doctrine la galanterie libre et spontanée des Maures ! Ces raffinements et cette méthode étaient tout de même moins déplacés à Grenade que chez les Grecs ou les Romains.

La religion n'est pas non plus négligée. Sur celle des Maures, les renseignements ne manquent pas. Nous trouvons là la description d'une procession ; celle d'une mosquée ; on nous parle des

(1) 2^e partie t. IV, livre I, p. 1523. « Chez Mlle de Scudéry un cœur semblable à une citadelle est attaqué dans les formes, et se défend avec courage », a dit l'Abbé Jacquin, (*Entretiens sur les Romans*, Paris, 1755, in-12, p. 316.)

pèlerins « des Mecques ». Les discours sont abondamment parsemés d'invocations au *Saint-Allah* ou à *Mahomet*.

Mais, naturellement, c'est la religion chrétienne qui prend l'avantage. Une douzaine de pages sont consacrées à la conversion subite—due aux chaudes paroles de son amant — de « cette belle Catéchumène » que devient Almahide. (1) Mais, d'une façon générale, le sentiment religieux s'exprime assez froidement. On ne trouve rien qui puisse se comparer à la foi simple, naïve et touchante, des guerriers de Pérez de Hita.

Les personnages de ce roman restent dans une certaine obscurité, submergés dans les vastes étendues de leurs discours. Tous ceux de Pérez de Hita s'y retrouvent: Boabdilin ; comme ses paroles sont froides en comparaison de celles que Pérez de Hita lui attribuait ! (2) — le Prince Moussa, qui donne, comme toujours, de sages conseils au Roi (3) et qui aime Zéline ; (4) Muleyhazen, qui cède sa couronne ; (5) Audalla ; Ponce de Leon ; Espérance de Hita même, qui fait des apparitions de si courte durée ; (6) la Reine ; Lindarache, toujours dédaigneuse et de mauvaise humeur ; (7) la belle Galiane ; (8) l'orgueilleuse Fatime ; (9) et d'autres que nous connaissons, et encore beaucoup d'autres que nous ne connaissons pas et ne connaissons jamais.

Malheureusement Mlle de Scudéry suivant sa coutume, a transformé ses héros en damoiseaux pompeux ; « atteints du mal qui sévissait alors dans les salons ; ils sont affectés, précieux, alambiqués ; les personnages y débitent des gentilleses maniérées ; ils font de l'esprit frivole et pointu ; ils dissertent sur quelques futilités sentimentales... » (5)

(1) Première partie, t. I, livre I, p. 335-348.

(2) *Ibid.*, p. 5. Voir ci-dessus p. 39.

(3) *Ibid.*, p. 35.

(4) Première partie, t. II, livre II, p. 76 et passim.

(5) Première partie, t. I, livre I, p. 78.

(6) Première partie, t. II, livre II, p. 1629 ; 1935 ; 1953.

(7) 3^e partie, t. VII, livre I, p. 412 et suiv.

(8) 3^e partie, t. VII, livre II, p. 177 et suiv.

(9) Première partie, t. II, livre II, p. 748 ; 740 et passim.

(10) P. Morillot, *Histoire de la Littérature française* publiée sous la direction de Petit de Julleville. t. IV, p. 444.

Ils se ressemblent tous. Peu de psychologie ; pas de traits caractéristiques ; rien de mauresque, si ce n'est les noms et les accoutrements.

Le plan d'ailleurs, est très confus. L'intrigue se traîne de récit en récit, arrêtée de temps en temps par de longues conversations ou des dissertations non moins prolongées. Veut-on quelques sujets :

Il n'y a guère moins de satisfaction à troubler le plaisir de ceux que l'on hait, qu'à chercher le sien dans la conversation de ceux qu'on aime.

Ou encore :

Lequel seroit le plus malheureux, d'un amant sourd, d'un muet par accident, ou d'un Aveugle ?

Ou bien :

Laquelle d'entre toutes ces belles Fleurs, que l'on peut nommer l'Email du Monde, méritoit d'estre la Reine de toutes les autres ? (Vingt pages).

Ailleurs, voici la question de l'Horoscope, ou celle de l'Astrologie, soutenues toujours par de longues listes de références. (1)

Après les conversations, les pièces de poésie galante. L'auteur nous les a annoncées : « Aussi bien que dans la merveilleuse *Astrée*, dont je feray tousjours mon modèle, vous trouverez assez de Vers dans cet Ouvrage : mais outre que la Poésie est une chose trop divertissante pour vous ennuyer, j'étois obligé d'en mettre : *puisque l'Histoire des Guerres Civiles de Grenade ayant attribué cette noble inclination de faire des Vers à tous les Maures*, je ne devois pas la leur oster : ni priver ce Roman d'un embellissement qui luy est si naturel, et que je n'y fais pas entrer par force. » (2)

Il est vrai que les récits des *Guerres Civiles* sont interrompus par des poésies, mais ces poésies sont presque toujours des *romances*, dont le genre est « noble, simple, peu difficile », et la narration « claire et pressée ». (3) *Almahide*, cependant, nous fournit des exemples dans tous les genres, à peu près, de la poésie — stances, odes, sonnets, élégies, idylles, madrigaux surgissent à tout moment.

(1) 3^e partie t. VIII, livre II, p. 89 et suivs.

(2) Voir la *Préface*.

(3) *Bibliothèque Universelle des Romans*, juillet 1827, t. I, p. 24 et suiv.

Ils n'ajoutent rien à l'atmosphère ; qui plus est, ils détruisent le peu d'atmosphère mauresque qu'il y ait, On pourrait en dire autant des lettres, comme celles de *L'amoureux Moraysel*, à l'incomparable *Semahis* ; ou de *L'heureuse Semahis au vaillant Moraysel*.

« Le Roman d'*Almahide*, dit la *Bibliothèque Universelle des Romans*, renferme aussi quelques épisodes dont nous ne rendrons pas compte, pour épargner des regrets au Lecteur, Mlle de Scudéry ayant laissé ces épisodes incomplets, parce qu'elle se proposait de ne terminer le récit de ces aventures particulières, qu'à la fin de l'aventure principale.

« Ce Roman comme nous venons de le dire n'a pas été achevé ; mais nous savons qu'un Homme de Lettres se propose de le conduire à sa fin, d'après le sentiment qu'il a éprouvé en le lisant ; si ce même sentiment passe dans l'âme des Lecteurs, à la lecture de l'Extrait que nous en donnons, ce sera un service qu'il rendra à la Littérature comme à la Société, par ce que cet Ouvrage très intéressant est devenu extrêmement rare. » (1)

Ce service ne fut jamais rendu, ce qui peut faire supposer que les lecteurs du XVIII^e siècle ne l'avaient pas très ardemment souhaité. Sans doute les huit volumes d'*Almahide* leur paraissaient — comme à nous — plus que suffisants.

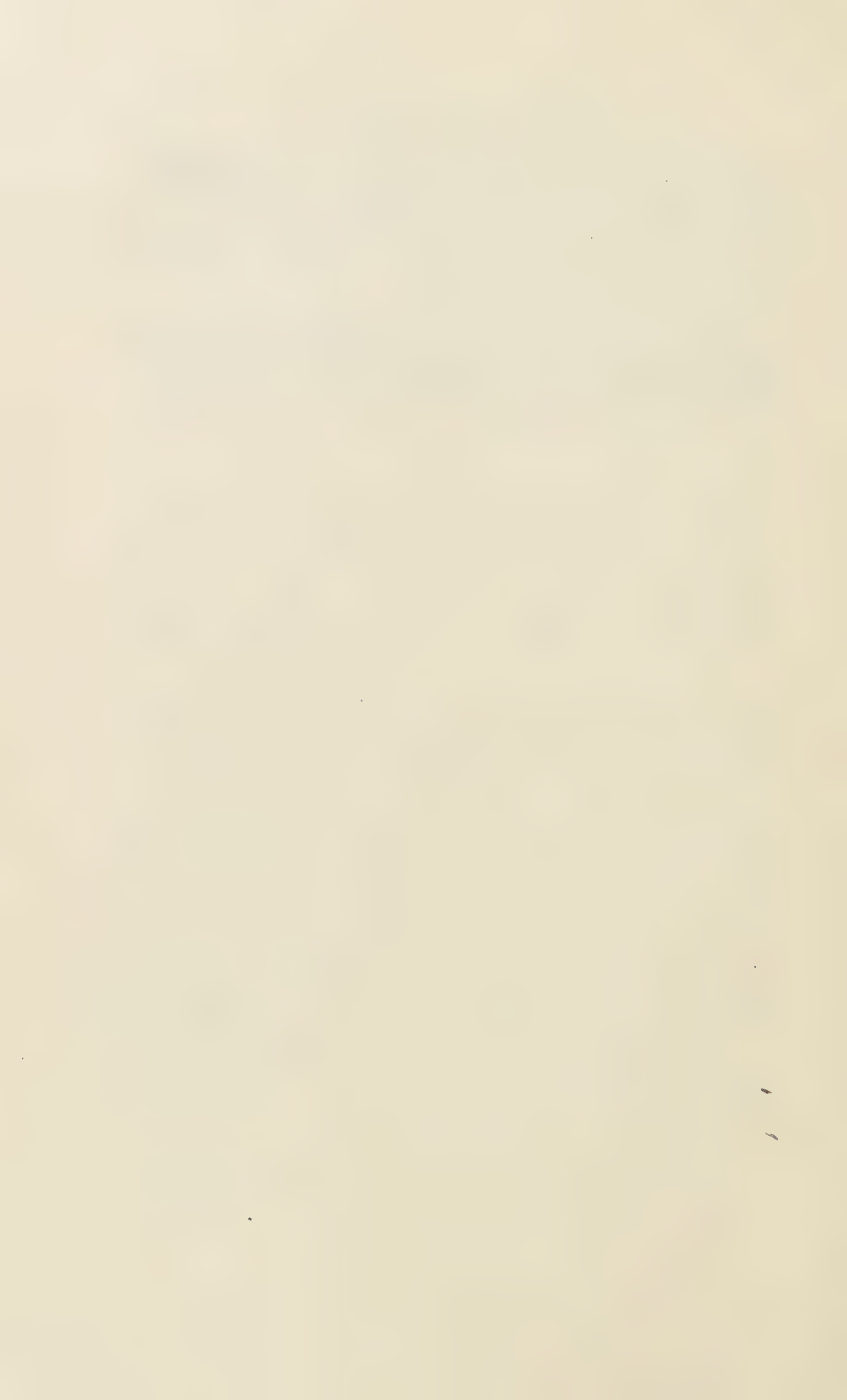
Si nous avons constamment déprécié ce premier essai dans le genre mauresque, c'est qu'il manque tout à fait de vérité historique, de couleur locale, et parce que, s'appliquant à transposer dans un cadre mauresque les mœurs idéalisées de son époque, il n'en représente que d'une façon très incomplète une vie sociale que nous trouvons mieux décrite ailleurs. Légitiment oublié, il subit le sort des centaines de romans, qui ont comblé d'une gloire éphémère leurs auteurs, et qui ne survivent parfois que pour mieux faire comprendre la mentalité de ceux dont ils ont fait les délices.

Néanmoins les Scudéry ont le mérite, répétons-le, d'avoir découvert que le genre mauresque pouvait s'adapter peut-être

(1) Sept., 1775, p. 215.

mieux qu'un autre aux dispositions sentimentales de leur public. Et il est peut-être intéressant, même amusant, de voir ce qu'a pu devenir le roman mauresque traité avec les mêmes procédés et dans le même esprit par les mains qui avaient si bien travesti l'antiquité dans le *Grand Cyrus* et dans la *Clélie*.

N'est-ce pas, du reste, Mlle de Scudéry qui, en établissant le roman mauresque en France, a donné l'impulsion à un mouvement qui devait se continuer longtemps après elle et faire naître, heureusement, des œuvres d'une toute autre valeur ?



CHAPITRE V.

MADAME DE LA FAYETTE : ZAYDE (1670-1671)

Zayde marque l'apogée du roman mauresque au XVII^e siècle. C'est un joyau très pur — Sainte-Beuve a trouvé le mot juste, puisque le plaisir qu'on en tire ressemble au plaisir qu'on a à regarder de belles pierreries, bien ciselées, froides et dures.

Il n'y a rien de très nouveau dans la matière, bien que Huet nous parle de ces aventures « si nouvelles et si touchantes et dont la narration est si juste et polie. » (2) Ce ne sont que les lieux communs du roman contemporain : tempêtes suivies de naufrages ; rencontres d'une opportunité singulière ; passions soudaines ; malentendus ; coïncidences merveilleuses. Mme de La Fayette sait sur le bout du doigt tous les secrets du métier.

Zayde fut publiée sous le nom de Segrain. Il est vrai que Segrain a parlé de « ma *Zayde* », (3) mais c'était pour parler des corrections que Mme de la Fayette allait y faire :

« Après que ma *Zayde* fut imprimée, Madame de La Fayette en fit relire un exemplaire avec du papier blanc entre chaque page afin de la revoir tout de nouveau, et d'y faire des corrections, particulièrement sur le langage ; mais elle ne trouva rien à y corriger même en plusieurs années, et je ne pense pas que l'on y puisse rien changer, même encore aujourd'hui. »

Nous savons aussi que Mme de La Fayette avait l'habitude de discuter ses ouvrages, à mesure qu'elle les composait, avec ses amis intimes :

(1) Paris, Claude Barbin, 1670-1671, 2 vol. in-8°.

(2) Huet : *Traité de l'origine des romans*, (imprimé en tête de *Zayde*), Paris, C. Barbin, 1670, in-8°, p. 98.

(3) *Segraisiana*, Paris, chez la Compagnie des Libraires Associés, 1721, in-12, p. 66.

« *Zaïde*, dit Huet, et quelques autres ouvrages de ce genre, qui parurent sous son nom (celui de Segrais) et qui étoient en effet de la Comtesse de la Fayette, comme lui et la Comtesse l'ont déclaré souvent à plusieurs de leurs amis qui en peuvent rendre un témoignage assuré. Pour *Zaïde* je le sais d'original, car j'ai souvent vu Madame de la Fayette occupée à ce travail, et elle me le communiqua tout entier pièce à pièce, avant que de le rendre public. » (1)

Segrais lui-même d'ailleurs nous dit :

« *La Princesse de Clèves* est de Madame de la Fayette... *Zayde* qui a paru sous mon nom est aussi d'elle. Il est vrai que j'y ai eu quelque part, mais seulement pour la disposition du Roman, où les règles de l'Art sont observées avec grande exactitude. » (2)

Il est probable que Segrais a fourni au roman un bon nombre d'aventures. D'après ce qu'on devine du caractère de Mme de La Fayette, ce devait être pour elle la partie la moins intéressante du travail. Sa nouvelle, *Mlle de Montpensier* (1662), avait été, comme l'a dit d'Haussonville, (3) un roman de mœurs plutôt qu'un roman d'aventures. De même la *Princesse de Clèves* est un roman psychologique. C'était la psychologie de ses personnages, qui de plus en plus occupait l'esprit de Mme de La Fayette.

On peut donc conclure que Segrais ne mentait pas. Il a été collaborateur de Mme de La Fayette, « mais seulement pour la disposition du Roman. » Ce qui nous porte aussi à cette conclusion est le fait que Segrais, ayant déplu à Mademoiselle, et, étant forcé de quitter son service, avait été reçu dans la maison de Mme de La Fayette. Il y était pendant la composition de *Zayde*. Si Mme de La Fayette « communiqua » son roman « pièce à pièce » à Huet, on peut être presque sûr qu'elle prenait des conseils du romancier qui se trouvait toujours auprès d'elle. « Je lui attribue, dit M. Le Breton, tout ce qu'il y a de médiocre, de banal et d'ennuyeux dans *Zayde* : c'est... lui faire large part ». (4)

Mais Segrais et Huet n'étaient pas seuls à fréquenter la maison

(1) *Segraisiana* : Préface de Huet, p. 11, 12.

(2) *Segraisiana* : p. 11, 12.

(3) *Mme de La Fayette*, (*Les grands Ecrivains Français*), Paris, Hachette, 1908, in-8°, p. 177.

(4) A. Le Breton : *Le Roman au XVII^e siècle*, Paris, Hachette, 1890, in-8°. *Zayde*, p. 265-295.

de Mme de La Fayette. Dès 1670 La Rochefoucauld commença à faire ouvertement partie de son existence.

Qu'on puisse relever dans *Zayde* mainte phrase, mainte idée qui semblent écrites par La Rochefoucauld, c'est un fait indiscutable. (1) D'Haussonville cite même un passage trouvé par Victor Cousin et qui est de l'écriture de La Rochefoucauld, d'où il suivrait qu'il l'a composé. S'il y a quelque chose de certain c'est que La Rochefoucauld a, du moins, suivi avec l'auteur le développement des caractères, offrant, peut-être, par ci par là, des suggestions ; influençant, sans doute, par ses remarques, le ton de tel ou tel personnage.

L'influence de La Rochefoucauld se fera mieux sentir à mesure que nous étudierons les caractères. On sent sa personnalité qui domine souvent leur psychologie, tempérée pourtant par le tempérament plus doux de Mme de La Fayette. Elle ne pousse pas à l'extrême la philosophie désenchantée de son ami. Sa conception de la vie est moins désabusée. N'a-t-elle pas dit, dans une lettre à Mme de Sablé :

« Nous y avons lue les Maximes de M. de La Rochefoucauld : La Madame ! quelle corruption il faut avoir dans l'esprit et dans le cœur, pour estre capable d'imaginer tout cela ! j'en suis si espouventée que je vous assure que si les plaisanteries estoient des sérieuses, de telles maximes gasteroient plus ses affaires que tous les potages qu'il mangea l'autre jour chez vous. »

Au début de l'histoire, Consalve, fils du Comte de Castille, se trouve à Tarragone, d'où il veut s'embarquer pour aller combattre les Maures. On lui dit qu'il n'y aura pas de bateau avant le len-

(1) En voici quelques exemples :

On est jaloux sans sujet quand on est bien amoureux.

Une si cruelle expérience de l'inconstance de la fortune et l'infidélité des hommes m'inspira le dessein de renoncer pour jamais au commerce du monde... Il faut donc, par une retraite entière me dérober à la tromperie des hommes et au dangereux pouvoir des femmes.

Je connus bientôt que la gloire ne donne pas le même éclat que la faveur.

On ne connaît point les femmes, elles ne se connoissent pas elles-mêmes et ce sont les occasions qui décident des sentiments de leur cœur.

Mais la connoissance que j'avois des femmes m'avoit fait prendre la résolution de n'en épouser jamais de belles ; et après avoir tant souffert par la jalousie, je ne voulois pas me mettre au hasard d'avoir tout ensemble celle d'un amant et celle d'un mary.

L'amitié et la reconnaissance se trouvent foibles contre l'ambition.

demain. Ce jour-là Alphonse Ximenès se promène du côté du port. L'humeur désenchantée de Consalve s'accorde bien avec le tempérament triste et résigné d'Alphonse, qui lui offre l'hospitalité de sa maison, pas très éloignée.

Consalve tombe malade. Il est soigné par Alphonse, et quand il est tout à fait remis, il se laisse persuader de rester dans cette maison retirée, où il trouvera assez de solitude, en même temps qu'un ami sympathique.

Le lendemain d'une tempête Consalve se promène au bord de la mer, quand il trouve sur la plage une femme, jetée par la marée. Elle est une étrangère, richement vêtue, très belle, qui s'appelle Zayde. On amène chez Alphonse une autre femme, Félimé, qu'on a sauvée du naufrage. Ni l'une ni l'autre ne parlent espagnol.

Consalve devient amoureux de Zayde. Malheureusement ils ne se comprennent pas. Zayde a toujours l'air de pleurer quelqu'un. Un jour, elle regarde Consalve fixement, d'un air étonné, et parle d'une voix animée à Félimé. Consalve est tout de suite convaincu qu'il ressemble à quelque amant perdu qu'elle pleure.

Alphonse tâche d'encourager son ami, qui lui raconte son histoire.

Consalve jouissait d'une grande considération à la cour de Léon. Il était un des deux amis préférés de Don Garcie, Prince de Léon, l'autre ami étant Don Ramire. Mais le Roi n'aimait pas Consalve, car il craignait le pouvoir de son père, Nuguez Fernando, Comte de Castille.

Don Garcie et Don Ramire se moquaient souvent de Consalve, parce qu'il méprisait les dames, et ne voulait point de maîtresses. Un jour cependant, Don Garcie le présenta à Nugna Bella. Consalve tomba bientôt amoureux d'elle, et il lui sembla que son amour était favorablement reçu.

Tout alla bien jusqu'à l'arrivée à la cour de la sœur de Consalve. Herménésilde était très belle, et Don Garcie ne tarda pas à se trouver attiré par sa beauté. Consalve ne devait rien en savoir, car, connaissant la réputation du Prince, il aurait prévenu sa sœur contre lui.

Le Prince, Don Ramire, et Nugna Bella s'entendirent contre Consalve. Don Ramire avait souvent des entretiens secrets avec Nugna Bella, pour arranger les rendez-vous du Prince et d'Herméné-

silde. Presque insensiblement Don Ramire devint amoureux de Nugna Bella. Elle, voyant sa grande influence à la cour, où il était devenu plus puissant que Consalve, répondait à ses sentiments.

Un jour Consalve, qui n'avait rien soupçonné, reçut une lettre de Nugna Bella, qu'elle avait destinée à Don Ramire. Tout ainsi lui fut découvert. Il se vit trahi par sa maîtresse et par ses amis. Il perdit toute confiance dans les hommes et ne songea plus qu'à s'éloigner du pays aussi tôt que possible. C'était alors qu'il avait rencontré Alphonse.

Consalve essaie toujours de se faire comprendre par Zayde. Un jour il ramasse un bracelet qu'elle a fait de ses cheveux, et qu'elle cherche partout. Il n'a pas le courage de le lui rendre. Quelques jours après, ils se promènent au bord de la mer, quand, en ramassant l'écharpe de Zayde, Consalve laisse tomber le bracelet. Zayde le voit, le saisit, un peu émue, détache les pierreries que Consalve y a attachées, et les lui rend, en serrant le bracelet. Consalve jette les pierreries dans la mer.

Une autre fois, Consalve surprend Zayde en train d'écrire une lettre. A son approche, elle la cache. Voilà encore une preuve pour Consalve qu'elle a un amant.

Mais il y aura bientôt un bateau prêt à partir pour Tunis. Consalve, désespéré, s'est avisé d'aller chercher un interprète. Quand il revient, Zayde a disparu. On raconte qu'une chaloupe est arrivée, portant des gens de sa connaissance et qu'elle est partie avec eux sans même laisser une lettre.

Consalve commence à apprendre le grec, langue de Zayde. Alphonse, pour le consoler de ses malheurs, lui raconte son histoire.

Noble, descendu des rois de Navarre, Alphonse devait se marier. Mais il méprisait les femmes jusqu'à ce qu'il rencontrât Bélasire. Ils s'aimaient. Tout allait bien, quand Alphonse s'avisa un jour de demander à Bélasire les noms de tous ceux qui avaient été amoureux d'elle. Entre les prétendants à sa main, il y avait eu le Comte de Lare, qui l'avait aimée jusqu'à sa mort.

Contre cet amant mort Alphonse conçut une jalousie effrénée. Tous les jours il persécutait la pauvre Bélasire. Il tâcha de calmer cette passion inouïe, mais en vain. Bélasire le plaignait et l'excusait

jusqu'au jour où il soupçonna et même tua leur plus grand ami. Alors elle se retira dans un monastère, et Alphonse, à son tour, vint se réfugier à Tarragone, loin du monde.

Mais Consalve veut encore quitter l'Espagne, pour aller, dit-il, combattre les Maures ; réellement, dans l'espoir de retrouver Zayde.

Il part. Le soir de son arrivée à Tortose, il est assis dans un jardin, sous une terrasse, quand il croit entendre, sur cette terrasse, la voix de Zayde. Mais cette voix parle espagnol ; donc ce n'est pas celle de sa bien-aimée.

Le lendemain Consalve se promène le long de la rivière, quand il voit une barque, et dans cette barque — Zayde ! Il la suit. Un moment après vient à passer un cavalier à qui Consalve demande les noms des personnes dans la barque. Le cavalier répond que ce sont des personnes considérables parmi les Maures qui s'en vont retourner dans leur pays.

Mais il se trouve que ce cavalier fait partie d'un détachement de la garde du Roi de Léon, qui est en train de chercher Consalve. Il l'a reconnu sans peine et, malgré tous ses efforts, Consalve est conduit à Léon.

Là, il est reçu par Don Garcie, devenu roi ; avec lui se trouve sa femme, Herménésilde. Le Roi lui raconte comment, après son départ, il s'était brouillé avec son père, et s'était allié au père de Consalve et à celui de Nugna Bella, pour prendre possession du trône. D'abord il avait épousé Herménésilde. Il y avait eu plusieurs combats dans l'un desquels Don Ramire avait été tué. Le Roi s'était enfin résolu à se démettre de la couronne en faveur de son fils.

Nugna Bella avait désiré retrouver Consalve. Elle avait dit au Roi que Don Olmond devait savoir où le trouver. Nugna Bella, cependant, avait dû partir rejoindre son père en Castille. Là elle avait épousé un prince allemand.

Voilà Consalve rentré en faveur. Mais il ne peut être heureux, car il a perdu Zayde. Il s'en va à la tête de l'armée espagnole combattre les Maures à Talavera. Pendant le siège, il sauve la vie à un homme qui se défend seul contre plusieurs Espagnols, en tâchant de gagner le château.

En arrivant au château, Consalve y voit des dames maures, parmi lesquelles, — ô merveille ! — il aperçoit Zayde. Le premier moment de stupéfaction passé, ils prennent tous les deux en même temps la parole, Consalve employant la langue grecque, Zayde l'espagnol. Un peu confus l'un et l'autre, ils doivent bientôt se séparer, sans que Consalve ait des renseignements sur l'histoire de Zayde. Il sait, cependant, que l'homme à qui il vient de sauver la vie n'est autre que Zuléma, grand général maure et père de Zayde.

Plus tard Consalve apprend de Don Olmond qu'Alamir, Prince de Tharse, est amoureux de Zayde. Voilà un coup mortel : c'était donc Alamir que Zayde pleurait chez Alphonse.

Pendant la trêve qui suit la bataille d'Almaras, il voit deux cavaliers maures attaqués près du camp espagnol. Il ordonne qu'on les conduise du côté où ils veulent aller. Ensuite il apprend que c'est à Alamir, qu'il a ouvert le chemin pour aller voir Zayde. Il se résoud à aller lui-même à Talavera.

Il se met en route avec quelques chevaliers. En chemin ils rencontrent un Maure. En entendant le nom de Consalve, le Maure veut approcher, pour lui offrir, dit-il, des remerciements. En le voyant de près il demeure frappé de saisissement. Enfin il s'écrie :

« Alamir ne doit pas laisser vivre celui à qui Zayde est destinée, ou celui à qui elle se destine elle-même. » Consalve n'est pas moins surpris. Ils combattent, et déjà Alamir est à bout de forces, quand le Roi arrive pour les séparer.

Consalve ne peut s'expliquer ni l'acte ni les paroles du Maure, qui n'avait pas eu le temps d'aller à Talavera, où Zayde aurait pu lui parler de Consalve. Sur ces entrefaites, deux cavaliers viennent l'avertir qu'ils ont rencontré ce prince arabe dans un bois entre Almaras et Talavera, où il parlait avec une dame magnifiquement habillée. Consalve ne doute plus — Zayde aime Alamir.

Alamir, grièvement blessé par Consalve, reste longtemps malade. Tous les jours on vient demander de ses nouvelles. Est-ce Zayde qui envoie les demander ?

Soudain, le Roi apprend que les Maures ont tranché la tête à un général espagnol. Pour apaiser les soldats, il ordonne qu'on fasse de même au Prince Alamir, une fois qu'il sera guéri. Bientôt Consalve reçoit une lettre de Félimé, le suppliant de sauver Alamir. Il croit toujours que c'est Zayde qui s'intéresse ainsi à Alamir. Mais il doit

obéir aux désirs de sa maîtresse. Il demande la vie d'Alamir au Roi, qui la lui accorde, à condition qu'il réponde de la conduite des soldats.

Suit une victoire après laquelle Consalve persuade aux soldats, ivres de leur succès, d'aller demander au Roi la vie d'Alamir. Mais Consalve dit à Félimé que, pour sauver cette vie, il faut qu'elle avoue les raisons de son intérêt. Elle raconte sa vie et celle de Zayde.

Zuléma et Osmin, fils du Cid Rahis, qui commandait l'île de Chypre, avaient épousé deux Grecques chrétiennes. Zayde était la fille de Zuléma, Félimé d'Osmin. Leurs pères étaient retournés en Afrique, et les deux jeunes filles avaient été soigneusement élevées par leurs mères.

Mais voici qu'Alamir, Prince de Thrace, arriva dans l'île. Il fit la cour à Zayde et à Félimé. Celle-ci l'aima ; Zayde ne fit guère attention à lui, et ce fut d'elle cependant qu'il devint passionnément amoureux. Tout à coup Zuléma revint. Il voulait marier sa fille au Prince de Fez, mais il y renonça en faveur d'Alamir. Enfin Zayde et Félimé se trouvaient ainsi également désolées.

L'île de Chypre étant sur le point d'être attaquée, Zuléma et Osmin la quittèrent avec leurs familles. Ils firent naufrage sur les côtes de l'Espagne. C'est alors que Consalve vit Zayde.

Reprenons le cours du récit. Zuléma emmène sa fille à Cordoue. Le Roi de Cordoue envoie Zuléma à Talavera, et Osmin à Oropèze. Après la prise de Talavera par Consalve, Alamir veut profiter de la trêve pour aller voir Zayde à Talavera en passant par Oropèze. Zayde écrit aussitôt à Félimé, pour qu'elle défende à Alamir de venir à Talavera, car elle ne veut pas que Consalve puisse croire qu'elle aime ce prince. C'était Félimé qu'Alamir avait rencontrée dans le bois.

Alamir meurt et bientôt après, Félimé.

Enfin Zayde avoue son amour à Consalve, en lui disant pourtant qu'elle ne veut pas l'épouser sans le consentement de son père.

Zuléma embrasse la religion chrétienne, et l'on songe aux préparatifs des noces de Zayde et de Consalve « qui se font avec toute la galanterie des Maures et toute la politesse d'Espagne ».

En parcourant le récit de *Zayde*, la première chose qui nous frappe, c'est que la scène ne se trouve plus à Grenade. Nous sommes au neuvième siècle, quatre cents ans, à peu près, avant l'époque où Grenade allait devenir la capitale d'un état musulman :

« L'Espagne commençoit à s'affranchir de la domination des Maures. Ses Peuples, qui s'étoient retirés dans les Asturies, avoient fondé le Royaume de Léon ; ceux qui s'étoient retirés dans les Pyrénées avoient donné naissance au Royaume de Navarre : il s'étoit élevé des Comtes de Barcelone et d'Arragon. Ainsi cent cinquante ans après l'entrée des Maures, plus de la moitié de l'Espagne se trouvoit délivrée de leur tyrannie. » (1)

Pas un renseignement n'est oublié ; à mesure que nous avançons dans l'histoire, nous nous sentons même un peu accablés : nous nous perdons parfois entre Chypre et Tunis, Tortose et Talavera. Mme de La Fayette fournit bien des faits, mais ils ne restent que des faits, nécessaires sans doute au développement du récit, mais dénués en eux-mêmes d'intérêt.

Pourquoi a-t-elle choisi ce milieu ? Comme la plupart de ses contemporains, elle avait subi le charme des *Guerres Civiles de Grenade*. Elle avait vu, comme les Scudéry, que cette vie galante des Maures et des Espagnols avait bien des rapports avec celle de la Cour française, qu'elle connaissait si bien, et, en la choisissant comme cadre, elle pensait contenter le goût qu'on avait alors pour le roman historique.

Heureusement on n'y trouve plus « cette malheureuse manie de travestir l'antiquité en l'habillant à la mode du temps. Cette solidité d'esprit dont Segrais et d'autres encore louaient Mme de La Fayette lui a fait comprendre la nécessité de choisir des noms et des aventures modernes pour peindre des mœurs et des sentiments modernes. » (2)

Cependant elle n'échappe pas tout à fait aux traditions assez fâcheuses qui avaient gouverné jusque là le roman historique. Comme le note encore M. Hémon : « ... en vain on nous transporte en Espagne ; en vain les Maures interviennent dans ce roman tout français : tout cela est de pure convention... duels, arrestations à main armée, exils de grands seigneurs de leurs terres, révoltes et guerres civiles, conversions éclatantes qui couronnaient d'éclatantes amours, tout nous avertit que nous sommes bien en France, au

(1) p. 1, 2.

(2) Félix Hémon : *Le Procès de Mme de La Fayette* : *Revue Bleue*, Mai, 1789, p. 1033-1039.

lendemain de la Fronde. Est-ce bien de Consalve ou de Condé à Rocroy qu'il s'agit dans ce récit de bataille écrit dix ans avant l'oraison funèbre de Bossuet ? »

Il faut reconnaître cependant qu'il n'y a rien d'absolument invraisemblable dans l'histoire de Zayde. C'est le pittoresque qui lui fait défaut. A peine quelques indications de temps en temps sur les mœurs arabes. (1) Cela vaut mieux que les rodomantades de Mlle de Scudéry, peut-être en est-ce même la contre-partie, mais il n'en reste pas moins vrai que Mme de La Fayette ne tire point profit du décor, pour colorer son récit. (2)

Où se trouvent l'éclat ardent du soleil andalou, les passions fougueuses, l'heureuse insouciance des Maures, la joie de vivre, la verdure et le parfum des jardins fleuris, la chaleur poussiéreuse des carrousels, le son des trompettes et des anafins, les bijoux étince-

(1) On nous dit que « les Arabes célèbrent de certaines festes en divers temps de l'année : c'est le seul temps qui donne quelque liberté aux femmes : il leur est permis alors de se promener dans les Villes et dans les Jardins : elles assistent, mais toujours voilées, à des jeux publics qui se font durant quelques jours. » t. II, p. 220, 221.

« Les bains sont des Palais magnifiques : les femmes y vont trois ou quatre fois la semaine ; elles prennent plaisir à faire paroître leur magnificence, en faisant marcher devant et après elles un nombre infini d'Esclaves, qui portent toutes les choses qui leur sont nécessaires. L'entrée de ces maisons est défendue aux hommes sur peine de la vie ; et il n'y a point de puissance qui pût les sauver, s'ils y estoient trouvés. » t. II, p. 253, 254.

Ailleurs on nous explique comment « la première fois que l'on mène les femmes de qualité au Palais du Calife... elles ne baissent point leur voile. » t. II, p. 276, 277.

Aucun détail sur la religion musulmane. Mahomet n'est pas nommé.

(2) Voici, par exemple, la scène de la reddition du château de Talavera : Consalve « marcha vers ce chasteau pour le sommer de se rendre. Il promit la vie à ceux qui estoient dedans ; on lui en ouvrit les portes : il apprit, en y entrant, qu'il y avait beaucoup de Dames Arabes qui s'y estoient retirées. On le conduisit au lieu où elles estoient : il entra dans un appartement superbe orné avec toute la politesse des Maures. Plusieurs Dames à demicouchées sur des carreaux, ne faisoient voir que par un triste silence la douleur qu'elles avoient d'estre captives. Elles estoient un peu éloignées, comme par respect d'une personne magnifiquement habillée et assise sur un lit de repos. Sa teste estoit appuyée sur une de ses mains de l'autre elle essuyoit ses larmes et cachoit son visage, comme si elle eut voulu retarder de quelques moments la vue de ses ennemis. Enfin, au bruit que firent ceux dont Consalve estoit suivi, elle se tourna et luy fit reconnoistre Zayde... » t. II, p. 47, 49.

Florian devait reprendre une telle scène cent ans plus tard, en relevant tout ce qu'elle a de dramatique et de pittoresque. Voir *Gonzalve de Cordoue*, t. I, livre I, p. 268, 269.

lants, les robes somptueuses, les couleurs claires, cette vie à la fois haletante et douce ? Mme de La Fayette ne nous en a rien transmis.

Dans tout *Zayde* on ne voit pas une seule couleur ; on n'entend aucun son de musique, amoureuse ou guerrière ; pas un seul costume ne nous est décrit. Mme de La Fayette savait bien ce qu'elle faisait en ne choisissant pas Grenade comme cadre de son action. Peut-être se sentait-elle incapable de rendre ce je ne sais quoi d'ivresse ensoleillée que respirait la belle cité. Plus vraisemblablement, en vraie classique qu'elle était, c'était le jeu des sentiments qui l'intéressait, bien plutôt que les images de la vie extérieure.

La galanterie est peu remarquable dans ce roman mauresque, et elle a tout à fait l'air français. Qu'on en juge par ce passage :

« Alamir conjura Zoromade de ne vouloir rien dire, et de ne pas perdre un homme qui ne comptoit pour rien le péril où il se trouvoit puisqu'il devoit à ce péril le plaisir de voir la plus belle personne au monde.

« Je serois bien fâchée de rien faire qui vous pût nuire : mais vous avez bien hasardé en entrant icy, et je ne sais si vous sçavez le danger où vous vous estes exposé. »

« Oui, madame, repartit Alamir, je le sçay ; et ce n'est pas le plus grand dont je suis menacé aujourd'hui. » Après ces paroles, dont il jugea bien qu'elle entendroit le sens... » (1)

Cette galanterie n'est plus la galanterie spontanée des *Guerres Civiles*. On dirait un peu un ornement accessoire ; c'est à peine si nous la remarquons, même chez Alamir, et Consalve, bien qu'il soit un « honnête homme », n'en fait pas trop voir. Soyons justes en ajoutant qu'il n'en a pas souvent l'occasion.

Ce qu'on peut noter encore, c'est qu'il n'y a ici qu'un seul combat, celui de Consalve et d'Alamir. Mais c'est « un combat où la valeur et le courage firent paroître tout ce qu'ils ont jamais eu de grand et d'admirable », (2) et où les deux combattants furent blessés en tant d'endroits que les forces commencèrent à leur manquer. Cela, du moins, malgré l'absence de détails plus précis, est tout à fait dans la tradition.

Ainsi, soit pour l'histoire, soit pour les mœurs et les costumes, *Zayde* n'est guère mauresque. Ce n'est pas non plus le roman d'aventures où l'intérêt dépend de l'intrigue et de la surprise. Il annonce le roman psychologique.

(1) t. II, p. 259-261.

(2) t. II, p. 104, 105.

Mme de La Fayette, douée d'une perspicacité un peu froide, intelligente et fine, pénétrée des idées de sa génération, a vu que, pour le roman autant que pour le drame, l'intérêt principal, c'est l'homme, et elle a concentré son talent sur les sentiments humains. Trop raisonnable pour apprécier les héroïques folies d'une race ardente, elle ne semble pas avoir beaucoup de sympathie pour les Maures. Elle comprend mieux les Espagnols, qui, pourtant, chez elle, sont trop doués de ce goût particulier aux cercles qu'elle fréquentait — le goût de l'introspection philosophique.

Avec cette perversité humaine qui se détermine en faveur du Méphistophèles de *Faust*, ou du Satan de Milton, nous choisissons Alamir, comme le caractère le plus vif, le plus réel de *Zayde*. C'est lui qui est vraiment Maure, plus maure que les Maures fictifs de la tradition. Ardent, impulsif, volage et cruel, il suit son chemin funeste jusqu'au dénouement triste, sinon tragique. Si le récit de ses aventures amoureuses en Tunisie était un peu moins long et mieux lié à l'action principale, nous l'admirerions presque sans réserve. C'est lui qui fournit à *Zayde* à peu près tout ce qu'elle a de couleur, et, en y revenant par la pensée, c'est de lui et d'Alphonse qu'on conserve les souvenirs les plus forts.

Il faut d'ailleurs reconnaître que cet Alamir n'est plus le Maure de Pérez de Hita. C'est que, suivant son goût pour la psychologie, Mme de La Fayette n'a pas pu s'empêcher de le douer d'une personnalité intéressante et originale. Il n'est pas seulement volage. Il est obsédé de l'idée que ce n'est pas lui que les femmes aiment, mais son rang. Il y a dans son inconstance quelque chose de cruel et de passionné.

Après avoir délaissé Zoromade, Alamir apprit qu'elle devait bientôt se marier, et qu'Elisbery allait assister au mariage. Il se déguisa en femme, pour pouvoir y aller aussi, à côté d'Elisbery. En arrivant, « il se trouva si proche de Zoromade, que, poussé par un reste de son humeur naturelle, il ne put s'empêcher de se faire connoître à elle, et de parler comme s'il ne se fût déguisé que pour la voir. Cette vue apporta un si grand trouble à Zoromade, qu'elle fut contrainte de reculer de quelques pas ; et, se tournant du côté d'Alamir : « Il y a de l'inhumanité, lui dit-elle, à venir troubler

mon repos par une action qui me devoit persuader que vous m'aimez, si je ne sçavois trop bien le contraire, mais j'espère que je ne souffrirai pas longtemps les maux où vous m'avez plongée... » (1)

Quelques minutes après : « Alamir ne pensa pas seulement à la douleur où il avoit vu Zoromade, et ne fut occupé que du soin de parler à Elisbery. »

L'heure vient, cependant, où il doit souffrir les angoisses d'un amour qui n'est pas payé de retour. La manière dont il meurt fait qu'on lui pardonne bien des défauts. Privé de la joie de voir une dernière fois Zayde, Alamir fait venir Félimé :

« Je suis bien heureux, Madame, luy dist ce Prince, que l'exemple de Zayde ne vous ait pas inspiré la cruauté de me refuser la consolation de vous voir : c'est la seule que je pouvois espérer, puisque j'ay été privé de celle que j'avois osé prétendre. Je vous supplie, Madame, de luy vouloir dire que c'est avec raison qu'elle m'a jugé indigne de l'honneur que Zuléma m'avoit voulu faire. Mon cœur avoit brûlé de tant de flammes, et s'estoit profané de tant de fausses adorations, qu'il ne méritoit pas de toucher le sien ; mais si une inconstance, qui a fini en la voyant, pouvoit avoir été réparée par une passion qui m'a rendu entièrement opposé à ce que j'étois, et par un attachement le plus respectueux qu'on ait jamais eu, je croy, madame, que j'aurois expié tous les crimes de ma vie. Assurez-la, je vous en conjure, que j'ay eu pour elle l'adoration qu'on a pour les Dieux, et que je meurs bien moins des blessures que j'ay reçues de Consalve, que de la douleur de savoir qu'il est aimé d'elle. » (2)

Pourtant Alamir se montre bien plus généreux envers Consalve, que celui-ci n'avait été envers lui, en faisant comprendre à Zayde, « par l'air de son visage », qu'il ne voulait pas qu'elle vît Alamir.

« Il mérite de toucher son cœur, dit Alamir de son rival, j'envie son bonheur sans l'en trouver indigne. Je meurs accablé de mes malheurs, sans en murmurer ; et si j'osais, je me plaindrois seulement de l'inhumanité de Zayde, d'avoir privé de sa vue un homme qui va la perdre pour jamais. » (3)

Et Alamir reste galant, même quand il agonise. En se rendant compte de l'amour que Félimé lui avait porté :

« Pardonnez-moi, madame, lui-dit-il, ce que j'ose penser, et pardonnez-moi d'avoir causé un malheur qui a été plus grand pour moi que pour vous. Je ne méritois pas d'estre heureux ; je l'aurois trop été, si...

« Une faiblesse l'empescha de continuer : il perdit la parole, et tourna les yeux vers Félimé, comme pour lui dire adieu ; ensuite il les ferma pour jamais, et mourut quasi dans le même moment. » (4)

Le caractère d'Alphonse a donné lieu à mainte discussion du

(1) *T. II*, p. 271, 272.

(2) *Ibid*, p. 493-495.

(3) *Ibid*, p. 497.

(4) *Ibid*, p. 500.

XVII^e siècle jusqu'au nôtre. Son cas est extraordinaire, mais pas impossible. Segras, d'ailleurs, nous dit :

« La jalousie d'Alphonse qui paroît extraordinaire est dépeinte sur le vrai, mais moins outrée qu'elle ne l'étoit en effet. » (1)

Quoiqu'il en soit, ce beau Ténébreux est le plus sympathique des personnages de *Zayde*, sans doute, parce qu'il l'était pour Mme de La Fayette. Elle lui a prêté des sentiments qui étaient vraisemblablement les siens, soit sur le mariage, soit sur l'amour : selon Alphonse, l'amour n'est qu'une passion qui « ôte la raison à ceux qui en sont possédés ».

Mme de La Fayette fait voir d'une manière habile, comment Alphonse a succombé au charme de Bélasire :

« ... mais l'idée d'un cœur fait comme le sien, qui n'eût jamais reçu d'impression, me parut une chose si admirable et si nouvelle que je fus frappé dans ce moment du désir de lui plaire et d'avoir la gloire de toucher ce cœur que tout le monde croyait insensible. » (2)

Vient le moment où la jalousie, « avec toutes les horreurs qui l'accompagnent », glisse dans l'esprit d'Alphonse. Il est incapable de parler à Bélasire d'autre chose que du comte de Lare. « J'étois pourtant, dit-il, au désespoir de l'en faire souvenir, et de remettre dans sa mémoire tout ce qu'il avoit fait pour elle. Je résolvois de ne lui en plus parler : mais je trouvois toujours que j'avois oublié de me faire expliquer quelque circonstance; et, sitôt que j'avois commencé ce discours c'était pour moi un labyrinthe ; je n'en sortois plus, et j'étois également désespéré de lui parler du comte de Lare ou de ne lui en parler pas ». (3)

Dès ce moment nous voyons Alphonse aux prises avec une jalousie qui va en croissant jusqu'à ce qu'elle ressemble à la démence. Il sait qu'il est peu raisonnable, mais il n'y peut rien.

« Je sçay bien, dit-il à Bélasire, que vous m'aimez davantage que vous n'avez aimé le Comte de Lare ; mais pour peu que vous l'ayez aimé, tout mon bonheur est détruit : je ne suis plus le seul homme qui vous ait plu : je ne suis plus le premier qui vous ait fait connoître l'amour : votre cœur a été touché par d'autres sentiments que ceux que je lui ai donnés. » (4)

(1) *Segraisiana* : p. 66, 67.

(2) t. I, p. 328.

(3) *Ibid*, p. 341, 342.

(4) *Ibid*, p. 348, 349.

Ainsi il fait « du poison de tout », et nous suivons toutes les phases de cette passion extravagante. Elle se manifeste d'une façon si continue qu'elle commence à épuiser notre patience. Nous nous sentons tentés de crier, même avant Bélasire :

« Peut-on avoir perdu la raison au point où vous l'avez perdue ? » (1)

De nos jours tout se serait terminé par une suicide, mais Alphonse n'aurait jamais voulu se délivrer de cette lâche manière. Ne dit-il pas :

« On ne me quittait point à cause du désespoir où j'étois : mais le soin de me garder auroit été inutile si ma religion m'eût laissé la liberté de m'ôter la vie ». (2)

Cette étude de caractère s'impose à l'attention. Bon gré, mal gré, nous suivons le cours de cette passion avec impatience peut-être, toujours avec intérêt, et avec une sincère admiration de cette connaissance approfondie des secrets du cœur humain. Dans le récit d'Alphonse on ne trouve ni banalités, ni naïvetés : tout y est expressif et fort.

Il s'en faut qu'on rencontre la même originalité dans le personnage principal du roman, ce Consalve, dont l'auteur nous dit cependant :

« On ne voyoit rien dans toute l'Espagne qu'on lui pût comparer ; et son esprit et sa personne avoient quelque chose de si admirable qu'il sembloit que le ciel l'eust formé d'une manière différente du reste des hommes. » (3)

Quant à sa personne, nous n'en pouvons rien dire, faute de renseignements précis ; quant à son esprit, il semble assez loin d'être si remarquable. Consalve n'est, pour ainsi dire, que la figure de proue du navire. Il est le héros de roman conventionnel, comme il y en avait tant eu. Même dans ce caractère, dont cependant, l'étude psychologique est moins profonde, Mme de La Fayette évite la banalité.

D'abord nous voyons Consalve qui se croit l'homme le plus malheureux du monde, et qui a renoncé au commerce des hommes,

(1) t. I, p. 379, 380.

(2) *Ibid.*, p. 407.

(3) *Ibid.*, p. 4.

mais surtout des femmes. Il suffit qu'une belle femme arrive dans sa retraite, pour qu'il oublie ses résolutions. D'une manière très simple, Mme de La Fayette nous raconte les commencements de cet amour, et comment Consalve, peu à peu, se rend compte de sa passion. Plus tard nous voyons son désespoir, quand il perd Zayde, et puis son trouble, quand soudain il la retrouve.

Mais ce qui est le plus émouvant, c'est la description de ses souffrances et de ses doutes, quand il croit avoir en Alamir un rival aimé.

« Quoi ! disoit-il, non seulement il échappe à ma vengeance, mais je lui ouvre encore les chemins pour aller voir Zayde ! A l'heure que je parle, il la voit, il est auprès d'elle, il lui apprend son passage dans ce camp ; et ce n'est que pour insulter à mon malheur qu'il a voulu que je susse qu'il étoit Alamir. Peut-être ne jouira-t-il pas longtemps de mon infortune... » (1)

Bien que Mme de La Fayette n'insiste pas sur le conflit de l'amour et de l'honneur, Consalve n'oublie jamais les devoirs qui s'imposent à un chevalier. Croyant que c'est Zayde qui l'implore de sauver la vie d'Alamir :

« Quelle inhumanité est la vôtre ! s'écrie-t-il, et à quelle extrémité me réduisez-vous ? N'est-ce pas assez que je supporte mes malheurs ! Faut-il encore que je travaille à conserver celui qui les cause ? Dois-je m'opposer à la résolution du Roy ? Elle est juste ; il a été contraint de la prendre, et j'en'y ai point eu de part. Je devois laisser périr Alamir, si je ne savois point qu'il est mon rival et qu'il est aimé de Zayde ; mais je le sçay, et cette raison, toute cruelle qu'elle est, ne me permet pas de consentir à sa perte... » (2)

Consalve insiste pour que le Roi lui accorde la vie de son rival :

« Zayde, seigneur, m'ordonne de la conserver, je dois répondre à la bonne opinion qu'elle a de moi... Je ne dois plus penser à disputer Zayde à Alamir vivant ni à Alamir mort. Il ne faut pas se rendre digne du mauvais traitement de la fortune par une opiniâtreté déraisonnable... » (3)

Voilà ce qui justifie la devise inscrite en tête de la première édition :

*Honor pulcherrima merces
Ipse sibi.*

Consalve est brave ; il est un grand guerrier ; il est galant ; (4)

(1) t. II, p. 96.

(2) *Ibid*, p. 133, — 135.

(3) *Ibid*, p. 137, 140.

(4) Même cette galanterie a une nuance de mélancolie. Quand, par exemple Zayde lui rendit les pierreries avec lesquelles il avait orné son bracelet ; il « se tourna du côté de la mer et y jetta cette attache avec un air de rêverie et de tristesse, comme s'il l'eût laissée tomber par hasard. » t. I, p. 248.

il agit parfois en amant passionné ; et pourtant il ne nous reste pas de lui une impression très vive. C'est sans doute le résultat de la mélancolie uniforme qui semble dominer son caractère. Un héros, surtout le héros d'un roman mauresque, ne doit pas accepter avec tant de résignation le « mauvais traitement de la fortune ». Il manque, un peu, de la fougue qu'on attribue d'ordinaire aux chevaliers espagnols.

On ne trouve rien à redire à sa psychologie — celle d'un homme sensible, déçu, même parfois un peu abattu par ses malheurs, et qui ne peut croire au bonheur quand il arrive. Cette étude est assez noyée, cependant, parmi les autres, probablement parce qu'elle est trop dispersée.

Les hommes qui jouent un rôle secondaire dans le roman ne sont pour la plupart que des noms. Don Garcie et Don Ramire se distinguent parmi eux par les idées dont ils sont l'expression. Pour nous ils sont très importants, car ils traduisent quelque chose du caractère particulier de l'amour espagnol ou mauresque.

Si la couleur mauresque de ce roman n'existe pas dans le décor, elle se montre, à certains égards, dans les sentiments. Nous avons déjà rencontré la jalousie d'Alphonse et de Consalve, et la jalousie est la passion la plus violente des Maures comme des Espagnols. Mais chez Don Garcie et son ami, Don Ramire, sont ouvertement manifestées les théories sur l'amour et sur la femme, qui ont rendu les Maures si intéressants.

Don Ramire exprime l'usage des Maures, comme celui des Espagnols quand il dit :

« Je trouverois plus de plaisir à me rendre maistre d'un cœur qui seroit défendu par une passion, que d'en toucher un qui n'auroit jamais été touché : ce me seroit une double victoire ; je serois aussi bien plus persuadé de la véritable inclination qu'on auroit pour moi, si je l'avois vu naistre dans le plus fort de l'attachement pour un autre : enfin ma gloire et mon amour se trouveroient satisfaits d'avoir été une maistresse à un rival. » (1)

Et voici son commentaire excellent, mis dans la bouche de Consalve :

« Vous aimez... ces sortes de galanteries que la coustume a établies en Espagne ; mais vous n'aimez point vos maistresses. Vous ne me persuaderiez jamais que vous soyez amoureux d'une personne dont à peine vous connoissez

(1) t. I, p. 76, 77.

le visage, et que vous ne reconnoistriez pas si vous la voyiez en un autre lieu qu'à la fenestre où vous avez accoustumé de la voir. » (1)

La femme qui a donné son nom au roman n'y paraît pas souvent au premier plan. Elle semble assez effacée bien qu'elle soit le centre autour duquel tournent les autres personnages.

Elle est, comme Consalve, un peu conventionnelle ; comme lui, cependant, elle est souvent touchante, et surtout naturelle. Elle souffre peut-être des conditions dans lesquelles nous faisons sa connaissance. Nous ne savons rien de son histoire ; elle ne peut s'exprimer, ne sachant pas l'espagnol. Nous ne comprenons vraiment sa conduite qu'après avoir parcouru plus de la moitié du roman. Ainsi on a l'impression d'un personnage faiblement dessiné.

Elle est pourtant pleine de vie. La manière dont elle se rend compte de l'amour de Consalve est très naturelle. Ses doutes, les malentendus qui s'ensuivent, augmentés du fait que les deux amants ne peuvent s'entretenir ; l'orgueil qui ne veut pas que Consalve soupçonne son amour ; cet amour qui ne veut pas qu'elle quitte Consalve sans qu'il le sache — tout nous est présenté d'une façon habile et charmante. On peut en juger par ce passage d'une conversation entre Zayde et Félimé :

« Je ne veux lui apprendre, dit Zayde, l'inclination que j'ai eue pour lui que dans un temps où je serais assuré de ne le voir jamais. Ce me sera une consolation qu'il sçache que je ne pensois qu'à luy lorsqu'il croyoit que je n'étois occupée que du souvenir d'un autre. Je trouverois une douceur infinie à lui expliquer toutes mes actions, et à m'abandonner à lui dire combien je l'ay aimé. J'auray cette douceur, sans manquer à mon devoir. Il ne sçait qui je suis ; il ne me verra jamais ; et qu'importe qu'il sçache qu'il a touché le cœur de cette Étrangère qu'il a sauvée du naufrage ? » (2)

Elle est la délicatesse même. Dans le premier choc de sa rencontre avec Consalve au château de Tarragone, elle se sert de la langue espagnole, qu'elle a apprise, comme Consalve emploie la langue grecque. Un moment après, « ne voulant plus lui parler espagnol », elle parle grec. (3) Et elle ne veut pas donner la vraie raison de sa connaissance de l'espagnol : « Pour moi, reprit Zayde

(1) t. I, p. 75, 76.

(2) t. II, p. 413, 414.

(3) *Ibid*, p. 50, 53.

en rougissant, j'ay appris l'espagnol, parce qu'il est difficile de n'apprendre pas la langue du pays où l'on demeure, et que l'on est dans une peine continuelle lorsqu'on ne peut se faire entendre ». (1)

Une seule fois elle se montre faible ; et elle perd un peu de notre estime. Elle soumet sa volonté à celle de Consalve, et refuse au Prince Alamir, mourant, sa dernière prière, — celle de la revoir pour quelques moments. (2) On voudrait ne pas avoir rencontré cette dureté de cœur.

De même qu'on s'est exercé à prouver que l'original d'Alphonse a été La Rochefoucauld, on a dit que Nugna Bella n'était autre que Mme de Longueville. Il se peut que Mme de La Fayette ait pensé un peu à La Rochefoucauld en parlant d'Alphonse, sans que ce soit son portrait. Puisqu'elle a dû souvent parler du « cas » d'Alphonse avec La Rochefoucauld, une certaine ressemblance n'a rien d'étrange.

Mais Nugna Bella n'a rien qui la rende très différente de bien des femmes de la Cour de France. Sa ressemblance avec Mme de Longueville se réduit à des traits assez communs : une très grande beauté, avec la même légèreté, la même dureté de cœur, et le même esprit d'ambition et d'intrigue.

Quel tableau désenchanté de la femme ! « De l'humeur où elle estoit, ma conquête ne lui pouvoit estre désagréable ; il y avoit quelque chose de si brillant dans ma fortune qu'une personne moins ambitieuse qu'elle en pouvoit estre éblouie. » (3) Et encore :

« Il luy parla de moy : elle fut d'abord honteuse et embarrassée de ce qu'il lui dist ; mais comme il avoit bien jugé. la grandeur du confident la consola de la confiance,... son inclination naturelle la portoit sans doute plus à l'ambition qu'à l'amour : mais comme l'un et l'autre se rapportoient à moi, je trouvois en elle toute l'ardeur et toute l'application que je pouvois souhaiter. » (4)

Voilà pour son caractère ambitieux ; et voici un exemple de sa hardiesse :

« Avons-nous du pouvoir sur le commencement ny sur la fin de nos passions ? Elle dit ces paroles en le regardant d'un air qui l'asseuroit si bien qu'elle

(1) t. II, p. 58.

(2) *Ibid.*, II, 488-489.

(3) t. I, p, 92, 93.

(4) *Ibid.*, p. 96.

ne m'aimoit plus, que cette certitude, qui donnoit de l'espérance à Don Ramire lui ouvrit entièrement les yeux sur la beauté de cette infidèle. » (1)

Féline nous arrive tout droit des pages de Pérez de Hita. Elle est la « belle et discrète » Fatime, qui « portoit beaucoup de bonne volonté à Muce, dont elle recognoissoit le mérite ». (2) Mais Muce aimait Galiane, comme Alamir aimait Zayde.

Les malheurs de Féline ne l'ont pas aigrie. Jalouse, elle lutte contre sa jalousie ; elle nous est assez sympathique, tandis que la Fatime de Pérez de Hita ne l'est point.

Dans la scène, assez tragique, où Alamir se meurt, les pensées de l'âme tourmentée de Féline sont très bien dépeintes :

« Les larmes de Féline s'arrêtèrent : elle demeura saisie de douleur, et elle regarda mourir ce Prince avec des yeux qui n'avoient plus de mouvement.. Elle se laissa conduire sans prononcer une seule parole ; mais lorsqu'elle fut dans sa chambre, la vue de Zayde aigrit sa douleur, et lui donna la force de parler. Vous êtes contente, Madame, lui dist-elle d'une voix assez foible, Alamir est mort. Alamir est mort, continua-t-elle ; et comme si elle l'eust appris à elle-mesme : Je ne le verray donc plus ! J'ay donc perdu pour jamais l'espérance d'en estre aimée ! Il n'est plus au pouvoir de l'amour de faire qu'il soit attaché à moy : mes yeux ne verront plus les siens : sa présence, qui adoucissoit tous mes malheurs, n'est plus un bien que je puisse recouvre. Ah Madame, dist-elle à Zayde, est-il possible que quelqu'un vous pust plaire, et qu'Amalir ne vous ait pas plu ?... »

« Il est vrai, Madame, je ne voulois pas que vous le rendissiez heureux ; mais je ne voulois pas que vous luy ôtassiez la vie. Ah ! pourquoi luy ay-je si soigneusement caché la passion que j'avois pour luy !... »

« Hé bien quand il l'auroit sçu il auroit feint de m'aimer, et m'auroit trompée ; qu'importe qu'il m'eut trompé comme il avoit commencé ? Ils sont encore chers à mon souvenir ces moments précieux où il voulut bien me laisser croire qu'il m'aimoit... » (3)

Rien de plus près de la vérité que la succession de ces paroles décousues, violentes et pathétiques. Féline se laisse aller. Elle ne veut plus voir Consalve. Peu s'en faut qu'elle ne prenne son amie Zayde en aversion :

« Ne me regrettez point, lui dit-elle si bas qu'à peine pouvoit-on l'entendre : je n'aurois plus été digne de votre amitié, et je n'aurois pu aimer une personne qui auroit causé la mort d'Alamir. Elle n'en put dire davantage ;... et le lendemain à la mesme heure qu'elle avoit vu mourir le prince de Tharse, elle finit une vie que l'amour avoit rendu si malheureuse. » (4)

Noble et sincère, le caractère de Bélasire est un peu noyé dans l'étude de celui d'Alphonse. Elle aime Alphonse, mais sensée et

(1) t, I, p. 157.

(2) Voir ci-dessus, p. 40.

(3) t II, p. 501-506

(4) *Ibid.*, p. 508, 509.

prudente, le dérèglement de l'esprit de son amant lui fait peur pour la suite de sa vie :

« Je voy bien, dit-elle, que c'est un mal incurable, et qu'il faudroit qu'en me résolvant à vous épouser, je me résolusse en mesme temps à estre la plus malheureuse personne du monde. Je vous aime asseurement beaucoup, mais non pas assez pour vous acheter à ce prix. Les jalousies des Amans ne sont que fascheuses, mais celles des maris sont fascheuses et offensantes ». (1)

Il y a quelque chose de très grand dans son adieu à Alphonse :

« ... Ce sera tout ce que j'auray à sacrifier à Dieu, en me donnant à luy, que l'attachement que j'ay pour vous et le souvenir de celui que vous avez pour moi. La vie austère que je vais embrasser me paroistra douce : on ne peut trouver rien de fascheux quand on a éprouvé la douleur de s'arracher à ce qui nous aime et à ce qu'on aimoit plus que toutes choses... Adieu, Alphonse ; souvenez-vous quelquefois de moi, et souhaitez, pour mon repos, que je ne me souviene jamais de vous. » (2)

On a dit que *Zayde* « ne vaut ni plus ni moins que la plupart des histoires espagnoles : c'est une série d'imbroglios galants ou héroïques qui aboutissent à une reconnaissance et à un mariage ». (3) Il est vrai que Mme de La Fayette a suivi la mode dans la forme de son roman, mais elle a évité beaucoup des fautes de ses contemporains.

D'abord son ouvrage est sensiblement abrégé. Non seulement l'enchaînement des idées est clair et suivi, mais l'intérêt y est soutenu. Les incidents ne s'interrompent pas brusquement, ni gauchement. Tout s'avance d'un pas égal et soutenu vers le dénouement. Il faut avouer pourtant que les récits d'Alphonse et d'Alamir y prennent une place disproportionnée, et retardent un peu la marche de l'histoire principale.

On a beaucoup critiqué l'importance donnée à l'histoire d'Alphonse, personnage secondaire, à qui on ne fait plus allusion que deux ou trois fois en passant. Que Mme de La Fayette l'ait délaissé, après lui avoir donné tant d'importance, cela nous semble, à première vue, un manque de proportion, ou simplement une inadvertance. Mais avec son goût sûr, ne l'a-t-elle pas fait exprès ? Cela n'est-il pas un pur trait d'artiste ?

A quoi aurait-il servi d'introduire de nouveau ce pauvre Al-

(1) t. I. p. 383, 384.

(2) *Ibid.*, p. 410-412.

(3) P. Morillot : *op. cit.*, p. 127.

phonse ? Après son récit, on sent que le monde n'aura plus d'attrait pour lui ; que pour expier les malheurs causés par sa jalousie, il va passer le reste de ses jours dans une douce retraite au son des vagues berceuses. Mme de La Fayette a si soigneusement mené à bonne fin chaque partie de l'intrigue ; elle a si minutieusement expliqué la raison d'être de chaque personnage, de chaque événement, qu'on est bien tenté de croire que dans le cas d'Alphonse l'omission est intentionnelle. En supprimant ce récit, du reste, nous perdriions, comme l'a dit encore M. Morillot, « le prix du roman. » (2)

Le style de Mme de La Fayette, cela va sans dire, laisse très peu à désirer. On est de l'avis de Segrais, qui « ne pense pas que l'on y puisse rien changer, même encore aujourd'hui ». L'histoire est racontée avec une sobriété et une souplesse admirables. Le premier paragraphe donne déjà une idée de la concision du récit. (2)

Cette retenue se remarque partout, mais particulièrement, peut-être, dans les conversations — surtout quand elles expriment une théorie quelconque, comme celle de Don Garcie sur l'amour. Les personnages de Mme de La Fayette « n'épuisent point leur matière, ils l'approfondissent ». (3)

Plus de longs entretiens pédantesques. Tout est à point. Les périodes sont souvent assez longues, mais elles sont coupées en de courtes phrases concises ; aussi ne s'embrouillent-elles jamais. Rappelons-nous le mot de Mme de La Fayette, si souvent cité : « qu'une période retranchée d'un ouvrage valoit un Louis d'or, et un mot vingt sols. » (4)

Mme de La Fayette écrivait, d'ailleurs, au moment où l'esprit classique mûrissait. Chez elle on sent l'inspiration d'un esprit calme, sain et fort, qui, tout en contentant les goûts de son public, se tenait au courant de tout le mouvement littéraire. Cette femme « vraie », qui « avoit le jugement au-dessus de son esprit », et qui

(1) P. Morillot : *op. cit.*, 127.

(2) Voir *ci-dessus*, p. 71.

(3) L.-S., Auger : *Romans et Nouvelles de Mme. de La Fayette, Classiques Garnier, Notice*, p. xii.

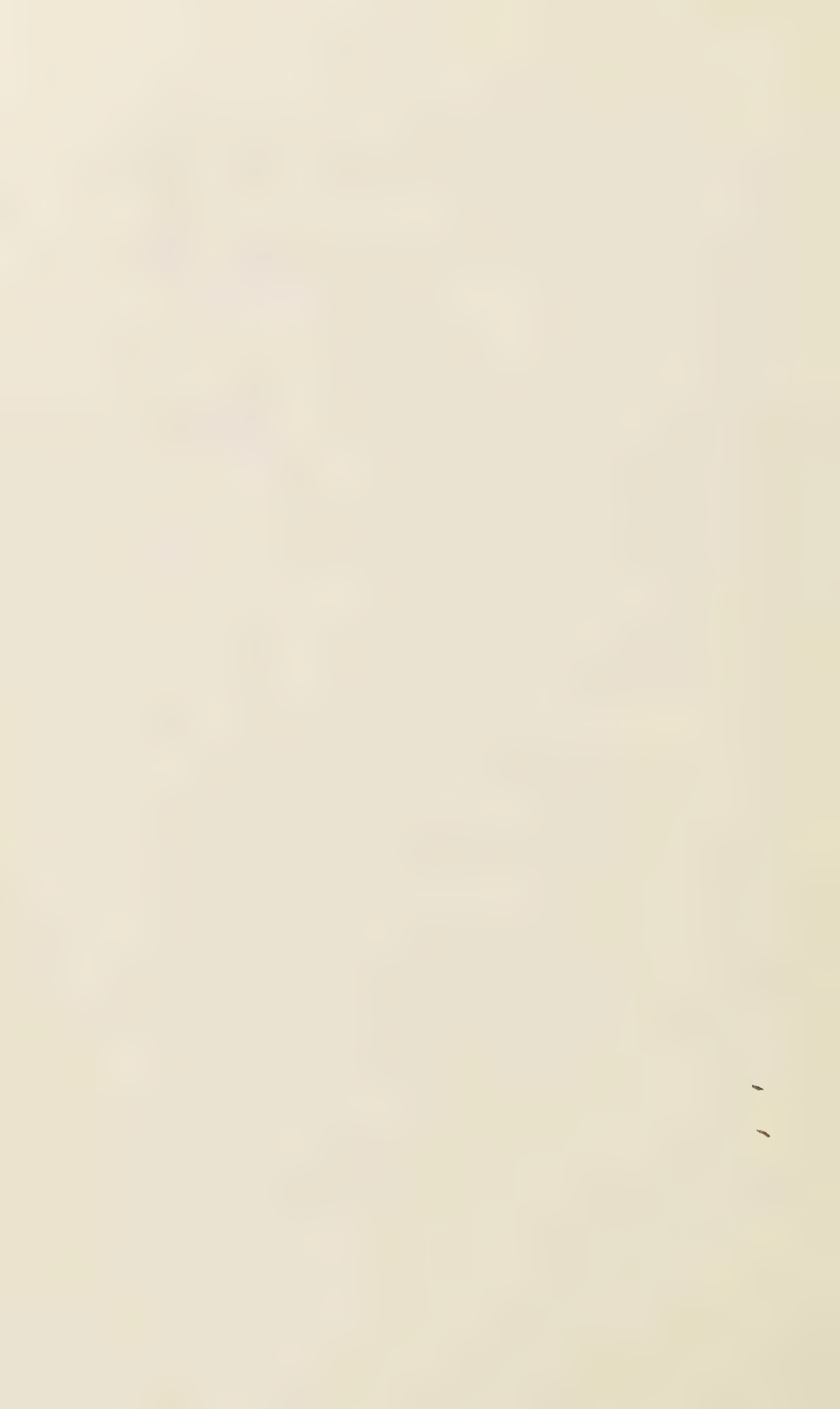
(4) *Segraisiana*, p. 196.

« aimoit le vrai en toutes choses, et sans dissimulation », (1) n'admettait point les afféteries, les fadeurs, l'emphase de Mlle de Scudéry, par exemple.

On pourrait accuser ce style d'un peu d'aridité, surtout pour un roman mauresque. Mais il s'assouplit de temps en temps, nous l'avons vu. Ce qui ajoute à cette impression de sécheresse est le manque de couleur locale dont nous avons déjà parlé. Bien que ce soit un grave défaut, on ne peut nier le charme de ce style doux et recueilli, de cette narration pure, nette, sans appâts factices.

Somme toute, avec *Zayde*, Mme de La Fayette représente bien son âge. Nous voyons le roman dans une période de transition, s'affranchissant de la domination de l'ancien roman, augmentant l'intérêt psychologique, tout en conservant les aventures qui sont encore à la mode. Au XVII^e siècle on en parlait beaucoup ; au XVIII^e siècle il y en a eu neuf éditions ; *Zayde* a donc dû jouer un assez grand rôle dans le développement du genre mauresque en France.

(1) *Segraisiana*, p. 45.



CHAPITRE VI.

MADAME DE VILLEDIEU :

LES GALANTRIES GRENADINES (1673).

Il n'est pas surprenant que Mme de Villedieu ait entrepris un roman mauresque. Les deux petits in-douze des *Galantries Grenadines* ne contiennent que l'amour et la galanterie : cela répond bien au caractère et à la vie de Mme de Villedieu.

« Hortense des Jardins, dit M. Emile Magne, reflète l'aspect libertin d'un siècle dont la postérité s'entête à ne conserver que les panégyriques. C'est pourquoi le silence s'appesantit sur son œuvre. Pourtant cette œuvre mérite qu'on s'y attache. A la fréquente. on s'explique quelles raisons lui conquirent l'approbation unanime. Elle repose de maint galimatias et s'éclaire du sourire doré de ses tomes légers. Une intelligence allègre, une sobriété spirituelle s'en dégagent. Et la vie s'y déploie sous la direction de l'Amour. » (2)

Les *Guerres Civiles de Grenade* fournissaient à Mme de Villedieu un fond tout préparé, qui convenait à ses talents. Elle commit son plagiat sans façon, en puisant des embellissements savoureux à sa propre expérience mûre et abondante.

La scène se passe à Grenade, juste après l'usurpation du trône par Boabdil. Dans un bois tout près de la ville, le Prince Muça attend Don Rodrigue, Grand Maître de Calatrava. Il est très surpris quand, au lieu de Don Rodrigue, Don Manuel Ponce de Leon, Marquis de Celis, se présente devant lui. Don Manuel entame aussitôt un récit sans aucun préambule.

Quelque temps auparavant, à Grenade, il avait participé, déguisé, à un tournoi où il avait remporté le prix, un bracelet de

(1) Paris, Claude Barbin, 1673, 2 vol. in-12.

(2) Emile Magne : *Femmes Galantes du XVII^e siècle, Mme de Villedieu*, Paris, Société du Mercure de France, 1907, in-8°, p. 392.

pierreries, offert par la Princesse Moraysele. A la vue de cette Princesse, le vaillant Ponce de Leon reçut « le plus violent amour qu'un cœur soit capable de recevoir. » (1) Il se retira dans son château. Peu de temps après un Maure y arriva, apportant une écharpe de la part de la Princesse Moraysele. Ponce de Leon se mit tout de suite en route pour Grenade, où il se déguisa en esclave, afin de s'approcher de la Princesse sans être reconnu.

Quelle fut sa surprise — et sa déception — quand, en y arrivant, il trouva que ce n'était pas sa Moraysele, qui lui avait envoyé le gage d'amour, mais une cousine du même nom. Il finit cependant par s'introduire dans l'entourage de celle qu'il aimait.

« Hal! Seigneur, dit-il à Muça, que ces jours-là me semblèrent heureux et que j'aurois été content de ma fortune, s'il n'y avait eu que Moraysele sur la terre. Mais la veuve de Morayme (l'autre Moraysele) estoit jalouse, et si inquiète, qu'elle ne me laissoit aucun moment de repos. » (2)

Cette jalousie le força à quitter Grenade. Mais auparavant il voulait avoir un entretien avec Moraysele. Il alla la chercher aux jardins du Palais. Là il fut bien surpris de rencontrer Don Rodrigue, qui, lui aussi, était devenu amoureux de Moraysele, au même tournoi. Il venait de rédiger avec la Reine les derniers articles d'un traité par lequel, après la reddition de Grenade, Moraysele devait être donnée pour otage à la Reine d'Espagne. Don Rodrigue attendait Moraysele pour lui faire part de ces projets.

Quand il apprit que Ponce de Leon avait trouvé plus de faveur que lui auprès de la Princesse, Don Rodrigue se retira, et alla même jusqu'à donner à son rival une lettre de recommandation pour Muça.

Muça promet de faire tout son possible pour rapprocher Don Manuel et la Princesse, et les deux chevaliers se séparent.

Alors nous assistons à de grandes fêtes à Grenade. La vue d'Abenamar, triste à cause de la froideur de sa Dame, provoque le récit du Malique Alabez et de ses amours avec Cohayde. Nous revoyons Ponce de Leon désolé par le mariage de Moraysele et d'Abdily. Moraysele, qui s'est crue délaissée de Ponce de Leon, ne veut plus le revoir.

Suit une partie de chasse à la fin de laquelle on écoute l'histoire

(1) t. I, p. 10.

(2) *Ibid.*, p. 47.

des nombreuses amours de Gazul. Ensuite on revient à Ponce de Leon, qui arrête un combat entre Abindarraez et Abenhamet, d'où suit l'histoire de leur amour pour Chariffe.

Enfin la belle Hache arrive, et raconte à la Cour l'histoire de sa vie. Finalement on voit Ponce de Leon, revenu à Grenade, déguisé en Muphty ; mais « ce ne sera que dans le tome suivant, dit l'auteur, qu'on verra la conversation de la Reine, et du Prince de Leon, chez le Muphty ; et les suites funestes que le hazard, l'amour et la jalousie y donnèrent. » (1) Ce tome n'a jamais paru.

On reconnaît tout de suite tout ce qui est emprunté aux *Guerres Civiles* : le décor d'abord, et puis les personnages.

« C'est à tous les gens de nostre Siècle que j'adresse cet Ouvrage, écrit Mme de Villedieu. Ils y verront des leçons de Galanterie, qu'ils ne trouveront peut-être pas indignes de la source où je les ay puisées. Ets' ils pénétrèrent délicatement mon dessein, ils connoistront, que sous les divers caractères de mes héros maures, et de mes Dames Grenadines, je donne quelquefois des louanges tacites, et fais des Satires ingénieuses. Je laisse à la bonne foy de mes Lecteurs, le soin d'en faire l'application, et comme je ne veux point les séduire par une flatterie affectée : je ne veux point les irriter par une remontrance inutile. » (1).

Les *Galanteries Grenadines* sont en quelque sorte un manuel de galanterie. Voilà ce que Mme de Villedieu a tiré surtout du roman mauresque. Elle trouve que « la galanterie de ce siècle-là, et la liberté que les Chevaliers de tout parti avoient de chercher incognito les occasions d'acquérir de la gloire étoient une source féconde d'agréables aventures. » (3)

Suivant l'exemple de Pérez de Hita, elle fait voir cette galanterie dans les tournois, surtout dans les fêtes.

Voici quelques détails sur un de ces beaux divertissements : On se trouve dans « un grand Théâtre, orné de vases de fleurs, et dont l'enfoncement laissoit voir une cascade naturelle. Mille jeunes Maures vestus comme on dépeint les jeux et les plaisirs, et posant diverses pilles de carreaux de drap d'or et de pourpre... poussèrent vis-à-vis de chaque personne, qui s'assit sur ces carreaux, de petits Maures d'ébène, enrichis d'or et d'argent, plantez sur une Machine roulante, qui portoit chacun sur leur teste une magnifique Colla-

(1) t. II, p. 236.

(2) Voir *Aux Lecteurs*.

(3) t. II, p. 154.

tion. Plusieurs instrumens de Musique entonnèrent un concert qui dura autant que ce galant repas. » (1)

Alors « trente jeunes enfants demy-nuds, et les épaules ailées comme on représente l'amour, vinrent décocher des flèches de crystal, qui se brisant contre ce qu'elles rencontroient, laissoient tomber des essences admirables et de petites lames d'or émaillées, sur lesquelles estoient gravez des Vers ou des Devises galantes... La Comédie et le Ballet suivirent cette première galanterie... », puis « la Décoration se changea dans une Sale magnifique et on y dança plusieurs dances Mauresques et Espagnoles. » (2)

Mme de Villedieu a pris l'idée de ces fêtes dans les *Guerres Civiles*. Pourtant on voit paraître chez elle le goût plus raffiné du XVII^e siècle. Plus de cette admiration naïve et émerveillée devant de grandes Machines étranges. Il s'agit de contenter ici des lecteurs plus blasés. Les divertissemens qu'elle imagine nous font penser aux fêtes de Versailles, à laquelle Mme de Villedieu a assisté en 1665. (3)

On ne voit plus la galanterie des lutttes chevaleresques. Le seul combat auquel nous assistons est celui d'Abindarraez et d'Abenhamet (4) et il est interrompu par Ponce de Leon. Mme de Villedieu n'approuve pas les combats singuliers : « Les combats particuliers sont des saillies de colère, qui mettent des braves gens dans un grand péril et qui ne leur permettent guère de gloire. » (5) Cette attitude nouvelle fait bien voir sous quel règne elle écrit.

Le style, naturellement, est galant comme tout le reste et justifie pareillement le titre du roman :

« Quel fruit espérez-vous d'une entreprise si périlleuse ? » demande Moraysele à Ponce de Leon.

« La gloire de mourir en vous adorant, Madame, de penser que vous n'ignorez pas mon amour et que peut-estre mon Destin vous fait quelque pitié. » (6)

(1) t. II, p. 90.

(2) *Ibid.*, p. 96-98. Voir aussi p. 90 et suiv.

(3) Voir Emile Magne : *op. cit.* p. 259-268.

(4) t. II, p. 14.

(5) *Ibid.*, p., 15.

(6) t. I. p. 44

Ponce de Leon explique ainsi sa présence à Grenade :

« Par un arrest de l'amour, Madame, qui en me forçant à luy soumettre mon cœur, m'a fait embrasser une éternelle servitude. » C'est lui aussi qui dit à Muça à propos du même sujet :

« ... Et songez, Seigneur, que je ne veux que me justifier, obtenir un reste d'estime infructueuse, et mourir après l'avoir obtenue. » (1)

« Il falloit, dit de Mme de Villedieu, la *Bibliothèque Universelle de Romans* qu'elle mît la galanterie partout ; c'étoit son goût, son habitude ; et l'on se peint. On a dit qu'elle avoit dérobé une plume des ailes de l'amour pour écrire ses Romans. Mais selon Platon, il y a deux Amours : l'un enfant du Ciel, toujours noble et décent ; l'autre fils de la Terre, fat et petit-maître. Il nous semble que c'est ce dernier que Mme de Villedieu a volé » (2).

L'amour... Voilà le grand ressort de sa vie. « Je me cherche la première dans tout ce que j'écris », (3) dit-elle ; et en se cherchant elle cherche aussi son siècle, et ne reste guère fidèle à la civilisation mauresque.

L'honneur, la religion, le patriotisme ne comptent pour rien dans ce roman. Il n'y a que l'amour qui vaille, l'amour traité d'une façon peu idéale. L'esprit de tous les personnages est rempli de ce sentiment à l'exclusion de tout autre. Tous ils se ressemblent par le peu de profondeur de leur caractère, par leur banalité et par leur morale assez basse.

Ainsi Gazul n'est qu'un libertin achevé et calculateur, sans le charme insouciant de son prototype des *Guerres Civiles*. Il est, le même Gazul, « plus galant que fidèle », (4) mais il est aussi « le seul des Chevaliers de Grenade, qui ait sceu devenir parfaitement honneste homme, sans estre contraint en amour. » (5) Cela est un souvenir d'Hylas, un des héros de l'*Astrée*. Il trouve toujours que « la constance n'estoit pas là dans son lieu. » (6) Mme de Villedieu nous donne

(1) t. I, p. 80.

(2) Janv. 1780. vol. I. p. 188. Mme de Villedieu : *Journal Amoureux*.

(3) Voir *Avis aux Lecteurs*.

(4) t. I, p. 101.

(5) *Ibid.*, p. 178.

(6) *Ibid.*, p. 205.

une liste de celles qu'il a aimées, en ajoutant ce qui a refroidi son ardeur auprès de chacune. Elle ne trouve pas cette conduite mauvaise. Ne dit-elle pas :

Si c'est crime d'estre volage,
Ce crime est d'un très doux usage;
Et je conseille à l'homme sage,
De s'en donner parfois le divertissement. (1)

Parmi les autres Maures, Abindarraez nous frappe. Un Maure aurait-il jamais su être si résistant ?

« Vous ne réussirez pas, disois-je un jour à une qui me regardoit avec une passion que je ne pouvois soutenir. Vous êtes belle, de bonne mine, avenante et sociable ; mais vous avez aymé Alatar. Peut-on se faire un honneur de vous plaire après cette preuve de vostre méchant discernement ? » (2) On comprend qu'il restât insensible « aux œillades braquées contre lui » partout où il allait.

Mme de Villedieu s'est particulièrement souvenu de Pérez de Hita lorsqu'elle met en scène des femmes. On voit qu'elle a bien étudié les chapitres IX, XI et XII des *Guerres Civiles*. On rencontre ici les mêmes petites querelles jalouses. Voici, par exemple, « la seule Galiane, dépourvue d'Ecuyer et pleine d'un chagrin qu'elle ne pouvoit dissimuler ; » Galiane qui « cherchoit les routes les moins éclairées et déchirant de doubles SS qui entroient ingénieusement dans la broderie de sa Robe, en jettoit les pièces à terre ». (3)

Et près de Galiane se trouve Zéline, qui tâche de ramener à la raison cette sœur énervée. A quoi bon ?

« Hé ! ma sœur, répondit Galiane, est-ce sur les conseils des amis, ou de la raison, que se règle le doux penchant de nos cœurs ? Demandez à Fatime, pourquoy elle ne se peut empescher d'aimer le Prince Muça qu'on scait estre engagé d'amour avec vous, que Lindarache justifie le caprice qui luy fait préférer l'inconstant Gazul à l'amoureux Reduan. On aime, parce qu'un mouvement secret, qui pour l'ordinaire est aveugle, nous fait un objet plus agréable qu'un autre. » (4)

On reconnaît bien la belle Hache en « cette *secourable* personne qui pendant les blessures que vous aviez reçues à la Bataille des Alporchones vous tenoit si agréable compagnie. » (5) Elle est d'hu-

(1) t. I. p. 169

(2) *Ibid.* p. 84. 85.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*, p. 86, 87.

(5) t. II, p. 82, 83.

meur très indépendante. Elle rédige des « articles de liberté ». (1) qui sont cause de beaucoup de ses malheurs. C'est lorsqu'elle la fait parler que Mme de Villedieu nous laisse voir sa propre opinion sur le mariage.

On avait envoyé à Hache un bijou d'émail, qui représentait le Dieu de l'Hyménée, et qui portait cette devise : *Gardez de pénétrer plus loin que l'apparence*. Hache laisse tomber le bijou, et « du corps de l'Hymen, il sortit un petit serpent artificiel, qui fut un serpent véritable pour l'esprit d'Abenaciz » (2) — le jeune amant de Hache. Le mauvais goût de cet épisode nous fait voir combien nous sommes loin de la galanterie soi-disant mauresque.

Mme de Villedieu juge son sexe sans indulgence :

« Mais Seigneur, dit quelqu'un, doit-on prendre quelque confiance en la parole des femmes ? » Voilà le ton général de ses remarques sur leur compte, mais en même temps elle se révolte contre la subordination où l'on tient la femme :

« Il me semble... que le nom de femme traîne après soy des dépendances continuelles. On les éprouve de la part des Parents pendant qu'on est fille. On en souffre souvent de plus rigoureuses quand on change de condition ». (3)

Le roman est mal conçu. Il n'a pas de plan. Tallemant des Réaux n'a-t-il pas dit d'ailleurs en parlant de Mme de Villedieu :

« Il n'y a pas une plus grande menteuse au monde, ny une plus grande estourdie : elle a fait, dit-elle, un roman, mesme elle en a traité avec je ne sçay quel libraire. On luy demande : « Où est le plan de vostre roman » — Je ne sçay s'il y en a, répondit-elle, mais s'il y en a un, il faut qu'il soit dans ma teste » (4). Voilà évidemment le cas des *Galanteries Grenadines*.

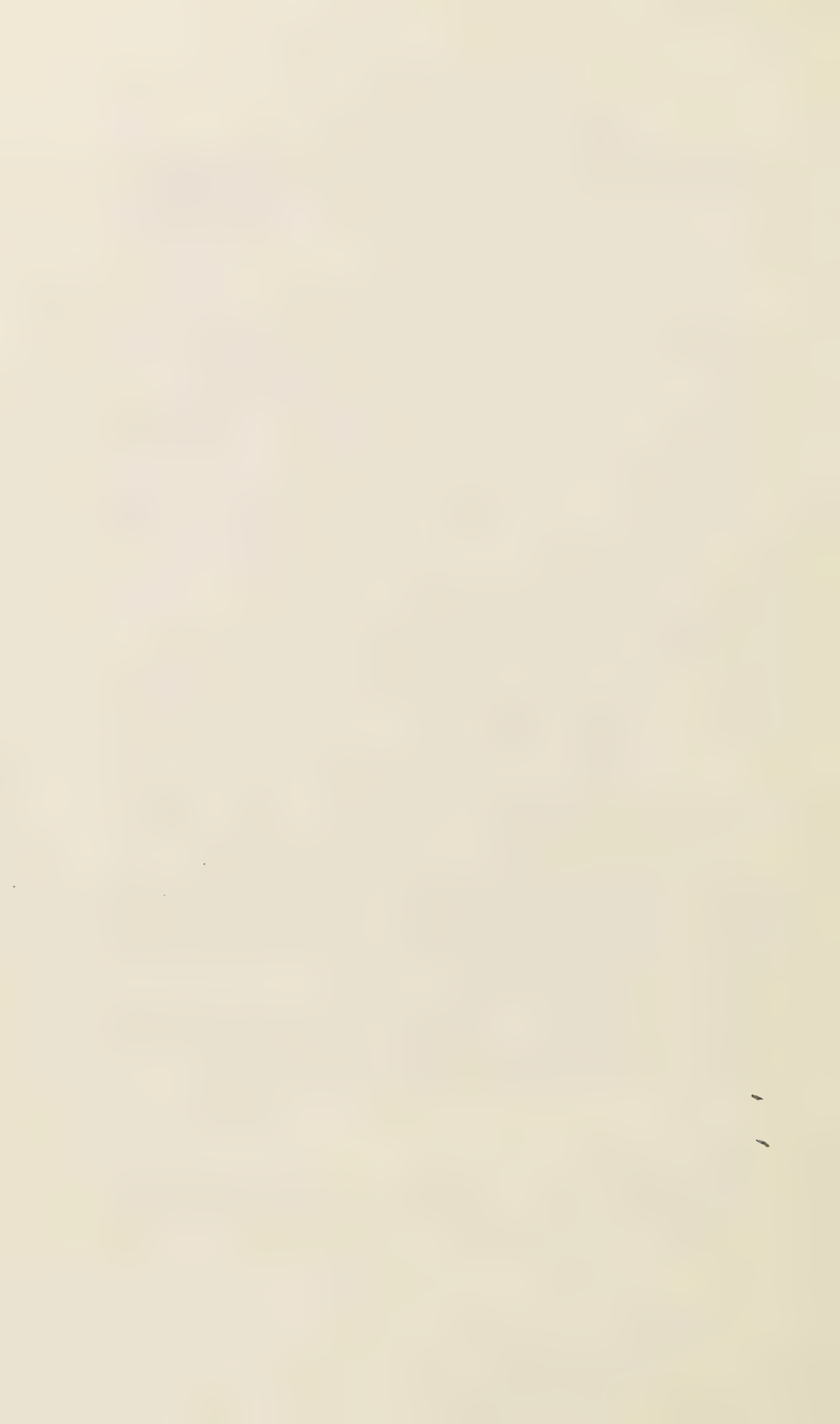
L'histoire principale devait être celle de Ponce de Leon et Moraysele ; c'est à peine si nous les voyons. Le roman n'aboutit à rien : Mme de Villedieu elle-même semble s'en être ennuyée.

(1) t. II, p. 118.

(2) *Ibid.*, p. 121.

(3) t. II, p. 99.

(4) Tallemant des Réaux : *Historiettes*, Paris, J. Techener, 1872, in-12. t. VI, p. 50.



CHAPITRE VII.

BAUDOT DE JUILLY :

RELATION HISTORIQUE ET GALANTE

DE L'INVASION DE L'ESPAGNE PAR LES MAURES (1699) (1)

Baudot de Juilly nous a donné un travail laborieux, documenté, et méritoire à plusieurs points de vue. Il annonce une *Relation historique et galante*. Il ne nous renseigne pas beaucoup sur l'histoire. L'intérêt se concentre sur les hommes plutôt que sur les faits.

L'histoire est pourtant le fond du livre. Baudot de Juilly nous offre une liste imposante des sources où il a puisé (2) et ses deux in-douze sont bien un résumé de l'histoire de la conquête de l'Espagne par les Maures.

Dans le premier livre on jette un coup d'œil sur l'arbre généalogique de la famille royale des Goths, sur l'état de l'Espagne du temps de Roderic, Roi des Goths, et sur les différentes factions à la Cour, qui se disputent le pouvoir et le trône même. On nous mène jusqu'au moment où le parti du Comte Julien est sur le point de faciliter l'entrée des Maures dans le royaume.

Alors au commencement du deuxième livre, on nous dit :

« Avant que de passer plus avant dans le détail de cette Relation, je crois que l'ordre de l'Histoire veut que je dise, du moins en gros, quelque chose de l'origine de ces fameux Conquerans, qui se rendirent dès ce temps-là si redoutables à toute la terre... » (3)

Suit un résumé de l'histoire des Maures, qui commence par la vie de Mahomet et suit les progrès de la puissance mauresque en Afrique, jusqu'au moment où le Comte Julien, envoyé pour renou-

(1) La Haye, Adrien Moutjens, 1699, in-12.

(2) Tiré des plus célèbres Auteurs de l'Histoire de l'Espagne, comme de Don Rodrique Ximenès, Archevêque de Tolède, des Mémoires de Jean Baptiste Perez ; de ceux de Garcia, de Louisa, de Rafis, Auteur Maure, et de Don Diego de Castille.

(3) t. II, p. 119.

veler un *Traité de Paix* avec le Gouverneur, le décide à débarquer en Europe.

On assiste alors aux débuts de la Conquête, à la prise de Tarifa, de Cordoue, de Malaga, d'Exica, d'Illiberie, de Grenade, de Murcie, de Tolède. Peu à peu, tout est envahi « excepté les lieux, où s'étoient retirez les plus braves du Pays sous le commandement de Pelage... *C'est ainsi que la conquête d'un si beau Royaume* que celui d'Espagne où toutes sortes de biens abondoient, où les Goths s'étaient maintenus si long-tems *fut un ouvrage de l'amour*, qu'on finit en moins de trois années. » (1) Voilà la base historique du roman, où l'histoire est subordonnée — comme cette dernière citation le donne à entendre — aux intérêts de l'amour.

Les intrigues amoureuses, comme il était de rigueur à l'époque, sont nombreuses, et quelque peu embrouillées.

Le Comte Julien, conseiller principal du Roi Rodéric, a une fille, la Princesse de Tingi, qui est aimée par son cousin, le Prince Eba, et par le Roi. La Reine aussi est amoureuse du Prince Eba.

Voilà déjà de belles complications ! Les intrigues se multiplient encore, jusqu'à ce que le Prince et la Princesse se décident à prendre la fuite. Malheureusement leur projet ne peut se réaliser.

Pour se débarrasser du Comte Julien, le Roi l'envoie en Afrique renouveler le traité avec les Maures. Pendant son absence il enlève la Princesse. Si le Comte avait hésité à trahir son pays — ce qui est fort douteux — il n'hésite plus maintenant.

La Princesse et la Comtesse, sa mère, se rendent en Afrique auprès du Comte Julien. Elles rencontrent les Chefs maures, le vieux gouverneur Maza et le grand général Tarif, qui ne tardent pas à s'éprendre de la Princesse.

Enfin, avec la connivence du Comte Julien, le Prince Eba épouse secrètement la Princesse. Tarif, furieux, le fait tuer.

Sur ces entrefaites le Gouverneur Maza entre en Espagne avec une nouvelle armée et s'allie avec le Comte Julien contre Tarif.

Tarif est pris et renvoyé en Afrique et Maza épouse la Princesse.

Le Comte Julien tâche alors d'entrer en relations avec les Espagnols retirés dans les Asturies. Son complot est découvert et,

(1) t. IV, p. 232.

« sans aucune forme de procez », il est précipité du haut du Palais sur les rochers du Tage. » (1) La comtesse meurt, Maza retourne en Espagne avec sa femme, mais bientôt il a le « mortel regret » de voir revenir Tarif, pour menacer son pouvoir et son bonheur. Alors il meurt de chagrin. Tarif, peut-être épouser la Princesse, qui s'est enfin consolée de la mort d'Eba.

Baudot de Juilly a suivi la mode en choisissant un sujet mauresque, mais au lieu d'étudier la fin de la domination mauresque en Espagne, il en a étudié les commencements. De là naissent certaines différences.

D'abord les Maures apparaissent sous un aspect moins idéalisé, et plus vraisemblable. Fiers, fougueux, même farouches, ils ne ressemblent plus aux Espagnols. L'auteur veut qu'ils soient conformes aux mœurs de l'époque — le huitième siècle. De temps en temps il tâche de nous montrer l'influence humanisante du contact avec la chevalerie espagnole. Tarif représente le résultat de cette influence.

Ni ce dur temps de guerre, ni le degré de civilisation des Maures ne se prêtent aux démonstrations de galanterie. Pourtant, si absorbés qu'ils soient par cette tâche herculéenne de la conquête de l'Espagne, ces Maures sont contraints par l'amour d'adoucir un peu leurs mœurs grossières, et de se modeler sur les chevaliers espagnols.

L'auteur ne s'attarde pas non plus à collectionner les détails insignifiants de costumes etc. Son principal souci est de mettre en relief les caractères de ses personnages.

« Je ne m'arrêterai point ici mal à propos, à faire par le détail une description de ce Tournais. Je ne veux point ennuyer un lecteur ; et rien n'ennuie comme ces longues descriptions dont on voit assez de beaux originaux dans nos Romans. » (2)

On ne doit donc pas s'attendre à de belles descriptions de mœurs. Voici celle de la scène où Tarif se fait le chevalier de la Princesse. Le Prince Eba doit présenter Tarif :

« Son embarras... redoubla dans le moment qu'il devoit s'acquitter d'un tel office, pour un homme qu'il regardoit déjà comme

(1) t. IV, p. 231.

(2) t. II, p. 214.

son Rival; et si la mort se fut présentée à lui pour le délivrer d'une telle commission il l'auroit reçue avec plus de joie, qu'un homme condamné à mourir ne reçoit la vie. » Quant à la Princesse :

« Cela lui donna des pensées si touchantes qu'elle se sentie saisie : et comme Tarif eut un genou à terre devant elle, et que ayant ôté son casque et tiré son épée, qu'il mit à ses pieds, il commençoit à faire les sermens accoutumés, elle ne pût se soutenir, et devenant pâle comme la mort se laissa aller sur son Père, qui la reçut entre ses bras. La Fête fut ici toute troublée ; néanmoins le Comte, qui vouloit faire plaisir à ce Général prit d'entre les mains de sa Fille l'écharpe, qu'elle lui devoit donner, et la lui mit au cou de sa part, lui recommandant, que comme son Chevalier d'Honneur qu'il étoit, il voulût la venger.. et lui souhaita toute sorte de bonheur dans ses entreprises. » (1)

On voit que ce sont les émotions des personnages qui, plus que la cérémonie, intéressent Baudot de Juilly. Cette scène finit, d'ailleurs, par prendre un tour assez comique :

« Le Chevalier se leva, et la cérémonie auroit fini là, quand il plut à la Comtesse d'en commencer une autre. » Elle voulait choisir un chevalier d'honneur, elle aussi :

« Abdelafis se trouvoit justement devant elle... ; et elle le regardoit, si bien que, se voyant comme forcé de lui répondre, il prit la parole pour tous, et lui dit, qu'elle n'avoit qu'à choisir. « Hé bien, mon brave, lui répondit-elle puisque cela est ainsi, ce sera donc vous qui le serez ; et se tournant en même temps vers une de ses filles d'Honneur, elle tira d'une cassette une fort belle et riche écharpe, qu'elle avoit fait apporter exprès pour cela. Abdelafis qui avoit cru d'abord que la Comtesse railloit, demeura tout surpris quand il vit que c'étoit pour de bon, et parut si troublé et si décontenancé, que comme on le connoissoit, tout le monde se mit à rire. » (2)

Cet élément comique — si rafraîchissant dans un roman mauresque — égaie l'histoire à plusieurs reprises.

La description la plus détaillée est celle des funérailles du Prince Eba :

« Tarif fit mettre le jour de l'enterrement toute l'armée dans la plaine de Tolède, où l'on avoit dressé un superbe et pompeux Mausolée.... Tous les Officiers tant Maures que Goths étoient en habits de deuil, et tous les Soldats marchoient les armes traînantes. La cérémonie commença dès les huit heures du matin ; mais le jour il ne laissa pas d'y avoir un nombre infini de flambeaux. L'Ecu du Prince étoit porté en trophée d'armes sur un char de triomphe. Toutes les rues par où le convoi passa furent tapissées de drap noir ; et les actions du Prince se voyoient représentées en divers endroits. Toute l'Eglise métropolitaine où il devoit être enseveli, étoit toute tendue depuis le haut jusques au bas, de velours noir, avec des bordures de brocart d'argent... L'Eglise paroissoit toute en feu du luminaire prodigieux qu'il y avoit au milieu, et où non seulement l'or et l'argent brilloit de partout, mais les pierreries en grand nombre. » (3)

(1) t. II., p. 189, 190.

(2) *Ibid.*, p. 190, 191.

(3) t. IV, p. 191, 192.

C'est plutôt un inventaire qu'une description.

De même il n'y a presque pas de descriptions de costumes. Deux fois on décrit celui de Tarif : il « étoit armé de toutes pièces, mais d'une armure la plus brillante et la plus chargée de pierreries qu'on eût jamais vûe... Il avoit dessus une robe de velours cramoisi brodée d'or à la manière des Romains ; ce qui faisoit une fort bonne grâce, avec un grand et riche Casque tout ondoyé de quantité de belles plumes de la même couleur. »

On peut dire que la couleur locale manque complètement à cet ouvrage.

Baudot de Juilly ne met guère en jeu les sentiments élevés. Il n'est jamais question, ni chez les Espagnols, ni chez les Maures, de l'honneur, — à l'exception de celui de la Princesse — ni de l'amour de la patrie, ni du devoir, ni de la religion. Ces héros n'ont pas d'obligations morales. Ils ne s'animent que quand il s'agit de l'intrigue.

Le mérite principal de ce livre se trouve dans la manière habile dont Baudot de Juilly a su animer ces personnages historiques. Tous ils vivent. Les caractères sont variés ; les traits principaux de chacun sont relevés avec finesse, de sorte que nous suivons les péripéties auxquels ils se mêlent avec un intérêt que les événements seuls ne pourraient pas retenir.

Les femmes sont peut-être les plus vivement dessinées. Baudot de Juilly n'a pas une très haute opinion du sexe. Il s'en amuse un peu.

Voici un portrait de la Comtesse qui est d'une agréable malice :

« Les femmes n'étoient pas son affaire : quand elle en auroit une armée entière, elle ne se seroit pas trouvée moins seule : il lui falloit des bonnets et des bonnets d'hommes, pour qu'elle pût s'imaginer, qu'il y avoit quelqu'un auprès d'elle ; et il n'y avoit que de chétifs domestiques qui ne pouvoient pas être comptés pour cela. » (1)

Soit par une disposition maligne, soit par l'effet d'une expérience malheureuse, Baudot de Juilly voit surtout dans les femmes leurs défauts.

L'ouvrage n'est pas mal construit. Le récit est assez rapide.

(1) t. III, p. 27.

Le style est un peu sec, mais il sait s'adapter au ton narquois et railleur d'une partie du roman. Il n'est pas soigné, mais il est naturel.

La principale originalité du livre, c'est qu'il est le seul roman mauresque qui ne s'inspire pas du tout des *Guerres Civiles de Grenade*.

DEUXIÈME PARTIE

LE ROMAN MAURESQUE EN FRANCE AU XVIII^e SIÈCLE.

INTRODUCTION.

« Les premières années du XVIII^e siècle, a dit Brunetière, rappelleront... les premières années du XVII^e. Une fois de plus dans l'histoire et dans la littérature, l'homme naturel disparaîtra, s'évanouira dans l'homme du monde. » (1) Cela explique que le roman mauresque, genre un peu artificiel, ait encore plu à la société nouvelle.

« Quelque temps après la conquête de Grenade, nous dit la *Bibliothèque Universelle des Romans*, (2) les Espagnols chantoient une Romance sur l'air de la Zambra, danse Moresque, qui fut bientôt connue et adoptée dans toute l'Espagne :

Quand abjurant leur fausse loi,
Les aimables Abencerrages,
Se soumirent à notre foi,
Quittèrent-ils tous leurs usages ?

Non, Chrétiens comme Musulmans,
A Tolède, comme à Grenade,
Ils aimoient des objets charmants ;
Ils leur donnoient des sérénades.

Ils composoient de jolis vers ;
Ils offroient des fêtes brillantes :
Esprit, grâces, talens divers,
Séduisoient leurs jeunes amantes.

S'ils purent apprendre de nous
L'art redoutable de la guerre,
Nous leur en devons un plus doux,
L'art charmant d'aimer et de plaire.

(1) Brunetière, *Evolution des Genres*, Paris, Hachette, 1898, in-8°, p. 110.

(2) Janv. 1778, vol. II, p. 85.

En Espagne tout est soumis,
 Mais c'est à l'empire des belles.
 L'on ne voit plus dans ce pays
 D'indifférens, ni d'infidèles.

Cela fait bien voir ce que le XVIII^e siècle a cherché dans le roman mauresque. On devait s'éloigner encore de la charmante naïveté de Pérez de Hita.

Rappelons-nous la définition du roman donnée par l'évêque Huet en 1669. (1) Selon lui, les romans étaient écrits autant pour l'instruction du lecteur que pour son plaisir.

Voici maintenant l'opinion d'un critique ecclésiastique de 1755 : (2) « Leur principal but est d'amuser. C'est dans cette intention qu'on les achète, et l'on n'a pas d'autre objet en les lisant. »

Bien qu'on s'intéresse toujours à l'ancien sujet, il n'inspire pas beaucoup de romans nouveaux. La perspective littéraire s'est élargie. L'influence des littératures du midi est remplacée par celle des littératures du nord. Dans les salons, on a d'autres idées et d'autres soucis.

Pourtant un genre qui a exercé une forte et longue influence se meurt lentement.

Tout d'abord, on voit des rééditions. *Zayde* a été réimprimée huit fois pendant le siècle : en 1705 (trois éditions), 1715, 1719, 1725, 1764, 1780 ; elle se trouve encore dans les *Œuvres* de Mme de La Fayette, publiées en 1786. (3)

En 1703 et en 1722, on réimprime la *Relation Historique de l'entrée des Maures en Espagne*, (4) et en 1708, paraît une édition de *l'Histoire des deux Conquestes d'Espagne par les Mores*, de Miguel de Luna, (5) laquelle a même provoqué un petit in-douze : *Question curieuse : si l'histoire des deux conquestes d'Espagne par les Mores est un roman*. (6)

(1) Voir ci-dessus, p. 48.

(2) *Entretiens sur les Romans* : ouvrage moral et critique, par M. l'abbé J.... (Jacquin), Paris, Duchesne, 1755, p. 172.

(3) Voir *Bibliographie* p. 160.

(4) Voir *Bibliographie* p. 160.

(5) Paris, chez la Vve. François Muguet, 1708.

(6) Paris, 1708, in-12, (par Don Liron ?).

En 1714 paraît la *Vie de Gonzalve de Cordoue* par le père Duponcet, (1) auquel Florian devra beaucoup ; et en 1725 l'*Histoire générale d'Espagne* de Mariana est traduite en français. (2)

Dans l'intervalle, Mme de Gomez publie, en 1723, son *Histoire secrète de la Conquête de Grenade*, dont il y a trois éditions en 1723, avec une réédition en 1729. (3)

L'histoire, cependant, semble l'emporter sur le roman, car, en 1765, on imprime l'*Histoire de l'Afrique et de l'Espagne sous la domination des Maures* de Cardonne ; (4) en 1787, Chénier donnera ses *Recherches historiques sur les Maures et histoire de l'empire du Maroc*. (5)

Au XVIII^e siècle, comme l'a dit Bersot, « l'histoire proprement dite a été renouvelée. On a vu l'érudition la plus étendue et la plus exacte, la critique la plus sûre, le talent s'appliquant, non à inventer le passé, mais à le faire revivre comme il a vécu... » (6) Et pour ce qui est des Maures, voici la préface de l'*Histoire des deux conquêtes d'Espagne* :

« Les Romains ont si fort accoustumé le public à figurer les Mores galans et amoureux, qu'on sera surpris de voir dans une histoire de cette Nation, deux grandes Conquestes, et beaucoup de Révolutions, où l'amour n'a eu aucune part. En un mot il (l'auteur) a pris l'amour pour ce qu'il est, c'est à dire pour un amusement et une bagatelle, et ne lui fait point l'honneur, qu'il ne méritoit pas, d'avoir animé les conquérans dont il fait l'histoire, à entreprendre les grandes choses qu'ils ont exécutées. »

Cela explique un peu, peut-être, la forme que prendra le roman mauresque chez Florian. La fiction tâchera de rester fidèle à l'histoire.

Au théâtre nous retrouvons l'influence mauresque. En 1739, il y a eu un opéra-ballet, *Zaïde, reine de Grenade* ; (7) en 1745, une

(1) Paris. J. Mariette, 2 vol., in-12.

(2) Trad. par J. Charenton, Paris, Lemercier, 1725, 6 vol. in-4°.

(3) Ce roman parut aussi dans les *Cent Nouvelles*, recueil publié à Paris, Vve. Guillaume, 1732-1739, 19 vol. in-8°.

(4) Paris, Saillout, 1765, 3 vol. in-8°.

(5) Paris, Bailly, 1787, 3 vol. in-8°.

(6) Bersot : *Etudes sur le XVIII^e siècle*, Paris, Aug. Durand, 1855, in-12, p. 507.

(7) par Lamarre, Paris, J.-B.-C. Ballard, 1739, in-4°.

comédie, *le Siège de Grenade* ; (1) en 1749, encore un ballet, les *Fêtes de Grenade* ; (2) en 1755, le sieur Bret a donné une comédie, le *Jaloux*, tirée de *Zayde* ; en 1797, il y a eu *Gonzalve et Zuléma ou la destruction des Maures*, pantomime héroïque, (3) et en 1797 aussi, un opéra-bouffon, *Ponce de Léon*. (4)

Dans le domaine du roman, les rééditions à part, c'est la *Bibliothèque Universelle des Romans* qui entretient le genre pendant ses années stériles, c'est à dire, entre 1729 et 1795.

(1) par Ciavarelli et Mme Riccoboni, Paris, 1745.

(2) par Disson, 1749.

(3) par Leblanc (et Gougybus), 1797.

(4) par Lebreton, Paris, Barba, 1797 in-8°. Le titre seul est mauresque.

CHAPITRE I.

MADAME DE GOMEZ : L'HISTOIRE SECRÈTE DE LA CONQUESTE DE GRENADE. (1723). (1)

Ce roman de Mme de Gomez a eu trois éditions entre 1723 et 1729. (2) Quoique le succès du livre nous semble aujourd'hui peu compréhensible, il possédait tout ce qu'il fallait pour amuser les femmes de la Régence.

Mme de Gomez a recueilli tous les éléments de l'ancien roman, mais dans un seul petit in-douze. C'est l'histoire du cours troublé d'un amour ardent, qui sort enfin victorieux d'un dédale d'intrigues, d'aventures et de déguisements ; et cela se passe, pour la plus grande partie, dans le milieu sympathique de Grenade.

Don Alvare, fils du Duc de l'Infantade, sauve la vie à Zéluma, fils d'Almanzor et neveu de Boabdil, Roi de Grenade. Zéluma s'est déguisé en peintre pour se rapprocher d'Elvire, sœur de Don Alvare. Il accepte l'hospitalité de l'Espagnol pour une nuit. Avant de se coucher il lui montre le portrait de sa sœur Félimé, dont l'Espagnol ne tarde pas à devenir amoureux. Alors Zéluma révèle son véritable nom et les deux chevaliers se font des promesses d'amitié.

Don Alvare est fait prisonnier par les Maures, après un grand combat près de Grenade. On le vend comme esclave au Prince Abdelec, oncle de Boabdil. Abdelec le donne à sa fille Almoradine. Elle s'intéresse à lui, voyant par sa mine qu'il est de haute naissance. Après avoir trouvé le portrait de Félimé, que Don Alvare a laissé tomber dans le jardin, elle devine son secret, et consent à l'aider.

(1) *Histoire secrète de la conquête de Grenade*, par Mme de Gomez, Paris Prault, 1723, in-12.

(2) Voir *Bibliographie* : p. 160.

En attendant, Zéluma a représenté les beaux traits et les bonnes qualités de Don Alvare à Félimé avec tant d'ardeur, qu'elle se sent déjà éprise de lui, sans l'avoir vu. En voyant l'esclave d'Almoradine, Félimé s'émeut étrangement : peu s'en faut qu'elle ne le reconnaisse. Il choisit son moment pour se déclarer.

Alors surviennent de grandes aventures. Don Alvare tue le Prince de Fez, époux destiné à Félimé par le cruel Boadbil. Emprisonné et condamné à mort, il s'échappe de la prison, aidé par le gouverneur, qui s'est laissé persuader par Almoradine.

Enfin les Rois Catholiques assiègent Grenade. La ville est perdue. A l'entrée des Espagnols toute difficulté se dissipe pour nos héros. Les Maures se font chrétiens, et parmi des réjouissances Don Alvare épouse Félimé, Zéluma épouse Elvire.

La Bibliothèque Universelle des Romans dit de cet ouvrage :

« Il y a assez d'intérêt, les événements y sont bien amenés, sans confusion dans l'intrigue, et sans épisode qui fasse longueur. Le style en est simple et assez pur : mais la vraisemblance et le costume y sont peu exactement observés. L'Auteur, quoique marié à un Capitaine espagnol ne paroît pas fort au fait des usages des Maures de Grenade. Dès le commencement il est question de portraits ; et l'on voit un Prince Maure qui se fait passer pour Peintre. On sait cependant que les Mahométans ne font aucun usage de l'art de la peinture du moins quant à la figure humaine. » (1)

Ne nous arrêtons pas à cette peccadille : c'est cependant un signe de la négligence de Mme de Gomez en tout ce qui concerne les mœurs. Elle ne tient pas compte de la couleur locale. Lorsqu'elle parle de Grenade, du Généralife, de l'Albayzin, des Tours Vermeilles ces endroits ne sont qu'indiqués.

Pas de combats singuliers — on ne peut pas compter les deux ou trois lignes consacrées à la lutte entre Don Alvare et le Prince de Fez. Pas de fêtes, de tournois, de jeux. Rien, enfin, sauf les noms, et quelques traits d'histoire, pour nous dire que c'est de la Grenade de 1492 qu'il s'agit.

En effet, tout ce qu'il y a de mauresque dans ce roman se réduit au peu d'histoire qui s'y trouve, et cette histoire est toujours

(1) Déc. 1776, p. 88.

subordonnée à l'intrigue amoureuse, à laquelle elle fournit le fond. D'habitude les références historiques sont introduites d'une façon assez abrupte :

« Il est nécessaire ici pour l'éclaircissement des aventures des différentes personnes dont j'ai à parler, de faire connoître la Famille Royale de Grenade. Mulehi Hassem, Maître de cet Empire avoit eu deux fils, l'ambitieux Boadilly, étant l'aîné, avoit forcé ce Monarque de descendre du Trône pour s'y placer de son vivant. Almanzor son cadet, père de Féline et de Zéluma, étoit l'unique héritier en cas qu'il n'eût point d'enfants. Le Prince Abdelec frère du vieux Mulehi, ... » (1)

Mme de Gomez connaît bien les *Guerres Civiles* ; elle prend soin de le faire voir en introduisant à plusieurs reprises cette Hespérénse de Hita « femme esclave chrétienne favorite de la Reine, » (2) qui est nommée chaque fois qu'elle ouvre une porte, ou annonce l'arrivée d'un esclave ou d'un chevalier. (3)

Le portrait de Boadilly vient aussi de Pérez de Hita, — « l'ambitieux Boadilly », le « barbare époux », qui est « toujours prévenu contre les malheureux par sa cruauté naturelle. » (4) Voici la Reine, toujours douce et chrétienne, dont la vie, brièvement résumée, semble être prise dans l'*Almahide* de Mlle de Scudéry. Et voici Almanzor dans son rôle de sage conseiller du Roi.

Quand l'histoire se complique un peu :

Je n'entreprendrai point dit-elle, de détailler tout ce qui se passa à ce siège puisque la guerre des Espagnols contre les Maures a trouvé place dans tant d'histoires différentes, que je ne pourrais dire ce que mil Auteurs ont écrit avant moi. » (5)

En somme, l'histoire est reléguée au dernier plan. Les événements sont assez habilement liés aux intérêts des personnages, mais on ne se sent jamais transporté au milieu de ces événements.

On n'a pas même essayé de saisir l'esprit chevaleresque et galant des contes mauresques. La galanterie y manque, à moins qu'elle ne soit remplacée par une politesse excessive et ampoulée :

Comme il est défendu par nos lois à tous les mortels de lever les yeux sur le soleil qui nous éclaire, je venois demander à cet astre, continua-t-elle, en baissant la main de la Reine, que cet esclave puisse jouir un moment de ses divins rayons. » (6)

Tous les entretiens sont sur ce ton : il y en a très peu, d'ailleurs,

(1) p. 48.

(2) p. 61.

(3) p. 180, 234.

(4) p. 169, 170.

(5) p. 316.

(6) Almoradine à la Reine, p. 81, 82.

et on ne retrouve dans aucun d'eux la vigueur, le charme, la naïveté, la politesse naturelle que demandait la tradition mauresque.

Du moins a-t-on bien saisi la facilité des belles Africaines :

La tendresse est le partage des Maures, dit Zéluma, Félimé est née sous leurs climats et vos vertus détermineront en votre faveur le penchant naturel de la Nation. » (1)

Et que dire de cette réponse de Félimé à l'aveu de son amant :

« La Reine vous estime, Zéluma parle pour vous, mon cœur est de concert avec eux, pouvez-vous douter de votre bonheur ? Il seroit difficile d'exprimer les transports de Don Alvare à cet aveu charmant, son silence, ses soupirs, ses regards, ses discours, enfin toutes ses actions prouvèrent la joye et l'ardeur dont il brûloit. Félimé en rougit, Zéluma en fut touché, et ces trois illustres personnages firent entre eux une conversation aussi tendre que spirituelle. » (2)

de laquelle, heureusement, on nous fait grâce.

On ne manque pas de courage, naturellement, et on a le sentiment très haut de l'honneur et du devoir. Il ne faut pas oublier que :

« ... des hommes tels que nous, dit le Duc de l'Infantade à son fils, Don Alvare, doivent sacrifier leurs passions à leur gloire, ou les faire servir à l'augmenter, que nous sommes comptables de nos pensées et de nos actions aux Princes auxquels nous obéissons, et que d'en agir autrement c'est trahir l'Etat et son Roy. » (3)

Mais, il faut ajouter qu'il n'y a que le Duc de l'Infantade pour exprimer de telles idées : il était même temps qu'il les rappelât à son fils, qui semblait ne plus penser qu'à son amour.

La différence de religion ne trouble guère les amours. Zéluma et Félimé ne font pas de difficultés là-dessus. Ils deviennent chrétiens sans résistance.

Les Maures ne diffèrent en rien des Espagnols ; ni les uns ni les autres ne manifestent cette impétuosité ardente, cette valeur téméraire, ni la grâce, ni la galanterie inséparables de la conception dominante de leur caractère.

Ainsi donc on chercherait vainement dans ce petit livre l'atmosphère mauresque. Ce qui intéressait Mme de Gomez c'était le mécanisme de l'intrigue. Si l'action se passait à Grenade, ce n'était pas à cause du décor, ni de l'intérêt d'une autre civilisation : c'est que Grenade offrait mille occasions d'aventures et d'imbroglis à démêler sans trop d'invraisemblance. *L'Histoire de la conquête de Grenade* n'a rien d'un roman de mœurs ; elle est simplement un roman d'aventures.

(1) p. 19.

(2) p. 113.

(3) p. 338.

CHAPITRE II.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DES ROMANS (1775). (1)

Après l'*Histoire secrète de la Conquête de Grenade* (1723), on ne voit plus de romans mauresques avant 1795. Mais le genre est encore loin de tomber dans l'oubli. La *Bibliothèque Universelle des Romans* le rappelle à ses lecteurs.

On a encore l'imagination romanesque : mais on a moins de loisirs ou de patience qu'autrefois. Les rédacteurs de la *Bibliothèque Universelle des Romans* ont l'idée d'offrir au public des résumés des meilleures histoires de tous les siècles. On rencontre dans le nombre pas mal de romans mauresques. Cela n'est-il pas naturel ?

• Il n'est personne qui n'ait entendu parler de Grenade, de ces Maures galans qui en furent les Maîtres, des aimables Abencerages et des fiers Zégris. » (2)

Voilà la preuve que le genre reste toujours en faveur.

On commence, en 1775 par *Almahide*, (3) ouvrage pour lequel on a eu assez d'admiration pour souhaiter de le voir conduit à sa fin (4).

En 1778, c'est le tour des *Guerres Civiles* de Pérez de Hita. (5) « le morceau que nous allons donner (au moins par extrait) est tout à fait digne de nos lecteurs. » (6)

En 1780, voici *Las Hazanas y los Amores del buen Gazul*. (7)

(1) *Bibliothèque Universelle des Romans*, ouvrage périodique..., Paris, Demonville, Juillet 1775, in-12.

(2) Janv. 1786, vol. I, p. 127.

(3) Sept. 1775, p. 146-215.

(4) Voir ci-dessus, p. 60.

(5) Janv. 1778, vol. II, p. I-89.

(6) *Ibid.*, p. 10.

(7) Mai, 1780, vol. I. p. 7-112. *Las Hazanas y los Amores del buen Gazul. Cavallero Moro de Grenada*, según la Coronica y los papeles que trataron las cosas de Granada etc.; por el Bacheller Pedre de Moncayo, Seville, 1599, in-8°

Le rédacteur nous dit dans son avant-propos :

« On a tant écrit sur Grenade, ses fêtes, ses guerres, ses Chevaliers et leur galanterie, que, dans la crainte de devenir fastidieux, nous supprimerons une bonne partie du Roman, particulièrement des longues digressions de fêtes et de combats, quelques descriptions historiques plus intéressantes mais portant sur des matières trop connues, et nous fondrons dans le récit toutes les chansons et les vers dont il est coupé jusqu'à chaque page. »

Avec le même fond, les mêmes incidents, les mêmes personnages que chez Pérez de Hita, cette histoire se développe bien. Les personnages sont nettement dessinés ; la psychologie est assez intéressante ; les discours, dont le résumé est parsemé, ont l'air d'être bien menés. Il y a une petite dissertation sur la situation de la femme dans le monde, dont le ton est assez nouveau.

« On choisit son Amant et sa Maîtresse : mais sous quelles lois et dans quelles contrées choisit-on son époux ou sa femme ? Notre sexe est partout destiné aux sacrifices, et on ne le nourrit au berceau que pour l'égorger ensuite aux autels. Malheureuses filles, nous ne sommes que des instruments réservés à l'utilité de nos familles... partout ils (les hommes) subjuguent nos volontés,... nous gouvernent et nous oppriment sans autre raison que celle de notre foiblesse. Le droit de penser et d'agir nous est interdit sous toutes les lois.... » (1)

En somme, un résumé vif et charmant, et beaucoup plus agréable que celui des *Guerres Civiles*.

En 1781, on donne *El Conde Lucanor*, (2) recueil d'histoires dont une seule nous intéresse — une toute petite histoire de trois chevaliers espagnols, qui « se firent un jour un défi de valeur ; ils convinrent de s'armer de toutes pièces, et de s'approcher d'une des portes de Séville, jusqu'à pouvoir y frapper du gros bout de leurs lances. » (3)

Leur dessein accompli, ils attendent l'armée maure, qui, indignée, sort de la ville. Un à un les chevaliers combattent jusqu'à l'arrivée de l'armée espagnole. Après le combat, le Roi doit juger lequel des trois chevaliers a le mieux fait. Il juge que c'est celui qui est entré le dernier en combat ; « selon la sentence qui dit :

Un premier mouvement ne fait pas le courage ;
C'est à savoir souffrir qu'on gagne l'avantage. »

(1) Mai 1780, vol. I, p. 43-47.

(2) Nov. 1781, p. 14-17. *El Conde Lucanor*: compuesto por el excellentísimo Principe Don Manuel Juan, hijo de Infante Don Manuel, etc. Madrid 1642, in-4o.

(3) *Ibid.*, p. 14, 15.

C'est peu de chose, mais l'esprit de la chevalerie des *Guerres Civiles* se retrouve là.

L'année suivante paraît *Mahomet-le-Gaucher, roi de Grenade*, (1) dont on dit :

« Nous tirons ce morceau d'un vieux livre Espagnol fort peu précieux, et probablement fort inconnu... dont il mérite d'être séparé. Le titre qu'il porte dans ce recueil est un Proverbe qui dit : *Amor de padre, que todo otro es ayre*. Amour de père : tout autre n'est que du vent. »

Ce n'est probablement qu'une petite histoire factice, mais on y rencontre les Zégris et les Abencérages, avec leurs traits ordinaires.

Dans ce même volume se trouve encore un long éloge des *Romances*, (2) qui mérite d'être cité en partie :

« Ce genre est noble, simple, peu difficile. Son essence est de raconter : i prend le ton guerrier de l'Ode, triste de l'Élégie ou naïf de l'Eglogue, selon les sujets... La Romance espagnole... a une grâce particulière, en ce qu'elle est sans prétention, et qu'elle semble vous dire : Voilà ce que c'est ; croyez-moi si vous voulez. Elle n'est jamais parée : mais c'est comme ces femmes qu'on ne trouve jamais si aimables que lorsqu'elles sont dans leur négligé. »

Voilà ce qui a pu raviver l'intérêt dans ces poésies. Sané, du reste, cite ce passage dans les *Remarques*, qui précèdent sa traduction de Pérez de Hita. (3)

En 1784, il y a le *Duel d'Albayaldos*, (4) tiré « d'une composition intitulée : *Para caballeros exemplos divinos y humanos* ; Exemples sacrés et profanes pour les Gentilshommes » ; il est, comme on le dit, « une leçon de politesse et de bravoure qui pourroit malheureusement être encore de mise aujourd'hui. » Ce roman n'est que le chapitre XI des *Guerres Civiles*, un peu délayé.

Enfin, en 1786, (5) nous avons l'histoire du More Abindarras, « qui est un des plus agréables épisodes de la *Diane* ».

Le fait que la *Bibliothèque* a consacré tant de pages au roman mauresque est une preuve, si on en a besoin, que les rédacteurs étaient assurés d'un public qui les réclamerait. Ces romans et les éloges du *romancero* ont pu être pour quelque chose dans l'intérêt qu'ils ont éveillé chez les romantiques.

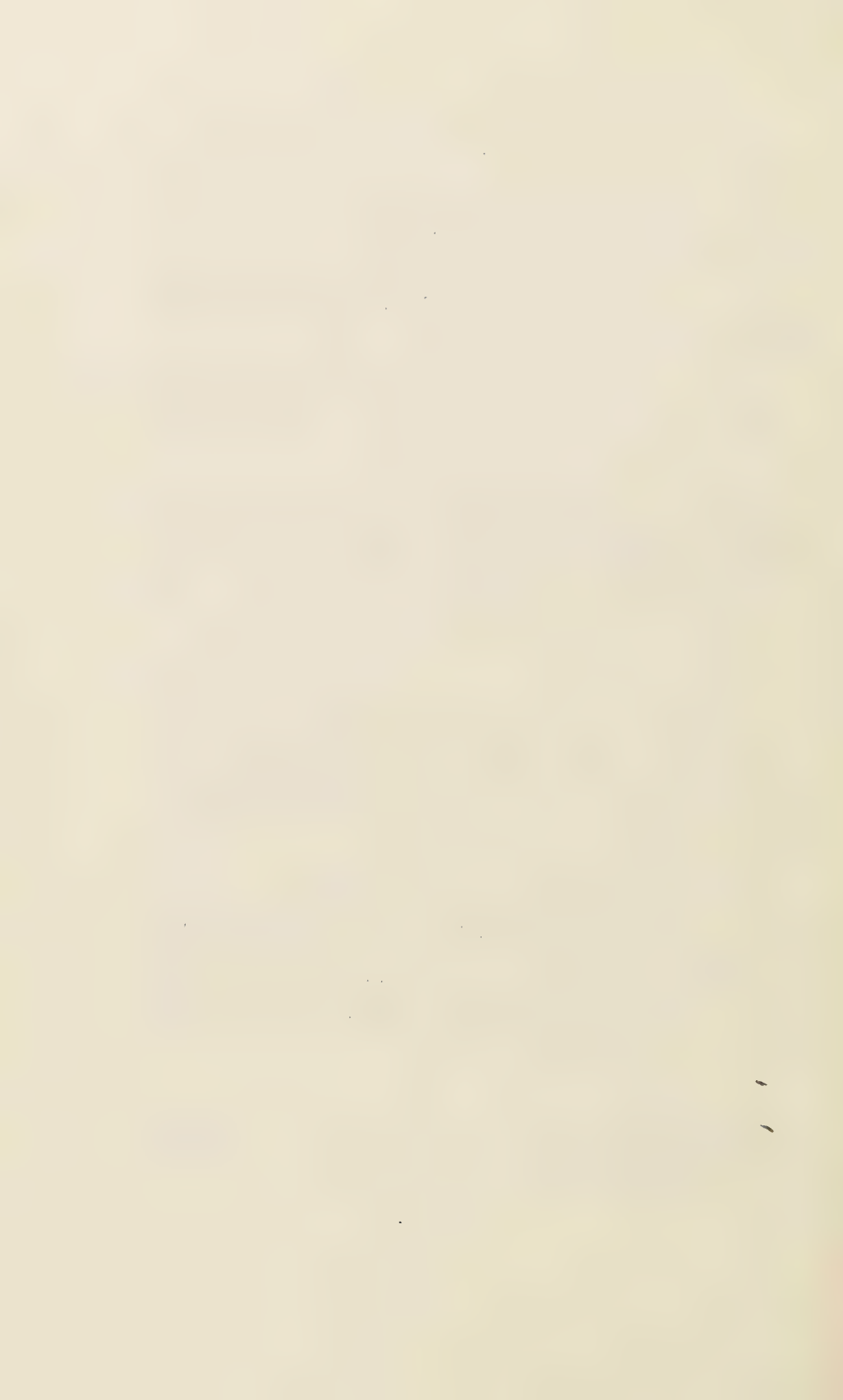
(1) Juillet 1782, vol. I, p. 4.

(2) *Ibid.*, p. 24.

(3) Voir ci-dessus, ch. III.

(4) Mai, 1784, p. 1-82.

(5) 1786, vol. II, p. 165.



CHAPITRE III.

FLORIAN : GONZALVE DE CORDOUE (1791).

Gonzalve de Cordoue fut publié en 1791. Tout d'abord on s'étonne un peu de voir paraître ce roman mauresque à une époque si troublée. Pourtant Florian, comme nous espérons le faire voir, a très bien su appuyer sur les parties du genre qui cadraient avec les sentiments dominants de son public.

Il a fait imprimer en tête de *Gonzalve de Cordoue* un bon *Précis historique sur les Maures d'Espagne* — qui est peut-être la partie la plus intéressante de l'ouvrage. Même s'il n'avait pas pris la peine de donner les noms des auteurs qu'il a suivis, (2) on verrait tout de suite qu'il possédait à fond son sujet.

Il est intéressant de noter qu'il cite, comme source d'inspiration, le *Romancero General* ; (3) il consacre même quelques pages aux *romances*. (4)

Le *Précis* ne dément pas son titre. C'est un résumé clair et concis de toute l'occupation arabe de l'Espagne. Il est divisé en quatre parties, dont une seule nous intéresse — la dernière, où il est question de Grenade. On peut remarquer d'abord que Florian a assez bien compris le caractère du peuple maure. Il écrit dans sa Préface :

« C'est d'après cette étude longue et pénible que je vais essayer de faire connoître un peuple qui ne ressemble à aucun autre, qui eut ses vices, ses

(1) Paris, Didot l'aîné, 1791, 2 vol. in-8°.

(2) Mariana, Garibai, Ferras Zurita, Cardonne, Pérez de Hita, Du Ryer (*Vie de Mahomet*), Savary (*Traduction du Koran*), Marigny (*Histoire des Arabes*), d'Herbetot (*Bibliothèque Orientale*), Léon l'Africain, Marmol, Chénier, Mignot (*Histoire de Ferdinand et d'Isabelle*).

(3) t. I, p. 212. Note 3.

(4) t. I, p. 163-168. « Le recueil que j'en possède, dit-il, en contient plus de mille. « Même il traduit en vers un des *romances* les plus connus : *Por la Plaza de San Lucar (Dans un transport de jalousie, p. 165-168)*.

vertus, sa physionomie particulière, et qui sut allier longtemps la valeur, la générosité, la courtoisie des chevaliers de l'Europe avec les emportements, les fureurs, es passions brûlantes des Orientaux. » (1)

Dans la quatrième époque, qui comprend « l'Histoire des souverains de Grenade jusqu'à l'expulsion totale des Musulmans » (2), il fait bien voir comment le caractère des Maures a été la principale cause de la plupart de leurs malheurs (3).

Florian, comme Baudot de Juilly, ne perd pas de vue leur barbarie essentielle. Même il insiste sur le contraste frappant que présente « ce mélange extraordinaire de douceur et de cruauté, de délicatesse et de barbarie, cette passion de se montrer le plus brave et le plus constant. » (4) Somme toute, il les fait revivre, comme on ne l'avait pas fait depuis Pérez de Hita.

C'est justement parce qu'il s'appuie sur Pérez de Hita. Il reconnaît, d'ailleurs, son obligation :

« (Le roman) de *Las Guerras civiles de Granada*, par Gines Pérez de Hita, que je crois traduit ou au moins imité de l'arabe, à travers des longueurs et du mauvais goût, fait beaucoup mieux connoître les Maures que tout ce qu'on peut lire dans les historiens espagnols. *Il m'a été d'un grand secours pour mon ouvrage ; et je n'ai pas hésité d'y prendre tout ce qui convenait à mon sujet.* » (5) On s'en aperçoit mieux, peut-être, dans le roman, que dans le *Précis*.

Florian ne néglige pas les détails précis et pittoresques. Il décrit, par exemple, les armes des Maures, qui « consistoient dans un large cimenterre, une lance mince, une cotte de mailles courte, un léger bouclier de cuir ; leurs chevaux, dont les housses traînantes étoient brodées de pierreries ; leurs devises, qui presque toujours étoient un cœur percé de flèches, ou bien une étoile guidant un vaisseau, ou la première lettre du nom de la beauté qu'ils aimaient ; leurs couleurs enfin dont chacune avoit sa signification : le jaune. » (6)...

(1) *Préface*, p. 4.

(2) *Ibid.*, p. 5.

(3) Voir p. 202-204.

(4) p. 170.

(5) p. 211. Note III du *Précis*.

(6) p. 164, 165.

Et puis les femmes :

« L'habit des femmes étoit composé, comme l'est encore celui des Turques et des Persanes, d'une longue tunique de lin serré par une ceinture, d'un dolman à manches étroites, et de grands caleçons, et de pantoufles de maroquin. Toutes ces étoffes, extrêmement fines, ordinairement rayées, étoient brochées d'or, d'argent, et semées de pierreries. Leurs cheveux tressés flottoient sur leurs épaules. Un petit bonnet fort riche soutenoit sur leur tête un voile brodé qui leur tomboit jusqu'aux genoux. » (1)

Bref, dans le *Précis historique*, Florian a très bien préparé la voie pour sa fiction.

« Je n'ai pas, dit-il, le projet d'écrire ici l'histoire des Maures ; je veux seulement rappeler leurs principales révolutions, tracer une esquisse fidèle du caractère, des mœurs d'un peuple que j'ai tâché de peindre dans mon ouvrage et mettre le lecteur à portée de distinguer de mes fictions les vérités qui me servent de base. Il est, ce me semble, le plus sûr et peut-être le seul moyen de rendre un livre de pur agrément moins inutile et moins frivole. » (2)

Arrivons maintenant à la narration. « Retraced-moi, dit Florian à sa Muse, les sanglants combats livrés sous les murs de Grenade, et les victoires de Gonzalve et ses amours, et ses malheurs. Redites comment le courage d'Isabelle et la prudence de Ferdinand délivrèrent enfin l'Espagne de ses anciens usurpateurs ; comment les discordes civiles préparèrent la ruine des Maures ». (3) Voilà, à larges traits, le contenu de *Gonzalve de Cordoue*. Le voici avec plus de détails.

Gonzalve, qui jouit de la plus haute considération à la Cour de Ferdinand et d'Isabelle, après s'être signalé dans la guerre contre les Maures, est envoyé en ambassadeur auprès de Séïd, Roi de Fez. Ils ne s'entendent pas ; Gonzalve, toujours téméraire, est en danger de mort, quand il parvient à s'échapper de Fez en bateau.

Survient la tempête inévitable, pendant laquelle un vaisseau inconnu arrive juste à point pour sauver le héros. Sur ce vaisseau se trouve Zuléma, Princesse maure, que des Africains viennent d'enlever. Gonzalve avait entrevu cette Princesse à Grenade, et il s'était épris d'elle. En la revoyant prisonnière, liée au mât, il fait des prodiges de valeur pour la délivrer. Il y réussit. Ils se sauvent à la nage, et atteignent le rivage tout près de la demeure de Zuléma.

Pendant que Zuléma, sans le reconnaître, soigne Gonzalve,

(1) p. 173, 174.

(2) *Ibid*

(3) *Gonzalve de Cordoue*, t. I. p. 258.

grièvement blessé, elle lui raconte l'histoire de sa vie, qui est celle de Grenade.

Elle est fille de Mulei-Hassem, et lui et Boabdil, Almanzor (Muça), Moraïme, Aben-Hamet, la Reine, les Abencérages, les Zégris, tous défilent devant nos yeux, comme tant de fois auparavant.

Zuléma raconte comment elle avait quitté Grenade pour fuir Boabdil. Plus tard elle avait dû se sauver encore pour échapper à l'Africain Alamar. C'était de ses mains que Gonzalve venait de la délivrer.

Suit une idylle d'amour bien courte, car Gonzalve, guéri, doit repartir pour Grenade. Il se déclare, et se trouve partagé entre la joie de se savoir aimé de Zuléma, et la douleur de constater que le devoir lui ordonne de combattre non seulement ceux de la nation de Zuléma, mais plus particulièrement son frère, Almanzor.

Nous suivons Gonzalve à Grenade ; nous assistons à la construction de la cité de Santa Fé. Nous voyons maint exploit s'accomplir devant Grenade. Enfin Gonzalve ne peut plus éviter le combat avec Almanzor. Avant l'heure fixée, Zuléma rencontre son amant dans un bois voisin. Elle ne peut pas ébranler sa décision. Il se précipite vers l'endroit choisi pour le duel, lorsqu'il est arrêté par une troupe d'Africains. Il les repousse, mais l'heure est passée. Il arrive au camp, croyant son honneur perdu ; heureusement son ami Lara a revêtu son armure et a combattu à sa place.

Almanzor est mort de ses blessures, et voilà Zuléma qui croit Gonzalve le meurtrier de son frère. Gonzalve ne peut plus se contenir. Il pénètre dans Grenade, dans l'intention de tout expliquer à Zuléma. Il est fait prisonnier, mais les Espagnols surviennent à temps pour lui sauver la vie.

La ville se rend, et après l'entrée solennelle des Espagnols, Zuléma embrasse la religion chrétienne, et devient l'épouse de Gonzalve.

« La reine elle-même et Ferdinand furent témoins de des noces si douces... et le plus grand des héros, le plus fidèle des amis, la plus aimable des épouses commencèrent une longue suite de jours fortunés et glorieux. »

Tel est le principal sujet de *Gonzalve de Cordoue*. Au fond, toute la conception de l'ouvrage est celle des *Guerres Civiles*, mais traitée d'une manière plus concise, plus moderne. Les faits concordent avec ceux que rapporte Pérez de Hita. Si l'on veut s'en rendre compte, on n'a qu'à regarder, par exemple, le deuxième livre, où Zuléma raconte l'origine des malheurs de Grenade, où elle décrit la ville, les personnages et leurs occupations ; ou bien le troisième livre, avec la trahison de la Reine par les Zégris, et le meurtre des Abencérages.

Le quatrième livre traite du combat livré pour l'honneur de la Reine. A part les noms des combattants qui sont changés, c'est un abrégé de Pérez de Hita. Comparez :

« On vit que les deux chevaliers se frappaient avec une grande furie, et que la targe de l'un et l'escu de l'autre estoient en pièces semées par le champ. » (1)

Et puis :

« Les premiers coups qu'ils se sont portés ont fait voler par pièces leur armure. » (2)

« Le Maure combattoit avec une grande rage, voyant près de lui son cousin germain mort, et plus avant les deux bons chevaliers Gomeles estendus de mesme sur la place, et luy mesme se voyoit en grand danger de suyvre les autres. Si bien qu'il combattoit avec ceste angoisse comme un homme hay de tous, considérant son infamie et celle de son lignage, pour ce que leur trahison ne leur avoit pas réussy comme ils espéroient et sur ce penser il tiroit de grands estramassons, et à l'estourdie. » (3)

Chez Florian cela se réduit à :

« Ali troublé par la vue de ses compagnons immolés sent diminuer son courage... » (4)

Il est évident que Florian avait les *Guerres Civiles* sous la main. Il les a suivies de si près que même Espérance de Hita se retrouve chez lui, déguisée sous le nom d'Inez, c'est vrai, mais avec les mêmes obligations (5). Elle est la confidente de la Reine, et c'est elle qui se charge d'aller chercher des défenseurs de la Reine parmi les Espagnols.

De même la plupart des personnages mauresques de Pérez de

(1) *Histoire des Guerres Civiles*, p. 346 recto.

(2) *Gonzalve de Cordoue*, t. II, livre IV, p. 89.

(3) *Histoire des Guerres Civiles*, p. 346 recto et verso.

(4) *Gonzalve de Cordoue*, t. II, livre IV, p. 89.

(5) *Ibid.*, p. 67 et suiv.

Hita reparaissent chez Florian. Pourtant on remarque quelques différences. D'abord Florian écrit, tout franchement, en partisan des Espagnols :

« O vous, généreux Espagnols, dit-il, peuple vaillant et magnanime, dont les amants passionnés serviront toujours de modèles aux cœurs sensibles et constants, vous, dont les guerriers indomtables ont soumis assez de régions pour que le soleil étonné ne cesse jamais d'éclairer vos conquêtes, je vous consacre des récits où vous trouverez les deux sentiments idoles de vos grandes âmes, l'honneur sacré, le brûlant amour. » (1)

Florian ne manque pas de relever la politesse, la valeur et la générosité de l'ennemi. Mais il le fait à dessein, et avec beaucoup de raffinement, tandis que chez Pérez de Hita, ces qualités ne sont nullement rehaussées : les actions seules parlent. Florian nous fait part de ses intentions, d'ailleurs, dès le commencement :

« Animez surtout vos récits, dit-il à sa Muse, de cette grâce noble et touchante, de cette imagination féconde dont votre heureux pays est la patrie ; cachez le front austère de la vérité sous les guirlandes qui couronnent vos têtes mais en parlant aux âmes tendres des peines, des plaisirs qu'elles ont éprouvés, rappelez à tous les rois du monde que les seuls soutiens de leur trône sont la justice et la vertu... » (2)

Bien que Florian se soit rendu compte de la fougue, de la barbarie même des Arabes, lorsqu'il est pris par une belle situation, son penchant idéaliste l'emporte. Voyez cette conception très optimiste du caractère maure :

« Nos fréquentes guerres, dit Zuléma, avec une nation brave, loyale, généreuse, établissaient entre l'Arabe et l'Espagnol une continuelle émulation de gloire. Nos jeunes Maures, naturellement portés à l'amour, avoient oublié les maximes barbares de l'Orient pour prendre de leurs ennemis ce respect profond, cette vénération si tendre, cette constance éternelle qui remplissent le cœur d'un amant espagnol, lui présentent l'objet aimé comme le dieu de ses destinées, l'élèvent au-dessus de lui-même, et lui donnent toutes les vertus, devenues faciles par l'espoir de plaire. Nos femmes, fières de leur empire, le méritoient pour le conserver : ennoblies à leurs propres yeux par l'hommage pur qu'on rendoit à leurs charmes, elles s'efforçoient de se rendre dignes du tribut précieux qu'on leur apportoit. Incapables d'une foiblesse qui leur eût coûté le bonheur, elles étoient chastes pour se voir aimées, et fidèles pour rester heureuses. » (3)

Si nous sommes loin de la simple présentation des Maures de Pérez de Hita, nous sommes également loin de celle du XVII^e siècle, qui n'appuyait que sur les amusements, les galanteries, les légèretés mauresques. L'idée du caractère mauresque qu'on pourrait tirer du paragraphe que nous venons de citer est erronée, mais elle est en harmonie avec le ton élevé répandu dans tout le roman.

(1) t. I, livre I, p. 258.

(2) *Ibid.*, p. 257.

(3) t. II, livre VII, p. 204 et suiv.

Florian seul, parmi les auteurs de romans mauresques, semble avoir eu un but moral. Jamais il ne manque de se servir des événements qu'il raconte pour faire de la morale. Tantôt inspiré par Rousseau, il chante la simplicité patriarcale de la vie champêtre ; (1) tantôt il célèbre en termes lyriques l'amitié :

« Fille du ciel, trésor de l'âme, source de nos biens les plus chers, sainte amitié, viens embellir les derniers traits de mon ouvrage... » (2)

Ou bien il plaint le sort des Rois :

« Le plus grand, le plus heureux des rois... manque... de la certitude d'être aimé. Ce n'est pas à lui ; c'est à son rang que l'intérêt adresse ses vœux. » (3)

Le thème principal, pourtant, est l'honneur. L'ancienne lutte classique entre le devoir et l'amour surgit dans toute sa force. Gonzalve est toujours aux prises avec ce problème :

« Mais l'honneur, le sévère honneur, qui compte pour rien les peines des cœurs sensibles impose silence au héros... Peut-il tromper les vœux de ses rois, l'attente de toute l'armée, et sacrifier à l'amour son devoir, son pays, et sa gloire? » (4)

Vient un moment où Gonzalve est sur le point de tout oublier sauf son amour. Il « ne pense qu'à son amante, il ne voit qu'elle dans l'univers... lorsque tout à coup ses regards se portent sur son épée, sur cette épée du Cid que son roi vient de lui donner. L'aspect de ce glaive le rend immobile. Le nom, le grand nom qu'il rappelle, l'emploi pour lequel il lui fut remis, le sang du père de Chimène que Rodrigue versa malgré son amour, tout dans un instant retrace à Gonzalve les devoirs qu'il est prêt à trahir. » (5)

Florian pense évidemment à Corneille, aussi bien qu'au *Romancero*, dès qu'il fait mention de l'épée :

« Le roi détache sa terrible épée, la même qui, dans les mains du Cid, vengea sa patrie et son père, conquit et Chimène et Valence, et que les souverains d'Aragon gardoient comme un précieux trésor... O toi, dit-il à Gonzalve, toi qui ressembles si bien à Rodrigue, reçois le glaive de ce héros. » (6)

Gonzalve n'est pas seul à se faire une telle conception élevée de l'honneur. Voici comment l'aimable Inez sait parler à la Reine de Grenade :

« Vous devez sauver votre gloire : vous devez descendre au cercueil pure

(1) t. II, livre VII, p. 204 et suiv.

(2) t. II, livre X, p. 331.

(3) t. II, livre III, p. 3.

(4) t. II, livre II, p. 261.

(5) t. II, livre VIII, p. 273.

(6) *Ibid.*, p. 259-260.

et honorée comme vous vécûtes. Voulez-vous que votre mémoire reste tachée du soupçon du crime ? Voulez-vous que l'ignominie d'adultère souille la pierre de votre tombe ? Fille d'Idrahim, vos jours sont à vous ; mais votre honneur est à Dieu, et vous en devez compte aux hommes. Qu'ils reconnoissent votre innocence, qu'ils la publient, qu'ils la respectent : alors vous pourrez mourir. » (1)

Finalement voici un Maure, Almanzor, qui dit à sa femme :

« Ce n'est pas pour ce monstre (*Boabdil*) que je combats : c'est pour ma religion, ma patrie, c'est pour laisser sur ma tombe un nom qui soit à ma veuve un héritage de respect. » (2)

Ces appels aux sentiments patriotiques n'ont rien de surprenant, quand on pense au moment où ils paraissaient, au milieu des crises de la Révolution.

Quoiqu'il n'oublie pas les aspects mesquins des luttes civiles de Grenade, (3) Florian n'y insiste pas. Il veut que son ouvrage soit en quelque sorte une épopée, où l'on trouvera les sentiments les plus nobles, les actions les plus héroïques, le dévouement le plus sublime ; enfin, un ouvrage où le vice apparaisse le moins possible, et soit vaincu par la vertu.

Ces procédés classiques appliqués à la civilisation mauresque font l'effet d'un anachronisme. N'oublions pas toutefois que c'est plutôt le caractère espagnol dont Florian fait l'éloge. Il a prévenu cette critique, d'ailleurs, nous l'avons vu, (4) dans le *Précis historique*.

Avant de quitter le côté moral de *Gonzalve de Cordoue*, nous devons dire quelques mots sur la religion.

C'est la religion chrétienne, bien entendu, dont il est question. Mais là où Pérez de Hita, qui, lui aussi, s'est soucié de la religion, ne se découvre que par mégarde, Florian s'explique franchement, et dès le début :

« Isabelle poursuit dans le Maure l'irréconciliable ennemi de sa nation et de sa foi. » (5) Florian a su suggérer chez ces Espagnols une ardeur religieuse semblable à celle qui inspirait les croisés :

« Isabelle qui connoît les mœurs, le caractère des Espagnols appelle aussitôt la religion au secours de leur courage éteint. » (6)

(1) t. II, livre IV, p. 69.

(2) t. II, livre V, p. 123.

(3) Voir t. I, livre I, p. 263.

(4) Voir ci-dessus, p. 115.

(5) t. I, livre I, p. 263.

(6) t. II, livre IV, p. 142.

Et Florian invoque la religion dans l'apostrophe un peu pompeuse qui inaugure le sixième livre :

« Religion, quel est ton empire! Que de vertus te doivent les humains ! Oh ! qu'il est heureux le mortel qui, pénétré de tes vérités sublimes, trouve sans cesse dans ton sein un asyle contre le vice, un refuge contre le malheur !... (1)

Sur la religion musulmane on ne rencontre guère que ce passage, d'ailleurs généreux, même sympathique, surtout idyllique :

« Fidèles à la religion que nos pères nous ont transmis, dit Ismaël, nous adorons un seul dieu, nous honorons son prophète. Sans fatiguer nos faibles esprits à commenter son livre divin, sans nous piquer du coupable orgueil d'interpréter ses maximes saintes, nous sommes toujours sûrs de les suivre en exerçant les devoirs de l'homme, en pratiquant les douces vertus que la nature grava dans nos âmes avant qu'elles fussent prescrites dans le sublime Coran. Nous pensons qu'une bonne action vaut mieux que toutes les prières ; que la justice et l'aumône sont plus sacrées que le Rhamadan ; et contraints dans nos déserts de sable de manquer à quelques ablutions, nous tâchons de les remplacer par la charité, par la bienfaisance, surtout par l'hospitalité. » (2)

En dehors d'un passage où il nous montre les imans disant des prières aux funérailles d'Almanzor, (3) Florian ne songe même pas à tirer de la religion musulmane des effets de couleur locale : on n'invoque presque jamais ni Allah, ni le Grand Prophète Mahomet.

Nous avons en revanche des peintures de mœurs et des descriptions de costumes. Voici, bien entendu, un jeu de cannes. (4) Nous voyons les Abencérages en quatre quadrilles, vêtus de tuniques bleues brodées d'argent et de perles, portant le turban à l'aigrette bleue, *couleur affectée aux Abencerrages*, et sur leurs boucliers *un lion enchaîné par une bergère avec ces mots, Doux et terrible, devise célèbre de leur tribu.*

Les Zégris s'y trouvent aussi, en tuniques vertes brodées d'or. *L'aigrette noire, couleur sinistre de leur famille, se distingue sur leurs turbans.* Suit une vive description du jeu, et de la trahison des Zégris, qui provoqua une lutte acharnée entre les deux tribus (5).

On rencontre encore une description animée d'un jeu de tau-

(1) t. II, livre VI, p. 147.

(2) t. II, livre VII, p. 209.

(3) Voir ci-dessous, p. 122.

(4) t. I, livre II, p. 335 et suiv.

(5) Voir aussi Pérez de Hita, ch. VI.

reaux (1) et des danses espagnoles, la *sarabande* et les *seguidillas*. (2) Nous assistons au mariage et aux funérailles d'Almanzor et de Moraïme :

« Le roi voulut les unir et déployer à cet hymenée toute sa magnificence. Moraïme, couverte d'un voile enrichi de perles, vêtue d'une étoffe d'or brodée de pierreries, fut proménée dans la ville, selon l'usage de notre nation, sur un superbe coursier qu'accompagnait une troupe de femmes. Les joueurs d'instruments la précédoient. Elle étoit suivie d'une foule d'esclaves portant dans des corbeilles ornées de fleurs les tissus de Perse, les voiles indiens, les riches parures de la jeune épouse. C'est ainsi qu'elle se rendit à la mosquée, où l'attendoient les Abencerrages, Almanzor y vint... »

« L'imam invoqua le prophète : le peuple répondit par des vœux en faveur des nouveaux époux. Ils furent ensuite conduits, au son des cistres et des cymbales, dans le palais de l'Alhambra. Les parfums les plus exquis brûloient autour d'eux pendant la marche. Douze jeunes vierges vêtues de blanc précédoient la belle Moraïme ; douze jeunes garçons couronnés de roses s'avançoient devant Almanzor, Ces deux troupes jetoient des fleurs sur le chemin des époux, et chantoient alternativement ces paroles... » (3)

Et voici les funérailles :

« Le même tombeau les attend dans un bois éloigné de la ville, où repose la cendre des princes, des guerriers et des citoyens. L'infanterie ouvre la marche : les soldats rangés en silence, la tête penchée sur leurs boucliers, le visage baigné de pleurs, portent leurs armes renversées, marchent d'un pas égal et lent, marqué par les coups lugubres des tambours entourés de crêpes. La cavalerie les suit, traînant dans la poussière ses étendards. Des esclaves mènent en main les tristes coursiers d'Almanzor, couverts de longues housses noires, chargées du turban, de la lance, du cimetière du héros... »

« Après eux, cent jeunes garçons, couronnés de cypres et de roses blanches, tiennent des vases remplis de parfums. Cent jeunes vierges les suivent, jetant sans cesse des fleurs sur Almanzor et sur Moraïme, que portent dans un même cercueil les chefs de la tribu des Alabez. Les imams marchent auprès d'eux, priant à voix basse l'ange de la mort de conduire ces âmes pures dans l'heureux séjour des martyrs... » (4)

Le soin et la beauté délicate de ces descriptions nous font voir combien nous sommes loin et de la simplicité des *Guerres Civiles* et des renseignements secs de Mille de Scudéry, par exemple.

Les mœurs des Berbères sont représentées en détail (5) On voit les occupations d'une journée, les travaux des champs, les exercices, les plaisirs, les soirées, les repas, les prières. On se rend compte de leur bienveillance, de leur hospitalité et de leur religion. On assiste au mariage de Zora. (6)

(1) t. II, livre V, p. 113, 114.

(2) *Ibid.*, p. 116, 117.

(3) t. I, livre II p. 332, 334.

(4) t. II, livre IX, p. 299, 303.

(5) t. II, livre VII, p. 204 et suiv.

(6) *Ibid.*, p. 216.

Quant aux costumes, contentons-nous de citer celui, si nettement décrit, d'Ismaël :

« Sa tête est ceinte d'un turban noir ; une courte tunique blanche le couvre à peine ; une brillante chaîne d'argent traverse cette tunique, et porte un large cimeterre. Ses jambes, ses bras sont nus, ornés de bracelets d'or. Sa main gauche soutient un bouclier, sa droite trois javelots. Son coursier blanc comme la neige, n'a ni harnois, ni housse, ni frein... » (1)

Ce qui est assez frappant, c'est qu'on trouve très peu de description de robes de femme. La Reine revêt un habit de deuil : « un voile de crêpe cache son visage ; un long manteau noir la couvre entière. (2) » Zuléma porte un voile de pourpre, (3) et nous voyons Zora, à son mariage, entourée de gaze. (4) Moraïme est la seule qui porte une robe qu'on pourrait comparer à celles, si somptueuses, des dames de Pérez de Hita.

Florian s'occupe moins que ses prédécesseurs des aventures amoureuses qui, plus que leur valeur au combat, avaient rendu les Maures célèbres. Il se contente de nous représenter les péripéties et les peines de l'amour de Gonzalve pour Zuléma, le bonheur — de si peu de durée — des époux, Almanzor et Moraïme, Alphonse et Isabelle, (5) et la tragédie d'Ismaël et de Zora. (6)

Toujours c'est le grand amour pur et dévoué qu'il dépeint. Il ne suggère même pas la légèreté que la tradition a liée au caractère des Maures. Sa conception élevée, disons plutôt morale, de l'amour cadre bien d'ailleurs avec le ton général de l'ouvrage :

« Forcé de vivre loin de Zéluma, il ne peut tromper les douleurs de l'absence qu'en l'employant à devenir le plus généreux, le plus grand des hommes. Depuis qu'il a voué son bras, ses jours, sa valeur, tout son être, à l'objet le plus vertueux dont l'univers soit embelli, c'est par des actes de vertu qu'il veut désormais compter ses instants. L'amant de Zéluma doit être au-dessus de tous les mortels ; il faut qu'il devienne plus qu'un héros pour se trouver égal à son sort. » (7)

Il convenait de montrer dans les combats ces cavaliers héroï-

(1) t. II, livre VII., p. 198.

(2) t. II, livre IV, p. 79.

(3) t. I, livre I, p. 268.

(4) t. II, livre VII, p. 216.

(5) t. II, livre V, p. 111, 112 ; p. 132-135.

(6) t. II, livre VII.

(7) *Ibid.*, p. 193.

ques. Ces récits en effet ne manquent pas : celui, par exemple, de Gonzalve contre les trois Maures, (1) ou celui d'Almanzor et de Lara, (2) à la fin duquel Gonzalve laisse voir sa générosité envers l'ennemi :

« Il arrête les Aragonois prêts à se jeter sur les Maures ; il défend lui-même contre les siens le corps du héros objet de ses pleurs, protège, assure la retraite des Alabez, qui l'emportent sur leurs boucliers ; et dès qu'il les voit éloignés, il saisit alors le premier coursier, tire l'épée du Cid, et, se précipitant dans la mêlée, égaré par son désespoir, par son amour, par sa colère, il cherche les périls d'un œil avide, s'y jette pour y succomber, attaque, enfonce, renverse les plus épais bataillons, retourne au milieu des lances, inonde la terre de sang, demande la mort, la défie, l'implore et la brave à la fois. »

De même il sauve la vie à Mulei, lui donne son coursier, et lui ouvre le chemin de la sûreté (3). Il retourne à la bataille, est entouré de morts, mais tient bon jusqu'à l'arrivée de Ferdinand. Ces combats ne surpassent pas ceux des *Guerres Civiles*, mais ils sont décrits avec une puissance dramatique plus mûre, dans un style plus serré, qui produit un effet plus vif.

Parmi les personnages espagnols du roman c'est Ferdinand et Isabelle que nous remarquons d'abord, parce que leur rôle prend ici plus d'importance que dans les fictions antérieures.

Isabelle est « l'auguste reine habile dans cet art si doux de gagner les cœurs de son peuple en s'occupant de ses plaisirs » (4). Nous la voyons bien, cette princesse fière et courageuse, plus capable de ranimer l'esprit d'une armée que son mari, « prudent et lent, mais sûr, » (5) dont Florian donne une assez forte idée, en nous décrivant ses manœuvres militaires. (6)

Gonzalve « dont les bras terrible n'a jamais trouvé d'adversaire qui fit balancer la victoire, et dont les vertus aimables se font adorer même des vaincus » (7) est un héros exemplaire, brave, té-

(1) t. II, livre VI, p. 185-188.

(2) t. II, livre VIII, p. 280-284.

(3) *Ibid.*, p. 285.

(4) t. II, livre V, p. 112.

(5) Voir t. I, p. 185, 186.

(6) t. II, livre V, p. 109, 110.

(7) t. I, livre I, p. 264.

méraire, tendre et compatissant. On ne voit que « sa noble franchise à la guerre, sa douce clémence après le combat. » (1) Peu de psychologie dans ce caractère. Florian l'a pris dans l'étude historique du révérend père Duponcet, (2) l'*Histoire de Gonzalve de Cordoue*. Comme toujours, il a suivi son modèle.

Ce sont les mêmes éloges que nous entendons, les mêmes traits que nous voyons, les mêmes prouesses. Une seule comparaison suffira pour montrer comment Florian s'est inspiré du révérend père.

Duponcet nous décrit le siège d'Alpuxares :

« Gonzalve y mérita la Couronne murale, qui étoit anciennement le prix et la récompense de celui des Assiégeants qui gagnoit le premier le mur ou la brèche d'une Place assiégée. Voyant que l'ardeur de ceux qu'on avoit commandés pour l'assaut, se ralentissoit beaucoup, à cause qu'ils avoient déjà été repoussés plusieurs fois, et qu'autour d'eux, se trouvoit une multitude de leurs compagnons tués ou blessés dangereusement, il se met à leur tête et après les avoir encouragé à vaincre ou à périr comme les premiers, il rejette sur ses épaules le bouclier qu'il portoit, se couvre la tête d'un casque, court promptement à l'escalade, et étant arrivé au haut de l'échelle par où il montoit, s'attache d'une main au créneau de la muraille, tue de l'autre le premier qui se présente pour la défendre, écarte ceux qui venoient après, et faisant voir aux assaillans le chemin de la victoire ouvert par son exemple, une noble émulation leur prend à tous de la partager avec luy, et par les efforts qu'ils font pour y réussir, la Place est emportée. Une action de cet éclat suffisoit pour annoblir Consalve ; mais comme il tiroit son origine d'une longue suite d'illustres Ancêtres, elle fit voir seulement que tout ce qu'ils avoient eu de noblesse et de valeur, se retrouvoit dans son sang, et rehaussoit la gloire de leur nom par le nouveau lustre qu'il luy donnoit. » (3)

C'est là tout à fait le ton de Florian. Ce passage, du reste, lui a inspiré son récit du siège de Grenade :

« Peu de temps avant le siège, Gonzalve, vainqueur des Maures, arrive au pied de leurs ramparts, triomphe de nouveau, pénètre dans leur ville, porte la terreur et la mort jusqu'au centre de Grenade. Tout tombe, tout fuit devant lui ; un long ruisseau de sang marque sa course... » (4)

Un peu avant Florian écrivait :

« Avec ce secours qui mettoit ses soldats en sécurité, il les conduisit jusqu'à la muraille, fit livrer divers assauts, où il se trouvoit toujours en personne, soit pour soutenir les assaillants, s'ils étoient repoussés, soit pour ramener leur courage, s'il venoit à se rallentir » (5)

(1) t.II, livre III, p. 12.

(2) Voir ci-dessus p. 103.

(3) Duponcet : *op. cit.*, t.I, p. 78, 79.

(4) t.I, livre I, p. 267, 268.

(5) t.I, livre I, p. 259.

On entend les mêmes accents d'admiration devant les exploits du héros, et ces exploits ne sont guère changés. (1)

Les femmes ne sont que les ombres de celles que nous connaissons si bien. Elles ne font que pleurer et prier. Il ne faut faire d'exception que pour Inez, qui, à l'occasion, fait voir du courage, et pour Zuléma, qui ne manque pas d'ardeur lorsqu'elle tâche d'empêcher le combat de Gonzalve avec Almanzor. (2)

Si l'on se souvient mieux de Zora, c'est seulement à cause des incidents tragiques qui précèdent sa mort.

La composition de *Gonzalve de Cordoue* est nette et claire. Jamais nous ne perdons complètement de vue le thème principal, qui est l'amour de Gonzalve pour Zuléma.

Parmi les récits, qui abondent, il n'y a que celui d'Ismaël et de Zora, qui n'ait aucun rapport avec le sujet. Florian n'a pas su résister à la tentation d'insérer dans son ouvrage cette variation sur l'histoire d'Abindarraez et de Charifa. (3) La manière dont il a dramatisé cet épisode, en appuyant sur le côté sentimental, tout en prolongeant à outrance l'élément tragique, montre assez bien son procédé général.

Florian sait raconter. Il sait tirer le meilleur parti d'une situation, en faire naître des effets pathétiques. Parmi les scènes les plus réussies, citons celle de l'attente avant le combat pour la vie de la Reine de Grenade. (4) Frappante chez Pérez de Hita, elle le devient davantage encore chez Florian. Et quel noble tableau que celui où Zuléma se montre sur les degrés du palais, au moment de l'entrée des vainqueurs espagnols :

« Les bras étendus vers le ciel, le visage baigné de larmes, elle invoque le Tout-Puissant, lui demande avec des sanglots d'éloigner ce guerrier terrible qui marche suivi de trépas. Au même instant Gonzalve paroît, le glaive à la main, tout couvert de sang, se frayant une large route à travers les victimes et les fuyards. Il court, vole, voit la princesse... et son épée reste suspendue, sa main arrête son coursier fougueux.

(1) Toute la dernière partie de *Gonzalve de Cordoue* est basée sur Duponcet : la construction de Santa Fé, la destruction du camp par les Maures, l'entrée triomphale dans la cité, que Duponcet décrit assez minutieusement.

(2) t.II, livre VIII, p. 268-272.

(3) Voir ci-dessus p. 48.

(4) t.II, livre IV, p. 82,83.

« Immobile d'admiration il contemple ces traits ravissants que la douleur semble embellir encore, ces yeux dont le brillant azur attendrit et brûle à la fois, et ce front où la majesté s'unit à la pudeur timide, et ces longues tresses d'ébène dont la moitié flotte en désordre mêlé avec un voile de pourpre, dont l'autre abreuvée de pleurs, tombe et repose sur le marbre... Telle, et moins belle peut-être, parut la sensible Chimène, lorsqu'elle vint implorer son roi contre un héros qu'elle adoroit. » (1)

Florian a une forte imagination visuelle. Toutes les descriptions sont vives et colorées. On peut les diviser en trois catégories : celles des mœurs et des costumes, celles de l'action, et celles de la nature.

Les descriptions des mœurs nous l'avons vu, sont intéressantes, mais c'est l'action qu'il évoque le mieux. Voici l'animation d'un combat contre le taureau, exprimée par des phrases vives : (2)

« Le signal se donne, la barrière s'ouvre : le taureau s'élance au milieu du cirque. Mais, au bruit de mille fanfares, aux cris, à la vue des spectateurs, il s'arrête inquiet et troublé : ses narines fument...

Percé bientôt de toutes les lances, blessé de ces traits pénétrants dont le fer courbé reste dans la plaie, l'animal bondit dans l'arène, pousse d'horribles mugissements, s'agite en parcourant le cirque, secoue les flèches nombreuses enfoncées dans son large cou, fait voler ensemble les cailloux broyés, les lambeaux de pourpre sanglants, les flots d'écume rougie, et tombe enfin épuisé d'efforts, de colère et de douleur. »

Dans la description animée des combats apparaissent même des tendances réalistes — à moins que ce ne soit un penchant pour l'horrible. Gonzalve « immole, dissipe, détruit tout ce qui tente de l'arrêter, s'ouvre partout un long chemin où ses victimes tombent entassées, et presse son coursier fatigué, qui peut à peine franchir tant d'armures, et tant de cadavres... Appuyé contre un monceau de morts, couvert de son bouclier criblé, le pied posé sur quatre Africains qui meurent en mordant la poudre... » (3)

Ailleurs voici la tête d'Abenhamet qui « bondit trois fois sur le marbre en murmurant le nom de Zoraïde ; » (4) et puis « les têtes des malheureux frères amoncelées dans la cuve où elles s'agitent au gré de l'onde dans les flots d'écume et de sang ! » (5) (Le point d'exclamation est de Florian).

(1) t. I, livre I, p. 268, 269.

(2) t. II, livre V, p. 113, 114.

(3) *Ibid.*, p. 112-114.

(4) t. II, livre II, p. 49.

(5) *Ibid.* p. 53.

La mort d'Almanzor est pour Moraïme comme un coup de foudre :

« L'effet du tonnerre n'est pas plus prompt : sans pouvoir jeter un seul cri, sans pouvoir faire un mouvement, elle tombe, roule sur le marbre ; sa tête frappe trois fois les degrés, son sang coule par trois blessures, et son corps inanimé vient s'arrêter aux pieds d'Alabez. » (1)

On remarque cette insistance sur l'horrible à cause du fort contraste avec le côté idyllique du livre, qui se voit surtout dans les descriptions naturelles. Car, pour la première fois, la nature est pour quelque chose dans un roman mauresque. Rousseau n'a pas parlé en vain. Il faut que la nature s'accorde avec la disposition de l'homme. Cet accord n'est que suggéré, mais il y est. Voici ce qui s'harmonise bien avec l'humeur rêveuse des amants :

« Le bruit d'une source abondante tombant en cascade parmi les rochers, se mêle au murmure plaintif des arbres balancés par le vent, aux cris funèbres des oiseaux de nuit, perchés sur la pointe des rocs. » (2)

Malheureusement il n'y a rien encore dans ces descriptions de précis ni de fort. Les banalités ne manquent pas. On entend parler des *eaux vives et jaillissantes* et des *limpides ruisseaux*. Voici la lune qui *deux fois a renouvelé son croissant*, et le soleil qui *a parcouru la moitié de son cours*. Tout cela est artificiel. Nous nous attendons à voir paraître des bergers.

La nature reparaît dans les comparaisons que Florian, à l'imitation des anciens poèmes, sème le long de son récit. En parlant de la jeunesse de Gonzalve et de Lara, il écrit :

« Ainsi deux peupliers nouveaux s'élancent de deux tiges voisines, croissent en unissant leurs branches, s'appuient, l'un sur l'autre, s'élèvent ensemble, confondent leurs jeunes ombrages, et dominent les bois d'alentour. » (3)

Encore :

« Tels deux aigles furieux, partis du nord et du midi, fendent l'air d'une aile rapide, et tombent en se rencontrant, tels les deux héros élançés se joignent au milieu de la carrière, et ce choc abat leurs coursiers. » (4)

Mais que penser de cette comparaison des quadrilles du jeu de cannes :

« Ainsi dans la mer d'Almérie, on voit les Dauphins rassemblées fendre la *plaine liquide*, se mêler, s'entrelacer dans leurs circuits, dans leurs détours, se poursuivre sans jamais s'atteindre, et bondir à la fois, sur les ondes ! » (5)

(1) t. I, livre, II, p. 296.

(2) *Ibid.*, p. 333.

(3) t. I, livre I, p. 272, 273.

(4) t. II, livre II, p. 280.

(5) t. I, livre I, p. 243.

Il y a de tout dans le style de Florian. Ce qui frappe le plus est, peut-être, le contraste entre ses qualités classiques et la sensiblerie larmoyante, qui nous paraît aujourd'hui si démodée.

L'influence classique se trouve dans la recherche des nobles attitudes, dans le style grandiose des invocations déclamatoires, qui annoncent chaque livre, et dans maint tour de phrase.

Des nobles attitudes nous en avons déjà parlé. (1) Les déclamations, bien qu'elles soient souvent longues, ennuyeuses et alambiquées, ont parfois une certaine beauté sonore, qui rappelle la tragédie classique, dont elles semblent remplacer le chœur.

Combien encore de formules classiques !

« Elle dit, et la tendre captive... ; » (2) Zoraïde approche de trois lustres, (3) et Gonzalve de son cinquième...

« Je t'apporte la guerre ou la paix ». (4)

Et voici des souvenirs : les soldats maures sont « semblables aux lions Gétules », (5) et l'on voit les « campagnes délicieuses où le Lixos arrosoit autrefois les fameux jardins conquis par Hercule. » (6)

Et chacun a son épithète : le *fidèle* Lara, le *vénérable* Mulei, le *grand* Almanzor, l'*auguste* reine.

Mais ce qui domine ici, bien plus que la tradition classique et la gauche imitation de *Télémaque*, c'est la sensiblerie artificielle et ampoulée qui a été le défaut de cette époque.

Pendant les funérailles d'Almanzor, des esclaves mènent les *tristes* coursiers du héros, qui semblent connaître leur malheur ; « ils baissent leur front vers la terre, lèvent avec peine leurs pieds tardifs, et vont balayant le sable de leur crinière longue et touffue. » (7)

Tout le monde, à la moindre occasion, soupire ou répand des torrents de pleurs.

« Leurs campagnes, dit Claretie, des héros de Florian, sont toujours humides, ne serait-ce que par les ruisseaux de larmes qui y

(1) Voir ci-dessus p. 119, 124, 125

(2) t. II, livre II, p. 252

(3) *Ibid.*, p. 8.

(4) t. I, livre I, p. 277.

(5) t. II, livre II, p. 128.

(6) t. I, livre I, p. 289.

(7) t. II, livre IX, p. 300.

coulent. Ils sont affectés d'une sensibilité presque maladive. Compter le nombre de fois que les mots *sensible*, *tendre*, *attendrir* figurent dans toutes ces pages serait un travail au-dessus des forces humaines... Ils ont tous les nerfs surexcités. » (1)

Voilà le plus grand défaut de *Gonzalve de Cordoue*. Il faut y ajouter la préciosité. On entend parler des *doux poisons de l'amour*, ou bien la pâleur s'appelle « fard de la gloire des héros », (2) Voilà ce qui dépare ces personnages héroïques. On a trop souvent l'impression d'une épopée manquée.

Gonzalve de Cordoue est, en réalité, le dernier des vrais romans mauresques. Mais le goût a déjà changé. Ce n'est plus le simple récit d'exploits merveilleux, de tournois somptueux, de fêtes magnifiques, ou d'amours soi-disant ingénues. Si le XVII^e siècle avait travesti la tradition, en y mêlant ses propres tendances, la contradiction ne semblait pas encore trop forte. Au XVIII^e siècle il n'en est plus de même.

« Le siècle tournera à l'idylle, dit M. Lanson, notre beau monde traduira en sentiments et en pittoresque d'opéra-comique le goût de l'innocence rustique et de la belle nature que lui aura inoculé Rousseau ». (3) C'est dans ce sens que Florian a fait évoluer le roman mauresque. Cependant tout y est outré — la bravoure, le patriotisme, l'honneur. Les sentiments sont trop raffinés ; on est accablé d'apostrophes lyriques et attendrissantes, de longues tirades morales.

(1) Léo Claretie : *Florian*, Paris, H. Lecène et H. Oudin, 1888, in-8°, p. 109.

(2) t. II, livre II, p. 255.

(3) G. Lanson : *Histoire de la littérature française*, 2^e édition, Paris, Hachette, 1912, in-12, p. 806.

TROISIÈME PARTIE.

LE ROMAN MAURESQUE EN FRANCE AU COMMENCEMENT DU XIX^e SIÈCLE.

INTRODUCTION.

« Jamais depuis 1789, dit M. Lanson, la littérature n'a reçu du public mondain ni impulsion, ni direction, et cela revient à dire que les femmes ont perdu leur empire presque deux fois séculaire. (1) Et cela sonnait la mort du roman mauresque. Mais la Révolution avait produit un autre public, un public particulier, celui des émigrés.

Pour se consoler de leur vie actuelle, les émigrés aimaient à se replonger dans les temps anciens. Ils étaient d'autant plus encouragés dans cette tendance qu'ils subissaient l'influence des littératures des pays où ils s'étaient réfugiés. Le genre qui régnait alors était le genre troubadour — Wieland en Allemagne, Percy en Angleterre, avec Sir Walter Scott et Ossian. (2) Ainsi l'on s'intéressait au moyen âge, on remontait jusque vers « les siècles renommés de foi, de loyalisme et de simplesse... le bon vieux temps ». (3)

Il y a donc eu, même à cette époque, des lecteurs pour apprécier dans le roman mauresque un reflet de l'antique chevalerie. D'autre part, « nos romantiques, dit M. Martinenche, qui se déclareront les ennemis farouches de la fadeur, y rencontreront un tableau de l'Espagne galante qui séduira leur imagination. Ils renforceront les couleurs trop ternes... Ils feront, en effet, connaissance avec ces

(1) G. Lanson : *op. cit.*, *La Littérature pendant la Révolution et l'Empire*, p. 854.

(2) Voir F. Baldensberger : *Le Mouvement des Idées dans l'Émigration française (1789-1815)*, t. II, *Prophètes du Passé - Théories de l'Avenir*, Paris, Plon, 1924, in-8°.

(3) *Ibid.*, p. 171.

romances de frontière d'où était sorti le roman morisque et que la France avait ignorés jusque-là, (1) et ils y trouveront précisément tout le pittoresque qu'ils rêvaient d'ajouter à la galanterie hispano-romanesque... » (2)

Abel Hugo publie en 1822, ses *Romances Historiques* (3) qui offrent directement au public, pour la première fois, une partie du *Romancero*.

On porte au théâtre plusieurs sujets tirés de l'histoire des Maures : *Gonzalve de Cordoue ou le Siège de Grenade* ; (4) *Don Pèdre et Zulica ou la Princesse de Grenade* ; (5) *l'Amazone de Grenade* ; (6) les *Abencérages ou l'Etendard de Grenade* ; (7) *Pelage ou le Roi et la Paix* ; (8) *Abenhamet ou les Deux Héros de Grenade* ; (9) *Le Pavillon des Fleurs ou les Pêcheurs de Grenade*. (10)

On lit toujours la *Bibliothèque Universelle des Romans*, et *Gonzalve de Cordoue*. Une édition de *Zayde* paraît en 1821, (11) tandis que les *Œuvres* de Mme de La Fayette sont publiées en 1804, (12) 1812, (13) 1814 (14) et 1820 (15). On peut lire Cardonne, Chénier et

(1) La *Bibliothèque Universelle des Romans* et Florian en avait déjà parlé.

(2) E. Martinenche: *L'Espagne et le Romantisme Français*, Paris, Hachette, 1922, in-8°, p. 23.

(3) *Romances historiques*, trad. de l'esp. par Abel Hugo, Paris, Pélicier, 1822, in-8°. Hugo n'en traduit que deux qui soient mauresques.

(4) Mélodrame, par Hyacinthe Dorvo, Paris, Barba, 1806, in-8°.

(5) Mélodrame, joué le 24 nivose de l'an X de la République.

(6) Mélodrame, imité de Florian, par Mme. Barthélémy H..., musique de Taix, fév. 1812.

(7) Opéra, Etienne Jouy, Paris, Roulet, 1813, musique de Cherubini in-8°.

(8) Chœur, paroles de M. de Jouy, musique de Spontini, Paris, chez Mlles Erard, 1814, in-4°.

(9) Mélodrame, par Mélesville, Paris, Fages, 1815, in-8°.

(10) Comédie, par R.C. Guilbert de Pixérécourt, Paris, Pollet, 1822, in-8°.

(11) Paris, Lebigne, 2 vol. in-12.

(12) Paris, Colnet, 1804, in-8°.

(13) Paris, d'Hautel, 1812, in-12.

(14) Voir *Bibliographie*, p. 160.

(15) Paris, Vve. Lepetit, 1820, in-8°.

Henri Swinburne, et Conde va publier son ouvrage sur la domination de l'Espagne par les Arabes (1).

Ce qui nous touche de plus près, c'est la traduction nouvelle des *Guerres Civiles* par Sané, (2) imprimée en 1809, précédée des *Réflexions*, si pleines de renseignements et d'appréciations justes, qui ont préparé la voie pour la dernière variation sur le motif mauresque, les *Aventures du Dernier Abencerage*.

Ainsi l'on s'intéresse toujours à l'Espagne mauresque au commencement du XIX^e siècle. Mais on ne s'intéresse plus à elle comme à quelque chose de *vivant*, de réel. On y cherche les images d'une ancienne civilisation, et le sentiment de tristesse qui peut naître de ses ruines mélancoliques. C'est à l'épilogue d'une longue et noble tradition que nous allons assister.

(1) Conde (Jose-Antoine) : *Historia de la dominacion de los Arabes en Españas*, Madrid, 1820-21, 3 vol. in-fol. trad. en français par Marlès, Paris, 1825, 3 vol. in-8°.

(2) Voir ch. III.

CHAPITRE I.

CHATEAUBRIAND :

LES AVENTURES DU DERNIER ABENCERAGE (1826). (1)

Le XIX^e siècle nous offre l'expression la plus raffinée du genre mauresque. Il nous offre la plus belle interprétation d'un thème qui s'était maintenu pendant plus de deux siècles.

En 1804, Chateaubriand avait été nommé ministre de France dans le canton du Valais. Peu de temps après, il apprit l'exécution du duc d'Enghien. Il n'hésita pas à donner sa démission. Alors, jusqu'en 1814, il se consacra aux lettres.

Ayant l'intention d'écrire une épopée en prose sur les premiers temps du christianisme, il partit, le 13 juillet 1806, pour la Terre-Sainte. Il en revint, en passant par l'Egypte, Tunis, Grenade et Madrid, en juin 1807. De ce voyage sont sortis trois ouvrages : les *Martyrs* (1809) ; l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811) ; enfin les *Aventures du Dernier Abencerage* (1826).

Bien que le *Dernier Abencerage* n'ait été publié qu'en 1826, on a constaté qu'il était déjà écrit en 1814. Chateaubriand, ne dit-il pas lui-même en 1826 :

« Les Aventures du Dernier Abencerage sont écrites depuis à peu près une vingtaine d'années : le portrait que j'ai tracé des Espagnols explique assez pourquoi cette Nouvelle n'a pu être imprimée sous le gouvernement impérial. » (2)

Il se peut qu'il ne l'ait pas publiée alors parce que l'heure n'était pas propice, et parce que les sentiments qu'il y exprimait n'auraient pas été agréables à la censure. L'hypothèse de M. Hazard est plus près de la vérité, à savoir que Chateaubriand éprouvait

(1) *Les Aventures du Dernier Abencerage* éditées par Paul Hazard et Marie-Jeanne Durry, Paris, Champion, 1926, in-8°.

(2) *Préface*, ; p. x.

quelque répugnance à livrer un épisode, à peine déguisé, de sa vie sentimentale aux yeux railleurs du public.

Car ce retour à travers l'Espagne avait un autre objectif que celui de suivre la trace du mahométisme en Europe. Chateaubriand n'y voyageait pas à son loisir pour admirer les ruines mauresques et les paysages andalous. Au contraire, il les parcourait à grande vitesse. Il s'agissait d'arriver le plus tôt possible à Grenade, où l'attendait, depuis deux mois, Mme de Noailles.

Dans les jardins enchanteurs des palais grenadins se passa une idylle d'amour très brève, car Chateaubriand y resta à peine deux jours. Peu de temps après son retour à Paris, commencèrent la déception, les malentendus ; vint la rupture, et bientôt Mme de Noailles perdit la raison.

Pourtant elle avait été très belle, cette idylle. Aussi Chateaubriand voulut-il en faire revivre quelquechose dans une nouvelle, où il exprima tout son génie, et qu'il aima tant qu'il eut du mal à la détacher de lui.

« Il voulait bien la lire devant des auditoires de choix ; chez Nathalie de Noailles elle-même à Méréville ; chez Mme de Ségur ; chez Mme de Duras ; en présence du roi Louis XVIII. Mais il ne voulait pas la donner au grand public, au public vulgaire. Elle courut des risques, puisque, toujours à court d'argent, il fut à plusieurs reprises tenté de la vendre aux libraires, et que même il l'engagea.... Encore, lorsqu'il la produisit à la grande lumière, près de vingt ans après le voyage en Espagne, éprouva-t-il l'impression d'un déchirement : « Ah ! mon pauvre *Abencerage* ! Le voilà donc sorti de sa solitude et livré au monde ! Cela fait saigner le cœur. » (*A Madame de Duras*, 12 juin 1826). (1)

C'est un sujet assez frêle que cette histoire d'Aben-Hamet, dernier des Abencérages. Aben Hamet réunit « en lui la beauté, la valeur, la courtoisie, la générosité de ses ancêtres, avec ce doux éclat et cette légère expression de tristesse que donne le malheur, noblement supporté. » (2) Il résolut de quitter Tunis, (où sa famille s'était réfugiée à la chute de Grenade, vingt-quatre ans auparavant,

(1) *Préface*, p. x.

(2) p. 7,8.

pour aller faire un pèlerinage jusqu'à son ancienne patrie. Il a le dessein caché d'y chercher quelque fils des Bivar, qui puisse lui rendre compte du sang des Abencérages versé par ses aïeux.

Arrivé à Grenade, terme de son voyage, Aben Hamet passe a nuit à errer dans ces lieux, que les vieillards lui avaient si souvent décrits. Le jour le trouve égaré dans la ville silencieuse. Soudain il aperçoit une jeune Espagnole, qui se rend, avec sa duègne, à la prière matinale. Elle le voit aussi, lui parle, le mène à la porte du kan, et disparaît.

Voilà les beaux projets d'Aben-Hamet qui s'enfuient. « C'est en vain qu'il ne veut s'occuper que de son pèlerinage au pays de ses pères ; c'est en vain qu'il parcourt les coteaux du Douro et du Xénil, pour y recueillir des plantes au lever de l'aurore : la fleur qu'il, cherche maintenant, c'est la belle chrétienne ». (1)

Un jour, errant près de l'Albaizyn, Aben-Hamet entend le son d'une voix et d'une guitare. C'est la voix de sa houri, qui chante un *romance* des Abencérages et des Zégris. Aben-Hamet s'élance dans le jardin où il retrouve Blanca, qui lui fait bon accueil, et le présente à son père.

Le Maure et la chrétienne se revoient souvent. Ils s'aiment, sans se découvrir leurs sentiments, jusqu'au jour où Blanca mène son amant à l'Alhambra. Dans ces lieux enchantés Aben-Hamet avoue son amour. Mais le Maure ne veut pas être chrétien, et Blanca ne reniera jamais sa foi.

Aben-Hamet doit donc partir. Avant de s'en aller, il jure d'aimer Blanca toujours, et de revenir à Grenade, chaque année, à la même époque.

« Et moi, dit Blanca en larmes, je t'attendrai tous les ans ; je te conserverai, jusqu'à mon dernier soupir, la foi que je t'ai jurée, et je te recevrai pour époux lorsque le Dieu des chrétiens, plus puissant que ton amante, aura touché ton coeur infidèle. » (2)

La troisième année, Aben-Hamet ne trouve pas Blanca, qui devait l'attendre à Malaga. Une lettre lui apprend son départ pour Grenade. Là se trouve son frère, Don Carlos, qui « avait tout le courage et toute la fierté de sa nation : terrible comme les conquérants du nouveau monde, parmi lesquels il avait fait ses premières

(1) p. 13, 14.

(2) p. 27, 28.

armes ; religieux comme les chevaliers espagnols vainqueurs des Maures, il nourrissait dans son cœur contre les infidèles la haine qu'il avait hérité du sang du Cid. » (1) Avec lui se trouve Thomas de Lautrec, fait prisonnier à la bataille de Pavie, et qu'il voudrait marier à sa sœur.

Aben-Hamet arrive à Grenade. En le voyant, Blanca ne peut pas dissimuler ses sentiments. Don Carlos les soupçonne ; Blanca les avoue. Don Carlos vole chez l'Abencerage.

« Maure, lui dit-il, renonce à ma sœur ou accepte le combat. » (2)

Suit un combat à la Fontaine du Pin, où Aben-Hamet, vainqueur, épargne la vie de Don Carlos.

Alors s'écoulent quelques jours, sans qu'Aben-Hamet voie Blanca. Il fréquente même l'église chrétienne. Il est sur le point de céder, et de se faire chrétien. Il se rend au palais du duc de Santa Fé, pour faire connaître sa résolution à Blanca. Elle est allée, avec Don Carlos, assister à une fête donnée par Lautrec au Généralife. Aben-Hamet les rejoint.

Vers la fin de la fête, Aben-Hamet apprend, par hasard, que la famille de Blanca est celle des Bivars, ses ennemis héréditaires.

« La tentation étoit grande, mais elle n'étoit pas au-dessus des forces d'Aben-Hamet. Si l'amour dans toute sa puissance parloit au cœur de l'Abencerage, d'une autre part il ne pensoit qu'avec épouvante à l'idée d'unir le sang des persécuteurs au sang des persécutés... Transporté de douleur, Aben-Hamet s'écrie : « Ah ! faut-il que je rencontre ici tant d'âmes sublimes, tant de caractères généreux, pour mieux sentir ce que je perds ! Que Blanca prononce ; qu'elle dise ce qu'il faut que je fasse, pour être plus digne de son amour ! »

« Blanca s'écrie : « Retourne au désert ! » et elle s'évanouit.

« Aben-Hamet se prosterna ; adora Blanca encore plus que le ciel, et sortit sans prononcer une seule parole... »

« Chaque année Blanca alloit errer sur les montagnes de Malaga, à l'époque où son amant avoit coutume de revenir d'Afrique ; elle s'asseyoit sur les rochers, regardoit la mer, et les vaisseaux lointains, et retournoit ensuite à Grenade ; elle passoit le reste de ses jours parmi les ruines de l'Alhambra. Elle ne se plaignoit point, elle ne pleuroit point, elle ne parloit point d'Aben-Hamet : un étranger l'auroit cru heureuse... On n'a jamais su quelle fut la destinée d'Aben-Hamet. » (3)

Voilà à grands traits, l'histoire du *Dernier Abencerage*. Même si sa préoccupation récente de la religion mahométane, et du sort malheureux des Arabes, n'avait pas influencé Chateaubriand, deux

(1) p. 30, 31.

(2) p. 34.

(3) p. 49.

romans auraient pu l'inspirer : *Mathilde*, ou *mémoires tirés de l'histoire des Croisades*, (1) et *Corinne*. (2)

Le Dernier Abencerage ressemble à *Corinne* du côté de l'étude morale, du milieu historique et de leur réaction mutuelle. Ce sont aussi deux amants de tempéraments et d'éducation opposés, dont les amours ont pour cadres des lieux célèbres dans l'histoire, des lieux qui parlent de civilisations passées, et qui se prêtent à des pensées douces et attendrissantes. Mais cette idylle ne peut pas durer. Le devoir rappelle l'amant à son pays. Il se dévoue aux traditions de sa famille, et *Corinne* va mourir dans le pays qui a vu son bonheur.

En somme la ressemblance entre les deux romans est un peu superficielle. Dans *Corinne* l'influence des lieux historiques est, pour ainsi dire, secondaire : elle est là surtout pour appeler de longs arguments philosophiques, tandis que dans le *Dernier Abencerage* cette influence est essentielle : elle n'y est nullement forcée ; elle est plutôt suggérée par l'atmosphère créée, elle est répandue dans tout l'ouvrage, qui autrement ne pourrait exister. Il n'en faut pas moins remarquer que Chateaubriand a eu un devancier et bien proche dans le même genre.

Le roman de *Mathilde*, moins connu peut-être de nos jours, mais si souvent réédité alors, fut publié en 1805, et Chateaubriand a pu le lire avant son départ pour l'Orient.

Dans cet ouvrage est racontée en six volumes, l'histoire de l'amour de l'Arabe, Malek Adhel, pour Mathilde, princesse d'Angleterre. Ni l'un, ni l'autre ne veut abjurer sa foi. La situation est précisément celle du *Dernier Abencerage*. La tentation de Malek Adhel est aussi grande ; mais il en triomphe :

« Le flambeau du mahométisme, dit-il, ne jette plus dans mon âme qu'une lumière pâle et tremblante, celui du Christ n'y luit pas encore, mais toujours l'honneur y parle en maître ; qu'il soit donc ma religion et ma loi. J'admire les chrétiens et je les combattrai ; j'adore Mathilde et je vais la quitter ; et si je ne pouvais obtenir sa main qu'au prix d'une perfidie, je renoncerais à sa main. » (3)

Il y a aussi dans ce roman un chevalier chrétien, Montmo-

(1) Mme Cottin : *Mathilde*, Paris, Signet et Michaud, an XIII-1805, 6 vol in-12.

(2) Mme de Staël : *Corinne*, 1807.

(3) *Œuvres complètes de Mme Cottin*, Paris, Ladrangé, 1823, 9 vol. in-12, *Mathilde* (t. VI, VII, VIII). t. VII, p. 186.

rency, prétendant à la main de Mathilde. Malek Adhel est jaloux de lui, mais Montmorency, prototype de Lautrec, se retire en faveur de son rival. Le roi Richard, frère de Mathilde, joue à peu près, mais avec plus de rigueur, le même rôle que Don Carlos. Et le sort de Mathilde ressemble bien à celui de Blanca. Elle reste seule près du tombeau de son amant, tandis que les derniers vassaux anglais, qui emportent tous ses parents, tous ses compatriotes, disparaissent à l'horizon.

Bien que la question de la différence de religion se fût présentée tôt ou tard dans presque tous les romans mauresques, jamais auparavant elle n'avait fait l'intérêt du drame. Voilà déjà une grande différence entre le *Dernier Abencerage* et les fictions antérieures.

L'atmosphère ici n'est plus la même. Ce n'est plus sur de grandes luttes guerrières que tourne l'intérêt du livre, mais sur de grandes luttes morales. C'est que l'action, pour la première fois, n'est plus située au XV^e siècle. Il n'y a que vingt quatre ans, il est vrai, que Grenade est tombée, (1) mais tout est changé. Dès qu'on entre dans la ville on s'aperçoit bien que l'atmosphère n'est plus la même. Ce n'est plus la Grenade vive, chaude et joyeuse des temps jadis. C'est une Grenade de fantômes, belle, froide, évoquée pour être le cadre mélancolique du drame qui va s'y dérouler.

Voici l'Alhambra, l'Albaizyn, les Tours Vermeilles, le Généralife, la Rambla. Mais ce sont des palais abandonnés, des jardins déserts, une place qui ne retentit plus de sons guerriers. Tout cela ne nous est pas décrit en détail, comme chez Mlle de Scudéry, avec un luxe de renseignements soit topographiques, soit archi-

(1) Voir p. 7. « Vingt-quatre ans s'étoient écoulés depuis la prise de Grenade. » Donc la scène se passe en 1516. Mais la chronologie de Chateaubriand est peu exacte. A la page 21, il dit :

« Ce chemin les conduit à la place des Algibes, près de laquelle Charles-Quint faisoit alors élever un palais. » C'est-à-dire en 1527.

Encore, on nous dit que Thomas de Lautrec fut fait prisonnier à la bataille de Pavie (p. 31), en 1525. En réalité, comme le remarque M. Hazard, (*Une nouvelle espagnole de Chateaubriand, Revue de Paris*, 15 Déc., 1924, p. 924), puisque Lautrec était mort aussitôt après la bataille, des suites de ses blessures, « il a bien fallu qu'il quittât le royaume des ombres pour suivre François I^{er} à Madrid, et pousser jusqu'à Grenade en compagnie de Don Carlos. » Enfin, (p. 32) : « Bientôt Charles-Quint, mon maître doit porter la guerre à Tunis... » Nous voici en l'an 1535.

itecturaux, mais juste assez pour dégager de ces grandeurs ce qu'elles contiennent de tristesse. C'est un véritable *paysage d'âme*.

Dans tout ce décor, Chateaubriand n'a vu que ce qu'il voulait voir — la beauté et la grandeur. Il fallait que le décor fût sur le même niveau que les sentiments idéalistes des personnages. Aussi l'imagination de Chateaubriand se perd-elle dans le silence désert des splendeurs d'autrefois.

Il est intéressant de constater la manière bien différente dont, une vingtaine d'années plus tard, un autre romantique devait traiter ces mêmes paysages. Pourtant Théophile Gautier (1) les aimait autant que Chateaubriand :

« Nous y restâmes (à l'*Alhambra*) quatre jours et quatre nuits, qui sont les instants les plus délicieux de ma vie, sans aucun doute. »

Mais l'imagination ne le trompe pas :

« Cette description terminée, nous devons encore détruire une illusion ; toutes ces magnificences ne sont ni en marbre, ni en albâtre ni même en pierre, mais tout bonnement en plâtre... » (3)

« Malheureusement les érudits prétendent que les Abencérages et les Zégris n'ont jamais existé. Je m'en rapporte complètement là-dessus aux romances, aux traditions populaires et à la nouvelle de M. de Chateaubriand, et je crois fermement que les empreintes empourprées sont du sang et non de la rouille. » (4)

Malgré tout, c'est la réalité qui attire surtout l'œil de peintre de Théophile Gautier, tandis que c'est le passé que la méditation de Chateaubriand ressuscite au milieu des ruines.

Pendant son voyage précipité à travers l'Espagne, Chateaubriand a pu saisir des impressions vives, mais peu détaillées. Voici tout ce qu'il en dit dans l'*Itinéraire* :

« De Cadix je me rendis à Cordoue : j'admirai la mosquée, qui fait aujourd'hui la cathédrale de cette ville. Je parcourus l'ancienne Bétique, où les poètes avaient placé leur bonheur. Je remontai jusqu'à Andujar, et je revins sur mes pas pour voir Grenade. L'*Alhambra* me parut digne d'être regardé, même après les temples de la Grèce. La vallée de Grenade est délicieuse, et ressemble beaucoup à celle de Sparte : on conçoit que les Maures regrettent un tel pays. » (5)

Cette description sommaire convenait à un séjour de si peu de

(1) *Voyage en Espagne*, Paris, Charpentier, 1845, in-8°, Ch. XI.

(2) *Ibid.*, p. 238.

(3) *Ibid.*, p. 246.

(4) Théophile Gautier : *op. cit.*, p. 253.

(5) *Œuvres complètes de M. le vicomte de Chateaubriand*, Paris, Lefèvre (Lavocat, éditeur), 1831, t. VIII, *Itinéraire de Paris à Jérusalem* (vol. 2), p. 270.

durée, et bien que Chateaubriand affirme avec insistance que c'est sur les lieux mêmes qu'il a pris la description de Grenade, (1) il a dû rafraîchir sa mémoire sur maint détail. Pour cela il avait sous la main le *Voyage en Espagne* de Swinburne, traduit en français depuis 1787. (2) Swinburne, bien entendu, parle de Grenade ; (3) il parle même de *Gilles Pérez* (4), il raconte l'histoire de Boabdil et Alfaïma (5) ; et il décrit minutieusement l'Alhambra (6). Ce *Voyage* a été une véritable mine pour Chateaubriand.

Naturellement la description de ces lieux déserts rappelait leurs anciens maîtres, et leurs exploits célèbres. Cependant cette civilisation mauresque, ou soi-disant mauresque, à laquelle nous nous attendons, ne s'y trouve qu'en de très courts aperçus rétrospectifs. Chateaubriand suppose que son public connaît l'histoire de Grenade.

« Il est souvent fait allusion, dit-il, dans cette Nouvelle, à l'histoire des Zégris et des Abencerages ; cette histoire est si connue qu'il m'a semblé superflu d'en donner un précis dans cet Avertissement. La Nouvelle d'ailleurs contient les détails suffisants pour l'intelligence du texte. » (7)

Il a raison. On lisait toujours *Gonzalve de Cordoue*, avec le *Précis historique* ; on avait tous les livres de référence qu'avait eus Florian (8) ; Sané venait de publier sa traduction des *Guerres Civiles*, précédée des *Quelques réflexions sur les Musulmans d'Espagne*.

Aussi Chateaubriand, ne fait-il pas renaître ces belles dames et ces vaillants guerriers ; il n'évoque que leur souvenir. On passe

(1) « C'est sur les lieux mêmes que j'ai pris, pour ainsi dire, les vues de Grenade, de l'Alhambra, et de cette mosquée transformée en église, qui n'est autre chose que la cathédrale de Cordoue. » (*Avertissement*, p. 4). Plus tard il le réaffirme :

« Il est inutile de répéter que j'ai fait cette description de l'Alhambra sur les lieux mêmes. » (p. 24, *note*).

(2) Swinburne : *Voyage en Espagne en 1775 et 1776*, Paris, Didot, l'aîné, 1787, in-8°.

(3) *Ibid.*, p. 182-259.

(4) *Ibid.*, p. 201.

(5) *Ibid.*, p. 202-210.

(6) *Ibid.*, p. 222-244.

(7) p. 4.

(8) Voir ci-dessus p. 103, 109-111, 113

près du « gros frêne célèbre par le combat de Muça et du grand-maître de Calatrava, sous le dernier roi de Grenade ». (1)

Don Carlos et Aben-Hamet volent à la fontaine du Pin :

« Les duels des Maures et des Chrétiens avoient depuis longtemps rendu cette source célèbre. C'étoit là que le Malique Alabès s'étoit battu contre Ponce de Léon, et que le grand-maître de Calatrava avoit donné la mort aux valeureux Abayados. On voyait encore les débris des armes de ce chevalier maure suspendus aux branches du pin, et l'on apercevoit sur l'écorce de l'arbre quelques lettres d'une inscription funèbre. » (2)

Dans la cabane à Tunis, se trouvent la devise des Abencérages, des lances ornées de pennons blancs et bleus, des alburnos, des casaques de satin tailladé, des cimenterres, des poignards, « de longues épées, dont le fourreau avoit été brodé par les mains des princesses » (3).

Tous ces détails qui appartiennent à la chevalerie plaisaient à Chateaubriand : à l'époque où il écrivait, le genre troubadour jouissait en effet, d'une grande vogue. Aussi entendons-nous parler de « l'éperon d'or, marque de la chevalerie » ; (4) de « la croix rouge de Calatrava... brodée sur un pourpoint, avec cette devise : *Pour elle et pour mon roi.* » (5) Don Carlos arme Aben-Hamet chevalier, lui donne l'accolade, « en lui frappant trois fois l'épaule du plat de son épée. » (6) Chateaubriand parle aussi des *Yseult*, des *Genièvre*, des *Oriane*, (7) et des « fées charmantes qui apparoissent à Tristan et à Galaor. » (8) Et ses chevaliers, comme ceux de l'époque troubadour, chantent des romances (9).

D'autre part Chateaubriand a su, bien entendu, rappeler les incidents célèbres de l'histoire de l'Alhambra :

« Aben-Hamet, dit la fille du duc de Santa Fé, regardez bien cette fontaine : elle reçut les têtes défigurées des Abencerages. Vous voyez encore sur le marbre la tache du sang des infortunés que Boabdil sacrifia à ses soupçons. » (10).

(1) p. 10.

(2) p. 34, 35. Voir Sané, t. I, ch. VIII, p. 144-152 ; t. I, ch. XI.

(3) p. 6, 7.

(4) p. 32.

(5) *Ibid.*

(6) p. 34.

(7) p. 7.

(8) p. 17.

(9) p. 41-45.

(10) p. 23.

Et près de la fontaine des Douze Lions :

« Etranger, dit la naïve Espagnole, quand je regarde ta robe, ton turban, tes armes, et que je songe à nos amours, je crois voir l'ombre du bel Abencerage se promenant dans cette retraite avec l'infortunée Alfaïma. » (1)

Aben-Hamet se dit, sur la Rambla :

« Peut-être étoit-ce sur cette place solitaire que se donnoient ces fêtes qui portèrent la gloire de Grenade jusqu'aux nues. Là passaient les quadrilles superbement vêtus de brocart, là s'avançoient les galères chargées d'armes et de fleurs, les dragons qui lançoient des feux et qui récéloient dans leurs flancs d'illustres guerriers : *ingénieuses inventions* du plaisir et de la galanterie. » (2)

« Mais hélas ! au lieu du son des anafins, du bruit des trompettes et des chants d'amour, un silence profond régnoit autour d'Aben-Hamet ». (3) Voilà la note sensible de toute cette description. « Sultane aimée, dit Aben-Hamet, ces palais n'ont jamais été aussi beaux dans leur jeunesse qu'ils le sont dans leurs ruines. » (4) Ce ne sont pas les Maures du temps de leur gloire, qui intéressent Chateaubriand ; ce sont les Maures déchus et exilés.

On voit bien que pour tout ce qui touche à l'histoire, Chateaubriand s'est nourri des *Guerres Civiles*. Il n'a pas négligé, on vient de le dire, les romances. A Tunis « les mères bercent leurs enfants avec les romances des Zégris et des Abencerages » ; (5) le guide, en Espagne, « n'interrompoit sa *longue romance* que pour encourager les mules ; » (6) l'inconnue au jardin chantoit, une romance castillane qui retraçoit l'histoire des Abencerages et des Zégris ». (7) Et Chateaubriand a pris jusqu'aux mots mêmes d'une *romance* qui se trouve traduit par Sané dans l'*Histoire Chevaleresque* :

« Guide, s'écria-t-il, sois heureux ! ne me cache point la vérité, car le calme régnoit dans les flots le jour de ta naissance et la lune entroit dans son croissant. Quelles sont ces tours qui brillent comme des étoiles au-dessus d'une verte forêt? »

(1) p. 24.

(2) p. 11, cf. Sané, p. 136 « Tu ne verras plus ces galantes livrées des Zégris, des Maças, des Abencerrages et des Gomeles, ces *ingénieuses inventions* des Gazuls » etc.

(3) p. 11.

(4) p. 24.

(5) p. 6.

(6) p. 8.

(7) p. 15.

• C'est l'Alhambra, répondit le guide.

• Et cet autre château, sur cette autre colline, ? dit Aben-Hamet.

• C'est le Généralife, répliqua l'Espagnol. Il y a dans ce château un jardin planté de myrte où l'on prétend qu'Abencerage fut surpris avec la sultane Alfaïma. Plus loin vous voyez l'Albaizyn, et plus près de nous les Tours Vermeilles. » (1)

Et Aben-Hamet chante ce *romance* :

Le roi Don Juan,
Un jour chevauchant,
Vit sur la montagne
Grenade d'Espagne ;
Il lui dit soudain :
Cité mignonne,
Mon cœur te donne
Avec ma main.

Je t'épouserai,
Puis apporterai
En dons à ta ville
Cordoue et Séville.
Superbes atours
Et perle fine
Je te destine
Pour nos amours.

Grenade répond :
Grand roi de Léon,
Au Maure liée,
Je suis mariée.
Garde tes présents :
J'ai pour parure,
Riche ceinture
Et beaux enfants... (2)

Pour ajouter à la couleur locale Chateaubriand a multiplié les noms mauresques et espagnols, les termes spéciaux tels que

(1) p. 10.

(2) Voici la traduction du *romance* par Sané (t. I, ch. II, p. 39, 40) :

• Le roi Don Juan I, voyageant un jour sur les bords du Xénil, adressa ce discours au Maure Abénamar :

« Abénamar ! Abénamar ! enfant basané de la brûlante Afrique, sais-tu que le jour de ta naissance a donné lieu à de grands pronostics ? Un calme profond régnait sur les ondes, et la lune entrait dans son croissant... Quels sont ces châteaux qui s'élèvent si pompeusement dans les airs ? »

Abénamar.

« C'est l'Alhambra, seigneur, et sa Mosquée... Cet autre château que tu vois là-bas, c'est le généralife dont le parc enchanteur n'a point de rival. Aperçois-tu plus loin cette grande forteresse ? Ce sont les Tours Vermeilles. »

D. Juan.

« Grenade ! Grenade ! si tu voulais m'épouser, je te donnerais en dot Séville et Cordoue. »

Grenade

« Je suis mariée, roi Don Juan ! oui, mariée, et n'ai pas envie d'être veuve. Le Maure qui me possède, me chérit et me comble de bienfaits. »

Zambra, anafin, burnous, firmin, etc. ou les appellations orientales et les tours de phrases exotiques : « Sultane des Fleurs », « Hourî », « Génie de l'Amour », ou encore les supplications faites à *Allah*, à *Mahomet*, au *Saint Prophète*.

Quant aux costumes, Chateaubriand s'en occupe peu. Cependant on entend parler de la robe, du turban, des armes d'Abenhamet. Une seule fois, on nous donne quelque idée de l'air majestueux du Maure :

« Dans la course rapide du jeune Maure, sa robe de pourpre s'enflait derrière lui, son sabre recourbé retentissoit sur la selle élevée. et le vent agitoit l'aigrette dont son turban étoit surmonté. » (1)

La description de la robe de Blanca est un peu plus détaillée. Elle était « vêtue à peu près comme ces reines gothiques sculptées sur les monuments de nos anciennes abbayes. Son corset noir, garni de jais, serroit sa taille élégante ; son jupon court, étroit et sans plis, découvroit une jambe fine et un pied charmant ; une mantille également noire étoit jetée sur sa tête ; elle tenoit avec sa main gauche cette mantille croisée et fermée comme une guimpe au-dessous de son menton... » (2)

C'est assurément un joli portrait. Malheureusement, en 1516, Blanca auroit été vêtue d'une manière un peu différente. Elle aurait porté une robe en étoffe riche, qui aurait serré sa taille élégante, mais qui aurait été longue, assez ample, tombant en plis autour de ses pieds, qu'elle n'aurait guère laissés voir. Et avec cela un petit manteau et un petit chapeau orné de cordons et de houppes. (3)

L'élément mauresque le plus fort se trouve naturellement dans la personne d'Aben-Hamet. Il reste fidèle à la tradition par ses manières et par son tempérament. Nous le voyons aussi courageux, parfois aussi orgueilleux et toujours aussi passionné que ses aïeux.

(1) p. 21.

(2) p. 12.

(3) Voir p. 85, 86, *note* sur p. 12.

Au tombeau d'Abayados, avant son combat avec don Carlos, ce dernier, lui montrant la tombe de la main, s'écrie :

« Imite... ce brave Infidèle ; et reçois le baptême et la mort de ma main. »

« La mort peut-être, répondit Aben-Hamet : mais vive Allah et le Prophète ! » (1)

A la fin du combat, quand Don Carlos, vaincu, s'écrie :

« Frappe, Maure, frappe ! don Carlos désarmé te défie ; toi et toute ta race infidèle. »

Aben-Hamet se montre plus généreux encore que ses ancêtres :

« Tu pouvois me tuer, répond l'Abencerage, mais je n'ai jamais songé à te faire la moindre blessure ; j'ai voulu seulement te prouver que j'étois digne d'être ton frère, et t'empêcher de me mépriser. »

Pourtant Aben-Hamet nous paraît bien calme à côté d'un Malique, d'un Sarrazin, ou d'un Zayd. Plus de ces scènes de jalousie, qui soulèvent des rixes ; plus de cette ardeur d'éprouver sa valeur contre celle de l'ennemi. Deux générations ont passé depuis la chute de Grenade ; cette allure plus sobre convient au descendant d'une race vaincue. Cependant Aben-Hamet est fils d'une famille qui, il n'y avait qu'une vingtaine d'années, avait fait retentir la plaine de Grenade de ses cris d'armes : *Honneur et amour*. (2)

Il est vrai que « les familles portèrent dans leur patrie nouvelle le souvenir de leur ancienne patrie. Le *Paradis de Grenade* vivoit toujours dans leur mémoire ; les mères en redisoient le nom aux enfants qui suçotent encore la mamelle. Tous les cinq jours on prioit dans la mosquée, en se tournant vers Grenade. On invoquait Allah, afin qu'il rendît à ses élus cette terre de délices... Si l'on montrait à quelque banni les plaines de Bagrada, il secouoit la tête, et s'écrioit en soupirant : « Grenade ! »

Mais ce ton résigné, ne se fait-il pas entendre un peu tôt ? Chateaubriand, n'a-t-il pas toujours devant les yeux les Maures comme il les a entrevus, ou bien conçus, pendant son voyage au commencement du XIX^e siècle, plutôt que comme ils ont dû être au commencement du XVI^e ?

En fait de galanterie Aben-Hamet ne laisse rien à désirer.

(1) p. 35.

(2) p. 6.

« Houri du ciel, s'écrie-t-il, Génie de l'amour et de la beauté ; » (1)
« Sultane des fleurs... délices des yeux des hommes, ô esclave chrétienne plus belle que les vierges de la Géorgie... » ; (2) ou bien ;
« Favorite des Génies, je te cherchois comme l'Arabe cherche une source dans l'ardeur du midi ». (3) Et encore : « Tes paroles embauvent ces retraites comme les roses de l'hymen. Le seul frémissement de ta robe sur ces marbres me fait tressaillir. L'air n'est parfumé que parce qu'il a touché ta chevelure... » (4)

Enfin il y a toute la scène ou l'Abencérage, à son retour de Tunis, apporte, couchée parmi des feuilles de palmier dans une corbeille, une gazelle, dont le collier porte sur une plaque d'or un nom gravé en arabe. Blanca (s'appuyant sur le précédent de Zayde) avait appris l'arabe pendant l'absence de son amant. Ainsi, « elle lut avec des yeux attendris son propre nom sur le collier de la gazelle ». (5)

Jusqu'ici cette galanterie n'avait jamais été exprimée avec un tel raffinement, avec une compréhension si subtile de l'ardeur passionnée des Arabes. Néanmoins la vraie atmosphère mauresque manque à l'ouvrage.

Quelle idée de cette civilisation pourrait avoir un lecteur peu versé dans l'histoire intime de Grenade, après avoir lu le *Dernier Abencérage* ? Bercé par la musique de la prose, par le son de ces noms étranges, de plusieurs mots inconnus, il emporterait une triste et mélancolique impression d'une belle ville déserte, d'une vaillante civilisation morte, d'une noble et idéale histoire, noblement et idéalement racontée. Rien que la vague impression d'une époque assez indéterminée, qui, malgré des dates et des événements assez explicites, tendrait à se rattacher au commencement du XIX^e siècle.

Somme toute, ce roman a très peu de rapports avec le roman grenadin antérieur. Fondé sur une expérience véritable, la note

(1) p. 47.

(2) p. 13.

(3) p. 15.

(4) p. 25.

(5) p. 28, 29.

personnelle y pénètre partout. Chateaubriand ne prétend pas écrire un roman historique. Il écrit d'abord pour se faire plaisir, pour rendre immortel un épisode d'amour qu'il chérissait. Il n'essaie pas de faire renaître le passé ; il ne fait que le rappeler pour faire ressortir le contraste avec le présent.

L'esprit répandu dans le *Dernier Abencerrage* est bien celui du commencement du XIX^e siècle. Le goût pour « la peinture des vieilles mœurs de l'Europe, les souvenirs de la gloire d'un autre temps » (1) s'y donne libre essor. Tout dans ce livre, lieu, temps, sujet, a été admirablement calculé pour répondre aux goûts de l'époque. Le sujet était romanesque ; il parlait des antiquités indigènes d'un pays étranger ; il s'agissait de l'amour, de l'honneur et de la religion ; enfin il était rempli d'une douce mélancolie. Cela se prêtait d'une manière parfaite au tempérament sensible, rêveur, religieux et rétrospectif du romantisme.

Chateaubriand a dû composer cette nouvelle sans trop de difficulté. Le décor se trouvait tout fait, de même que l'occasion. Les personnages principaux étaient lui-même et Mme de Noailles. Celle-ci pouvait y figurer facilement, et Chateaubriand aussi, puisque l'orgueil, l'honneur et la passion étaient les grands ressorts de son tempérament, comme celui des Espagnols et des Maures.

Les Espagnols lui étaient sympathiques :

• On ne remarque chez cette nation aucun de ces airs serviles aucun de ces tours de phrase qui annoncent l'abjection des pensées et la dégradation de l'âme... D'un courage héroïque, d'une patience à toute épreuve, incapable de céder à la mauvaise fortune, il faut qu'il (l'Espagnol) la dompte ou qu'il en soit écrasé. Il a peu de ce qu'on appelle esprit, mais les passions exaltées lui tiennent lieu de cette lumière qui vient de la finesse et de l'abondance des idées. Un Espagnol qui passe le jour sans parler, qui n'a rien lu, rien étudié, rien comparé, trouvera dans la grandeur de ses résolutions les ressources nécessaires au moment de l'adversité. » (2).

Cette admiration pour les Espagnols est un des traits les plus frappants du livre. Le caractère de Don Carlos, qui représente ici l'Espagne, est même plus brillant que celui d'Aben-Hamet. Noble, fier, courageux, il ne perd jamais rien de sa fermeté. Si le caractère de Don Carlos se distingue des autres, c'est qu'il reflète quelques-uns des traits personnels de l'auteur, qui, ne s'intéressant vraiment qu'à

(1) p. 3.

(2) p. 17-18.

lui-même, se peignait en toute occasion. Mais, en général, Chateaubriand ne s'est pas fait Espagnol dans cette histoire — il s'est fait Maure.

Par ses lectures, il a pu se rendre compte de l'orgueil des Maures, de leur courage, de leur galanterie et de leur haut sentiment de l'honneur. Mais l'impression fugitive qu'il a reçue de leur caractère, à Tunis, où il les a vus exilés, tristes, résignés, était encore plus frappante. Voilà de forts liens de sympathie entre eux et lui. Chateaubriand n'était-il pas fier de la résignation avec laquelle il affrontait les vicissitudes de la vie ? Ne s'était-il pas vu exilé de sa patrie ? Ne s'était-il pas souvent plaint de ce qui lui semblait être la décadence de cette patrie ? Aben-Hamet est bien Chateaubriand.

De tous les personnages du roman il n'y a que ce Maure qui vive. Sans doute, comme les autres personnages, il est trop idéalisé. Après l'*Avertissement* on pouvait s'y attendre.

« ... Dans cette Nouvelle, j'ai voulu peindre trois hommes d'un caractère élevé, mais ne sortant point de la nature et conservant avec des passions, les mœurs et les préjugés même de leur pays. Le caractère de la femme est aussi dessiné dans les mêmes proportions. Il faut au moins que le monde chimérique, quand on s'y transporte, nous dédommage du monde réel ». (1) Mais, sous cet embellissement, la psychologie reste vraie.

Pendant son voyage en Orient, Chateaubriand avait remarqué un des traits les plus saillants des Arabes — le sentiment si fort de la fatalité inexorable : sentiment exprimé par la phrase : *c'était écrit*. Cette phrase pourrait être l'épigraphe du livre.

A tout moment, dans cette histoire, Aben-Hamet, quand il ne s'écrie pas : « C'était écrit », invoque Allah, ou le Prophète. Il est bon mahométan, et il faut qu'il le soit, car le centre même de la nouvelle doit être la lutte entre l'honneur et la religion.

Nous atteignons le point décisif du récit au moment où chacun des deux amants se refuse à abjurer sa foi. Nous soupçonnons cette crise bien avant la promenade à l'Alhambra, où elle se produit :

« Blanca se trouva bientôt engagée dans une passion profonde par l'impossibilité même où elle crut être d'éprouver jamais cette passion. Aimer un Infidèle, un Maure, un inconnu, lui paroissoit une chose si étrange qu'elle ne prit

(1) p. 3.

aucune précaution contre le mal qui commençait à se glisser dans ses veines... Elle se dit : « Qu'Aben-Hamet soit chrétien, qu'il m'aime, et je le suis au bout de la terre. »

« L'Abencerage ressentait de son côté toute la puissance d'une passion irrésistible : il ne vivoit plus que pour Blanca... il se disoit : « Que Blanca soit musulmane, qu'elle m'aime, et je la sers jusqu'à mon dernier soupir. » (1)

La crise arrive brusquement, mais d'une façon très naturelle. C'est à l'heure où Aben-Hamet se déclare :

« O Blanca ! je jure par le sang de ces chevaliers de t'aimer avec la constance, la fidélité et l'ardeur d'un Abencerage. »

« Vous m'aimez donc ? » repartit Blanca en joignant ses deux belles mains et levant ses regards au ciel. Mais songez-vous que vous êtes un Infidèle, un Maure, un ennemi, et que je suis Chrétienne et Espagnole ? »

« O Saint Prophète, dit Aben-Hamet, soyez témoin de mes serments !... Blanca l'interrompant :

« Quelle foi voulez-vous que j'ajoute aux serments d'un persécuteur de mon Dieu?... Mais si la fille du duc de Santa Fé ose te parler avec cette franchise, tu peux juger par cela même qu'elle saura se vaincre, et que jamais un ennemi des Chrétiens n'aura aucun droit sur elle. »

« Aben-Hamet, dans un transport de passion, saisit les mains de Blanca, les posa sur son turban et ensuite sur son cœur. « Allah est puissant, s'écria-t-il, et Aben-Hamet est heureux ! O Mahomet ! Que cette Chrétienne connaisse ta loi, et rien ne pourra... » — Tu blasphèmes, dit Blanca : sortons d'ici. » (2)

Et à partir de ce moment tous les deux se comportent en personnages cornéliens. En effet, ne s'agit-il pas des mêmes questions de *l'honneur*, de la *religion* d'abord ; de *l'honneur* et de *l'amour* ensuite ? Et l'honneur ne sort-il pas toujours vainqueur par un effort de la volonté ? L'analogie saute aux yeux, et un artiste aussi sensible que Chateaubriand devait non seulement ressentir l'influence du grand poète tragique, mais aussi, sans le savoir peut-être, reproduire ses accents.

Donc Aben-Hamet exerce sa volonté. Il s'en va. Plusieurs années s'écoulent sans apporter de remède à ses maux. Il se sent découragé. Sa foi même commence à vaciller. Un jour, il entre dans l'église, « partagé entre les souvenirs que cet ancien édifice de la religion des Maures retraçoit à sa mémoire, et les sentiments que la religion des Chrétiens faisait naître dans son cœur. » (3).

Nous croyons un instant que suivant l'exemple de tant de ses ancêtres il va céder. Mais non :

« Aben-Hamet alloit se précipiter sur le marbre, lorsqu'il aperçut, à la lueur d'une lampe, des caractères arabes et un verset du Coran qui paroisoient

(1) p. 20.

(2) p. 23, 24.

(3) p. 38.

sous un plâtre à demi-tombé. Les remords rentrent dans son cœur et il se hâte de quitter l'édifice où il a pensé devenir infidèle à sa religion et à sa patrie. » (1)

Et cependant, un peu plus tard, il ne trouve plus en lui la force de résister aux reproches éloquentes de Blanca :

« ... La passion que tu m'inspires ne soutiendra pas toujours ma frêle existence : songe ô Maure ! pour te parler ton langage, que le feu qui allume le flambeau est aussi le feu qui le consume... »

« C'en est fait : l'Abencerage est vaincu : il va renoncer aux erreurs de son culte ; assez longtemps il a combattu. La crainte de voir Blanca mourir l'emporte sur tout autre sentiment dans le cœur d'Aben-Hamet. Après tout, se disoit-il, le Dieu des Chrétiens est peut-être le Dieu véritable ? Ce Dieu est toujours le Dieu des nobles âmes puisqu'il est celui de Blanca, de Don Carlos et de Lautrec. »

Cette conversion subite ne nous étonne pas. Les longues souffrances d'Aben-Hamet la rendait possible. La psychologie n'est pas en faute.

C'est justement par l'influence de cette religion, par la manière d'envisager la vie qu'elle impose, que Chateaubriand nous rend Aben-Hamet si sympathique. Aben-Hamet, souvenons-nous-en, avait « ce doux éclat et cette légère expression que donne le malheur noblement supporté » (3) Voilà la nuance qu'apporte le Romantisme. Aben-Hamet est trop abattu pour un Maure du commencement du XVI^e siècle. Les anciens maîtres de Grenade n'étaient point si sensibles. De ce point de vue, on pourrait lui reprocher d'être trop semblable à Chateaubriand.

Ce n'est que pendant son combat, (4) et à la fin du livre, qu'il se montre vrai fils des Abencérages. Toute sa noblesse, toute la dignité de sa race, lui viennent alors en aide, et c'est lui, peut-être, qui est le plus calme des témoins du drame tragique qui est le sien, drame où l'honneur l'emporte sur l'amour. Quelle chance a eue Chateaubriand de trouver pour sa nouvelle un tel milieu, un tel personnage, un tel sujet !

Si le tempérament d'Aben-Hasmet a parfois quelque chose d'un peu trop soumis pour être celui d'un héros classique, Blanca nous en dédommage. Sa volonté n'est pas prête à chanceler. Pendant longtemps elle reste maîtresse d'elle-même, sûre d'elle :

« Les Maures sont renommés pour leur galanterie, reprit l'Espagnole avec

(1) p. 38.

(2) p. 39.

(3) p. 7, 8.

(4) Voir ci-dessus, p. 147.

le plus doux sourire ; mais je ne suis ni sultane des fleurs, ni contente d'être recommandée à Mahomet. » (1)

Toute la rhétorique chaleureuse, et tous les compliments galants ne peuvent ébranler sa résolution. Elle se montre même un peu cruelle :

« Aben-Hamet, lui dit la fille du duc de Santa Fé, regardez bien cette fontaine : elle reçut les têtes défigurées des Abencerages. Vous voyez encore sur le marbre la tache du sang des infortunés que Boabdil sacrifia à ses soupçons. C'est ainsi qu'on traite dans votre pays les hommes qui séduisent les femmes crédules. » (2)

Mais, heureusement, Aben-Hamet « n'écoutait plus Blanca... »

Jamais elle ne cède à la douleur, ni au désespoir. Ce n'est qu'à la fin qu'elle montre de la faiblesse. Alors elle manque mourir ; mais revenue à la vie, elle ne laisse même pas voir son chagrin, « un étranger l'auroit crue heureuse ». (3)

Sans parler de la magie évocatrice du style, c'est cette grandeur d'âme infaillible des personnages, qui élève le *Dernier Abencerage* au-dessus des autres romans mauresques. Nous avons remarqué cette qualité, il est vrai, chez Florian. Mais chez lui, elle est un peu déclamatoire et sans nuances. Chez Chateaubriand, elle s'exprime avec une admirable variété selon le caractère des personnages.

Chez Aben-Hamet, cette grandeur est l'expression d'une âme naturellement triste, très sensible, ainsi portée au découragement devant les coups réitérés de l'adversité, mais qui, durement éprouvée, se redresse, à la fin, triomphante.

Chez Don Carlos, c'est une élévation d'âme altière, un peu dure, qui sait être magnanime. Chez Lautrec, elle est l'expression d'un cœur noble, dévoué, mais surtout chevaleresque et généreux. Blanca ressemble à son frère — c'était la haute fierté espagnole, qui avait tant frappé Chateaubriand. Elle reste femme pourtant, mais il ne faut pas qu'elle laisse voir trop de faiblesse, car d'elle dépendent le niveau élevé et la tension dramatique de la nouvelle.

Dans ce petit chef d'œuvre Chateaubriand nous a donné, en très peu d'espace, et peut-être sans en avoir tout à fait conscience,

(1) p. 13.

(2) p. 22.

(3) p. 49.

quatre études psychologiques, dont chacune montre une expression différente de la même noblesse de cœur.

La nouvelle est très bien construite. L'action, la description, l'analyse sont heureusement proportionnées. Quant au style, il est d'une richesse, d'une variété incomparables. Chateaubriand excelle, comme on l'a dit : « à voir dans un paysage et à dessiner d'un trait rapide et sûr le caractère à la fois particulier et général qui enveloppe tous les autres et qu'il suffit d'évoquer pour suggérer tous les autres ». (1) Ce n'est pas la description purement objective. L'élément subjectif y est entré. Ces ruines mauresques, à l'architecture fine, dentelée, coloriée, deviennent de vrais *paysages d'âmes*.

« ... La porte s'ouvrit et laissa voir tout à coup les réduits secrets de l'Alhambra.

« Tous les charmes, tous les regrets de la patrie, mêlés aux prestiges de l'amour saisirent le cœur du dernier Abencerage. Immobile et muet, il plongeait les regards dans cette habitation des Génies : il croyait être transporté à l'entrée d'un de ces palais dont on lit la description dans les contes arabes... L'azur du plus beau ciel se montrait entre des colonnes qui soutenoient une chaîne d'arceaux gothiques. Les murs, chargés d'arabesques, imitoient à la vue ces étoffes de l'Orient, que brode dans l'ennui du harem le caprice d'une femme esclave. Quelque chose de voluptueux, de religieux et de guerrier, sembloit respirer dans ce magnifique édifice ; espèce de cloître de l'amour, retraite mystérieuse où les rois maures goûtoient tous les plaisirs et oublioient tous les devoirs de la vie. » (2)

Ce « séjour de la puissance évanouie et des félicités passées » devient encore plus beau par un clair de lune. (3) Tantôt cette prose merveilleuse coule doucement, exhalant une résignation douloureuse ; tantôt elle se ranime dans le récit d'un combat acharné ; tantôt elle se réchauffe pour rendre les vives couleurs d'un paysage ensoleillé ; parfois elle s'élève vers la gravité et la sublimité de la tragédie. C'est alors qu'on rencontre ces dialogues vraiment cornéliens :

« Le destin de ma vie est fixé pour jamais, dit Blanca, retiens bien ces mots : Musulman je suis ton amante sans espoir ; chrétien, je suis ton épouse fortunée. »

« Aben-Hamet répondit : « Chrétienne, je suis ton esclave désolé ; musulmane, je suis ton époux glorieux » (4)

(1) Victor Giraud : *Nouvelles Etudes sur Chateaubriand*, Paris, Hachette, 1912, in-8°, p. 326, 327.

(2) p. 21, 22.

(3) p. 26.

(4) p. 26.

Il dit encore à Lautrec :

« Chevalier..., ne perds pas toute espérance ; et toi, Blanca, pleure à jamais sur le dernier Abencérage. » (1)

Puis Don Carlos dit :

« Aben-Hamet, à quelle marque puis-je vous reconnoître pour le dernier Abencérage? »

« A ma conduite, » répondit Aben-Hamet. » (2)

Enfin :

« Blanca voulut contraindre les trois chevaliers à se donner la main : tous les trois s'y refusèrent : « Je hais Aben-Hamet ! » s'écria don Carlos. — « Je l'envie », dit Lautrec. — « Et moi, dit l'Abencérage, j'estime don Carlos, et je plains Lautrec, mais je ne saurois les aimer. » (3)

La pureté classique de ces entretiens tempère admirablement l'exotisme romantique.

Somme toute, ce qui nous frappe, peut-être, le plus dans cet ouvrage, c'est précisément ce mélange curieux et habile du classicisme et du romantisme ; ce contraste entre le paysage enchaîné et le drame sévère. Le *Dernier Abencérage* est classique par sa composition, par l'analyse morale ; cornélien par son idéalisme. Il est romantique par tout ce qu'il a de personnel, par sa préoccupation de la chevalerie, par la qualité et la couleur de son pittoresque.

On ne peut donc guère dire que le *Dernier Abencérage* soit resté très fidèle à la conception générale du roman mauresque. Il n'en reste pas moins vrai que ce chef d'œuvre termine d'une manière noble et digne une longue tradition.

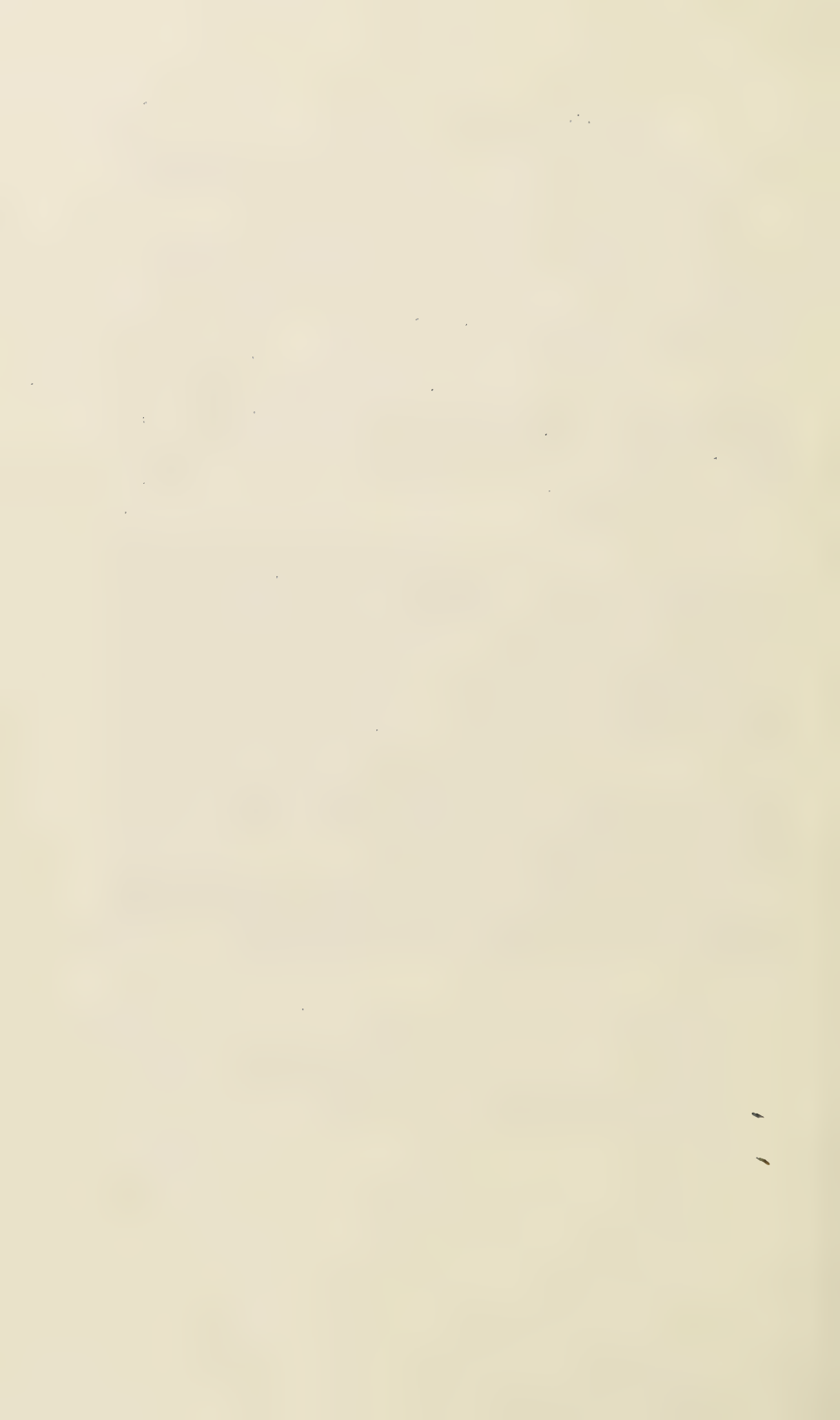
« Comme une lumière sur le point de s'éteindre et qui brille quelques secondes d'une incomparable éclat, le roman grenadin ravivé un instant par le génie de Chateaubriand, est retombé après lui dans le gouffre des genres à jamais démodés ». (4)

(1) p. 46.

(2) p. 48.

(3) p. 36.

(4) Morel-Fatio : *Etudes sur l'Espagne*, 1^{re} série, (*l'Espagne en France*), Paris, 7, Vieweg, 1888, in-8°, p. 66.



CONCLUSION

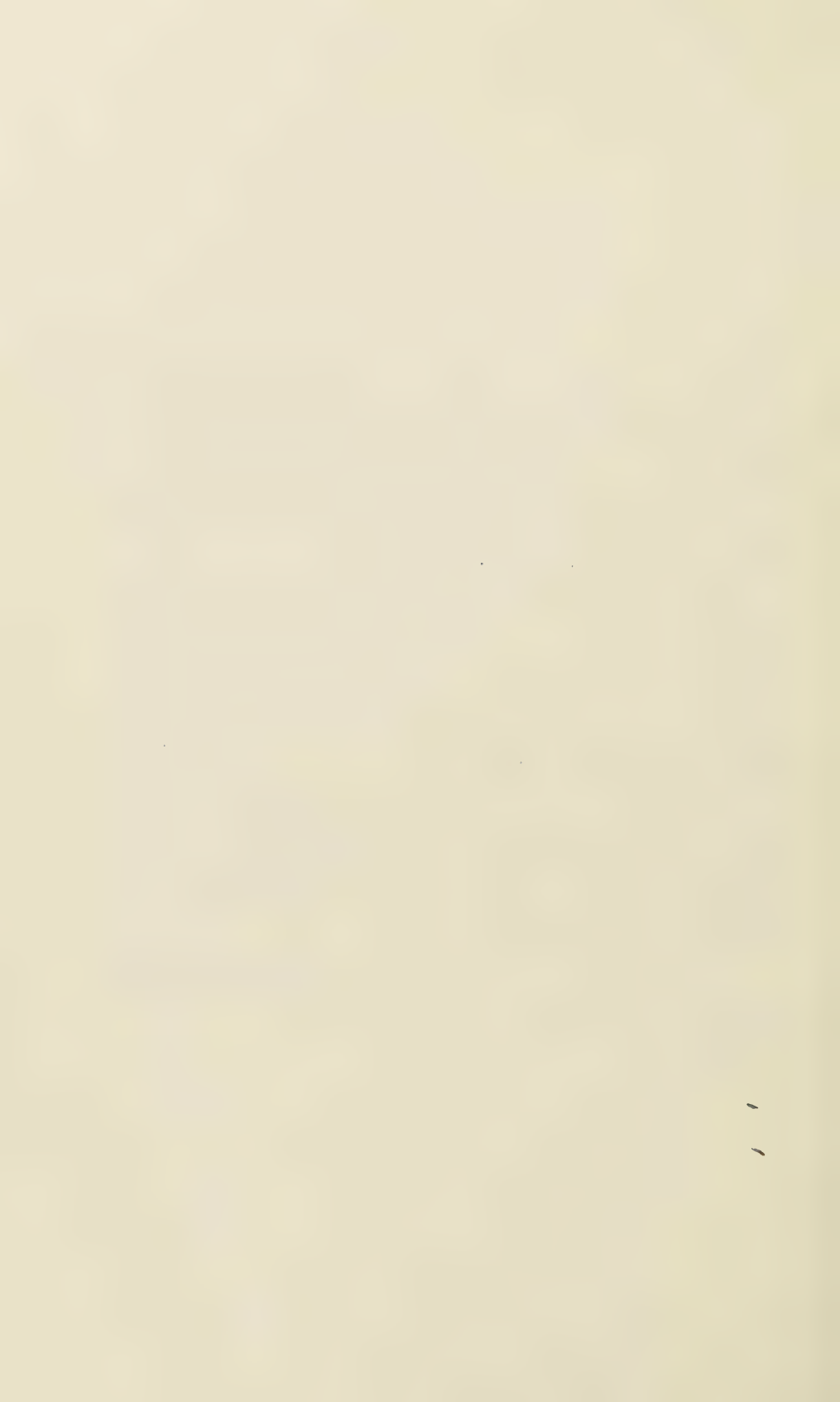
Le cours du genre mauresque dans la littérature française est assez bien marqué ; il reflète non moins clairement l'esprit des époques qu'il a traversées. De toutes ses phases on peut dire que nulle n'atteint le niveau de son prologue et de son épilogue.

L'Histoire des Guerres Civiles de Grenade, par la force simple et virile avec laquelle ses hauts faits guerriers et galants sont racontés, fait penser aux anciennes chansons de geste.

Malheureusement le développement du genre en France n'a pas suivi de très près l'esprit de l'original. Le sujet a tenté des auteurs de caractère et de sentiment très divers. Mlle de Scudéry, Mme de La Fayette, Mme de Villedieu, Baudot de Juilly, Florian, Chateaubriand. Nous avons vu qu'on en a tiré des romans d'aventures et de conversations galantes, des romans psychologiques, historiques, épiques, idylliques, une nouvelle romantique, et des pièces de théâtre.

Il est vrai qu'en général on n'a pris de l'original qu'un cadre mauresque. Le plus souvent même, au lieu de cadre, on n'a offert qu'une liste de noms ; mais les noms intéressaient par les souvenirs qu'ils évoquaient : au XVIII^e comme au XVII^e siècles, tout le monde a connu l'histoire de Grenade.

Il nous est permis de conclure que ce genre très spécial de fiction a été plus populaire encore qu'on ne pourrait le supposer d'après le nombre des écrivains qui ont essayé tour à tour de le ranimer.



BIBLIOGRAPHIE.

TEXTES.

Ginès Pérez de Hita : *Historia de los Vandos de los Zegries y Abencerrags Cavalleros Moros de Granada, de las civiles guerras que hemo en ella y batallas particulares que huvo en la Vega entre Moros y Christianos, hasta que el Rey Don Fernando Quinto la gaño*. Zaragoza. 1595.
(B.N., Ob. 58.)

Guerras Civiles de Granada. Primera Parte, reproducción de la edición del año 1595, publicada por Paula Blanchard-Demouge. Madrid, E. Bailly-Bailliere. 1913.

Editions françaises.

A.

Edition espagnole avec traduction en marge des mots les moins connus. Paris, 1606, in-8°. Par lettres patentes du Roy, données à Rouen le 27 jour d'Aoust. 1603. Dédié à la Marquessa de Vernuoël par Fortan.
(B.N., Ob. 59.)

B.

Traduction française anonyme : *L'Histoire des Guerres Civiles de Grenade*. Traduite de l'Espagnol en Français. A Paris, chez Toussaincts du Bray. 1608. in-8°. Avec privilège du Roy, le 21 jour de Mars, l'an de grace, 1608.
(B.N., Ob. 60 ; A., B.L. 17674, ou H. 4767.)

C.

Trois éditions espagnoles — même édition que celle de 1606.

- (i) Paris, chez Pedro Lamy, 1660, in-8°.
- (ii) " " Iago Cotinet, 1660, in-8°.
- (iii) " " Guillaume de Luyne, 1660, in-8°.

D.

Histoire des Guerres Civiles de Grenade : traduite de l'Espagnol en français par M^{lle} de La Roche-Guilhen. A Paris, chez Claude Barbin, avec privilège du Roy.
(Nov. 1682.)

- (a) 1683, trois parties en I vol. in-12.
- (b) 1683, 3 vol., in-12. (Chez Louis Billaine.)

(B.N., Ob. 61.)

E.

Histoire chevaleresque des Maures de Grenade traduite de l'espagnol de Ginès Pérez de Hita, précédée de quelques réflexions sur les Musulmans d'Espagne, avec des notes historiques et littéraires; Par A.M. Sané. Paris, chez Cérioux, 1809.
(B.N., Ob. 62.)

ALMAHIDE.

Almahide ou l'esclave reine dédiée à Mademoiselle par M. de Scudéry, gouverneur de Notre Dame de la Garde. A Paris, chez Augustin Courbé, 1660, in-8°.

Première partie, 1660, 3 vol.

Seconde partie, 1661. 3 vol. (Privilège des Estats de Hollande traduit de Flanem en François, fait à la Haye... le treizième de May, 1658.)

Troisième partie, 1663. 3 vol.,

(B.N., Y^s 7000-7007.)

ZAYDE.

(a) *Zayde, histoire espagnole*, par M. de Segrain, avec un Traitté sur l'origine des romans, par M. Huet. Paris, C. Barbin, 1670-1671, 2 vol.in-8°.

(b) Autre édition, 1 vol. in-8°.

(c) Paris, M. Brunet, 2 vol. in-12.

(d) Amsterdam, chez les héritiers d'Ant. Achelte, 1700, 1 vol. in-12.

(e) Paris, C. David, 1705, 2 vol. in-12.

(f) Paris, C. Osmont, 1705, 2 vol. in-12.

(g) Amsterdam, J. Desbordes, 1705, 1 vol. in-12.,

(h) — — — — 1715 — — —

(i) Paris, Compagnie des Libraires Associés, 1719, 2 vol.in-12.

(j) — — — — 1725 — —

(k) — — — — 1764 — —

(l) Paris, Didot l'aîné, 1780, 3 vol. in-18.

(m) Paris, Lebigne, 1821, 2 vol. in-12.

Mme. de La Fayette : *Œuvres*, Amsterdam et Paris, Hôtel Serpente, 1786, 8 vol. in-12.

..... Paris, Colnet, 1804, in-8°.

..... Paris, d'Hautel, 1812, in-12.

..... Paris, Vve. Lepetit, 1820, in-8°.

LES GALANTRIES GRENADINES.

Les Galantries Grenadines, à Paris, chez Claude Barbin, 1673, 2 vol. in-12. Avec privilège du Roy, le 6 février, 1672.

(A., B. L. 16568).

RELATION HISTORIQUE ET GALANTE

DE L'INVASION DE L'ESPAGNE PAR LES MAURES.

(a) Tirée des plus célèbres auteurs de l'Histoire de l'Espagne, à la Haye, chez Adrian Moetjens, 1699, 4 tomes en 2 vol., in-12.

(B.N., Ob. 70 ; A., B.L. 17465.)

(b) *Ibid.*, 1703.

(c) Paris, P. Witte, 1722.

HISTOIRE SECRÈTE DE LA CONQUESTE DE GRENADE

par Mme de Gomez.

(a) Paris, Leclerc, 1723, in-12.

(B.N., Y^s 6829 ; A., B.L. 13838.)

(b) Paris, J.-B. Mazuel, 1723, in-12.

(c) — Praule, 1723, in-12.

(d) — Morin, 1729, in-12.

GONZALVE DE CORDOUE.

Gonzalve de Cordoue ou Grenade reconquise par M. de Florian, Paris, Didot l'aîné, 1791, 2 vol. in-8°.

(B.N., 8° Y^s 60480.)

LES AVENTURES DU DERNIER ABENCERAGE

Les Aventures du Dernier Abencerage : Œuvres Complètes de M. le Vte. de Chateaubriand, Paris, Ladvatat, 1826-1831, in-8°. t. XVI.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE.

- Du Bled :** *La Société française du XVI^e au XX^e siècle*, Paris, Perrin et Cie, 1900-1913, 9 vol. in-8°.
- Fitz-Maurice Kelly :** *Histoire de la Littérature Espagnole*, Paris, Armand Colin, 1913, in-8°.
- Lanson G. :** *Histoire de la Littérature Française*, Paris, Hachette, 1912, in-8°.
- Mérimée E. :** *Précis d'Histoire et de Littérature Espagnole*, Paris, Garnier, 1922, in-16.
- Morel-Fatio :** *Etudes sur l'Espagne*, 1^{re} série (*l'Espagne en France*), Paris F. Vieweg, 1888, in-8°.
- Petit de Julleville :** *Histoire de la Littérature et de la Langue Française*, Paris, 8 vol. in-8°.
- Ticknor :** *Histoire de la Littérature Espagnole*, trad. par G.-G. Magnabal, Paris, Hachette, 1872, 3 vol. in-8°.

BIBLIOGRAPHIE PARTICULIÈRE

PREMIERE PARTIE.

LE ROMAN MAURESQUE EN FRANCE.

AU XVII^e SIÈCLE

(a)

- Bouhours :** *Bibliothèque Universelle des Romans. La manière de bien penser dans les ouvrages de l'esprit*, Paris, Vve. de S. Mabre-Cramoisy, 1687, in-4°.
- Brunetière :** *Le roman français au XVII^e siècle (l'Influence de l'Espagne sur la littérature française)*, Paris, Hachette, 1891, in-16.
- Cousin V. :** *La Société Française au XVII^e siècle*, Paris, Didier, 1870, 2 vol. in-8°.
- Faguet :** *Le XVII^e siècle.*
- Huet :** *Traité sur l'Origine des Romans (avec Zayde)*, 1670.
- La Poste et Lacroix :** *Histoire Littéraire des Femmes Françaises*, Paris, Lacome, 1769, 5 vol. in-8°.
- Le Breton A. :** *Le roman français au XVII^e siècle*, Paris, Hachette, 1891, in-12.
- Magendie :** *La politesse mondaine et les théories de l'honnête homme en France au XVII^e siècle de 1600 à 1660*, Paris, Presses Universitaires, 1925, in-8°.
- Magne E. :** *Voiture et les années de gloire de l'Hotel de Rambouillet (1635-1648)*, Paris, *Mercure de France*, 1912, in-8°.
- Menendez y Pelayo :** *Origines de la Novela, Biblioteca de los Autores Españoles*, Madrid, 1905, in-4°, t. I.
- Reynier G. :** *Le Roman Réaliste au XVII^e siècle*, Paris, Hachette, 1914, in-8°.
- Sorel Ch. :** *De la Connaissance des livres*, 1671.
- Voiture :** *Œuvres*, éd. Ubicini, Paris, Charpentier, 1855, 2 vol. in-8°.

(b)

- El Gran Capitan, Gonçalo de Cordova*, Bruxelles, 1588, in-12.
Historia del rebelion y castigos de los moriscos del reino de Granada, Malaga, por Juan René, 1600.
La Diana de Montemayor, trad. de l'esp. en fr. par S.G. Pavillon, Paris, 1603, in-12.
Recueil de Masquarades et jeux de prix à la course du Sarazin, en vers et en prose, Paris, Guillaume Marette, 1607.
Don Pelage ou l'Entrée des Maures en Espagne, Paris, 1644, 2 vol. in-12.
Il Conquistador di Granata del Signor Girolamo Gratiani, Paris, chez le sieur Des-Rosiers, 1654, 2 vol. in-12.
Histoire de la Conquête d'Espagne par les Maures, composée en arabe, par Abulcacim Tariff Abentariq, trad. en esp. par Miguel de Luna..., Paris, Cl. Barbin, 1680, 2 vol. in-12.
Zaïde tragédie, par La Chapelle, Paris, Jean Ribou, 1681, in-12.
Carrousel des Galants Maures, Paris, 1685, in-4°.

CHAPITRE I.

- Damas-Hinard** : *Romancero Général ou Recueil des chants populaires de l'Espagne*, Paris, Charpentier, 1844, 2 vol. in-8°.
Duran A. : *Romancero General, Biblioteca de los Autores Españoles*, t. X, Madrid, 1859, in-4° ; t. XVI, 1861.
Hugo Abel : *Le Romancero Espagnol* : Introduction, Traduction et Notes, Paris, *La Renaissance du Livre* (*Les 100 Chefs d'Œuvre étrangers*, 6).
Mérimée E. : *Romances Historiques* trad. de l'esp., Paris, Pelicier, 1822-in-8°.
Pidal, Ramon Menendez : *L'épopée castillane à travers la littérature espagnole*, trad. par Henri Mérimée, Paris, Armand Colin, 1910, in-12.

CHAPITRE III.

(Voir aussi *Le XVII^e siècle en France* (a) (b))

Ouvrages de la *Bibliographie Générale*.

Revue de la Littérature Comparée, Oct.-Déc., 1925 : *Le roman hispano-mauresque* (J. Cazenave).

Bibliothèque Universelle des Romans, Janv. 1778.

CHAPITRE V.

- Ashton H.** : *La vie et les œuvres de Mme de La Fayette*, London, Camb, Univ. Press. 1922, in-8°.
Auger L.-S. : *Roman et Nouvelles de Mme de La Fayette*, Classiques Garnier (Introduction).
Barine Arvède : *Mme de La Fayette d'après des documents nouveaux*, *Revue des Deux Mondes*, 1880.
Hémon Félix : *Le Procès de Mme de La Fayette*, *Revue Bleue*, Mai, 1789.
d'Haussonville : *Mme de La Fayette*, Paris, Hachette, 1908, in-8°. (*Les Grands Ecrivains Français*).
Korting : *Geschichte des Franzosischen Romans im XVII Jahrhundert*, Leipzig, 1855, 2 vol. in-8°.
Morillot P. : *Le Roman en France depuis 1610 jusqu'à nos jours*, Paris, G. Masson, in-8°.
Sainte-Beuve : *Portraits de Femmes : Mme de La Fayette*.
Taine : *Essais de Critique et d'Histoire*, Paris, Hachette, 1904, in-8°.

CHAPITRE VI.

Bibliothèque Universelle des Romans, Janv. 1780.

Châtenet : *Le Roman et les romans d'une femme de lettres du XVII^e siècle*, Mme de Villedieu, Paris, 1911, in-12.

de Gallier A. : *Le Roman dans la seconde moitié du XVII^e siècle*, Mme de Villedieu, Paris, Roquette, 1883, in-8^o.

Magne E. : *Femmes galantes du XVII^e siècle*, Société du Mercure de France, 1907, in-8^o.

Tallements de Réaux : *Historiettes*, Paris, J. Techner, 1872, in-12, t. VI.

DEUXIEME PARTIE.

LE ROMAN MAURESQUE EN FRANCE AU XVIII^e SIÈCLE.

INTRODUCTION

(a)

Bersot : *Etudes sur le XVIII^e siècle*, Paris, Aug. Durand, 1855, in-12.

Bibliothèque Universelle des Romans.

Jacquín, l'abbé : *Entretien sur les Romans*, Paris, Duchesne, 1755, in-12.

Le Breton A. : *Le Roman au XVIII^e siècle*, Paris, Soc. M. d'Imprimerie et de Librairie, 1898, in-12.

Percel, Gordon de : *De l'usage des Romans*, Amsterdam, 1734, 2 vol. in-8^o.

(b)

Lebreton : *Ponce de Léon*, opéra-bouffon, Paris, Barba, 1797, in-8^o.

Cardonne : *L'Histoire de l'Afrique et de l'Espagne sous la domination des Maures*, Paris, Saillout, 1765, 3 vol. in-8^o.

Chénier : *Recherches historiques sur les Maures et histoire de l'empire e du Maroc*, Paris, Bailly, 1787, 3 vol. in-8^o.

Ciavarelli : *Le Siège de Grenade*, comédie par Ciavarelli et Mme Riccoboni, Paris, 1745.

Disson : *Les Fêtes de Grenade*, ballet héroïque, 1749.

Duponcet, le père : *Vie de Gonzalve de Cordoue*, Paris, J. Mariette, 2 vol. in-12.

Lamarre : *Zaïde, Reine de Grenade*, opéra-ballet, Paris, J.-B.-C. Ballard, 1739, in-4^o.

Leblanc : *Gonzalve et Zéluma*, poème et musique de Leblanc (et Gougybus), 1797.

Luna, Miguel de : *Histoire des deux conquêtes de l'Espagne par les Mores* Paris, chez la Vve. François Muguet, 1708.
Question curieuse : si l'histoire des deux conquêtes d'Espagne par les Mores est un roman. Paris, 1708, in-12.

Mariana : *L'Histoire Générale d'Espagne*, trad. par J. Charenton, Paris, Lemercier, 1725, 6 vol. in-4^o.

CHAPITRE III.

Clarétie Léo : *Florian*, Paris, H. Lecène et H. Oudin, 1888, in-8^o.

Sainte-Beuve : *Lundis*, III.

TROISIEME PARTIE.

LE ROMAN MAURESQUE EN FRANCE
AU COMMENCEMENT DU XIX^e SIÈCLE.

INTRODUCTION.

- Baldensperger F.** *Le Mouvement des Idées dans l'Emigration Française.* (1789-1815), Tome II, « *Prophètes du Passé* », — *Théories de l'Avenir*, Paris, Plon, 1924, in-8°.
- Conde Jose Ant.** *Historia de la dominación de los Arabes en Españas*, Madrid, 1820-1821, 3 vol. in-fol. trad. en français par Marlès, Paris, 1825, 3 vol. in-8°.
- Hugo Abel :** *Romances Historiques*, Paris, Pélicier, 1822, in-8°.
- Le Breton A. :** *Le roman au XIX^e siècle*, Paris, 1901, in-8°.
- Martinenche E. :** *L'Espagne et le Romantisme*, Paris, Hachette, 1922, in-8°.
- Pellissier G. :** *Le mouvement littéraire au XIX^e siècle*, Paris, Hachette, 1899, in-8°.

(b)

- Gonzalve de Cordoue ou le Siège de Grenade*, mélodrame, par H. Dorvo, Paris, Barba, 1806, in-8°.
- Don Pedre et Zulica ou la Princesse de Grenade*, mélodrame joué le 24 nivôse de l'an X.
- L'Amazone de Grenade*, mélodrame, par Mme. Barthélémy H..., Paris, Hocquet et Cie, 1812, in-8°.
- Les Abencérages ou l'Etendard de Grenade*, E. Jouy, Paris, Roulet, 1813, in-8°.
- Pelage ou le Roi et la Paix*, chœur, paroles de M. de Jouy, Paris, chez M^{lles} Erard, 1814, in-4°.
- Aben-Hamet ou les Deux Héros de Grenade*, mélodrame, par Méléville, Paris, Fages, 1815, in-8°.
- Le Pavillon de Fleurs ou les Pêcheurs de Grenade*, comédie par R.C. Guilbert de Pixérécourt, Paris, Pollet, 1822.

CHAPITRE I.

- Giraud V. :** *Chateaubriand : Etudes Littéraires*, Paris, Hachette, 1904, in-8°.
- *Nouvelles Etudes Littéraires sur Chateaubriand*, Paris, Hachette, 1912, in-8°.
- Lemaître Jules :** *Chateaubriand*, Paris, Calman Lévy, 1878, in-8°.
- Sainte Beuve :** *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, Paris Calman Lévy, 1878, 2 vol. in-8°.
- *Portraits Contemporains. t. I, (1834-1844).*

INDEX

A

- Abenamar, 143, 145.
Abencérages, 16, 17, 19, 28, 30, 31, 33, 36, 39, 109, 111, 116, 117, 121, 136, 137, 141, 142, 144, 152.
Abencérages ou l'Etendard de Grenade (les,) 132.
Abenhamet, 30, 41, 89, 90, 116, 127, 136, 138, 143, 144, 145, 146, 147, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155.
Abenhamet ou les deux Héros de Grenade, 132.
Abdelafis, 98.
Abdelec, 105, 107.
Abidbar, 8 et 9.
Abindarraez, Abindarras, Abindare, 14, 24, 29, 32, 38, 40, 48, 52, 89, 90, 92, 111, 126.
Alabez, le Malique, 8, 30, 31, 34, 35, 38, 39, 88, 147.
Alamar, 116.
Alamir, 69, 70, 74, 75, 78, 81, 82, 83.
Albayald, Albayaldos, Abaydos, 16, 30, 34, 36, 52, 111, 147.
Albaizyn, 37, 42, 106, 140.
Alburcide, 47.
Alfaïme, 142.
Alfaqui, 19.
Alhama, 8, 9, 10, 11, 19, 28.
Alhambra, 10, 16, 23, 42, 46 n.2, 137, 138, 140, 142, 143, 145, 150, 154.
Aliatar, 14, 35.
Almahide, 50, 55-61, 107, 109.
Almanzor, 107, 116, 120, 121, 122, 124, 126, 128, 129.
Almaras, 69.
Almoradine, 105, 106.
Alphonse, 66, 67, 68, 75-77, 81, 83, 84.
Alporchones, 8, 92.
Alpujarras, 15, 27, 29, 125.
Alvare, 55, 56, 105, 106, 108.
Amazone de Grenade (L'), 132.
Anecdotes sur la Cour Musulmane, 47.
Anne d'Autriche, 45.
Antequera, 8, 10.
Astrée, 56, 59, 91.
Asturies, 96.
Auger, L., S., 58.
Ave Maria, 14, 15.
Aventures du Dernier Abencérage (les), 133, 135-155.

B

- Baldensperger, 32, 33.
Baudot de Juilly, 132 n., 2.
Bélasire, 67, 68, 76, 77, 82, 83.
Benserade, 46.
Berbères, 122.
Bersot, 103.
Bibliothèque Universelle des Romans, 28 n. 3, 30 n. 1, 47, 53, 60, 91, 101, 104, 106.109-111, 132.
Bivars, 137, 138.

Boabdilin, Abdily, Aboabdili, Boabdilly, Boadbil, 28, 30, 58, 87, 88, 105, 106, 107, 142, 143.
 Bossuet, 72.
 Blanca, 137, 138, 146, 148, 151, 152, 153, 155.
 Blanchard-Demouge, P, 29 n. 1, 2, 3, 40, 45,
 Bret, le Sieur, 104.
 Brunetière, 101.

C

Carlos (Don), 137, 138, 143, 147, 149, 153, 155.
 Calatrava (Grand-Maitre de), 14, 16, 29, 30, 36, 87, 143.
 Cannes (Jeu de), 11, 56, 121.
 Cardonne, 103, 113, n. 2, 132.
 Carrousel, 47, 56.
 Cazenave, 40.
 Célanda, Célandaja, 20, 22.
 Cervantès, 45.
 Charifa, Charife, Jarifa, 14, 23, 24, 38, 42, 48, 52, 89, 126.
 Chateaubriand, 135-155, 157.
 Chénier, 103, 113 n. 2, 132.
 Chimène, 119.
 Chico, Chiquito, 17, 18, 24, 28, 39, 46.
 Ciavarelli, 104.
 Cid, 119, 138.
 Clélie, 61.
 Cohayde, 38, 88.
 Conde Lucanor (El), 110.
 Conde (J. A.), 133.
 Condé (le Grand), 47, 50, 72.
 Conquisto di Granata, 50.
 Consalve, 65-70, 77, 78, 79.
 Cordoue, 96, 141.
 Corinne, 139.
 Cousin (V.), 46, 47.

D

Darache, 30, 33, 37, 40, 41.
 Darro, Douro, 42, 137.
 Daxare, 46 n. 2.
 Devises, 32, 56, 121, 143.
 Diana, 48, 111.
 Disson, 104.
 D'Haussonville, 64, 65.
 Don Pèdre et Zulica, 132.
 Don Pelage, 50.
 Don Quichotte, 49.
 Duel d'Abayaldos, 111.
 Duponcet, 50, n. 3, 103, 125, 126, n. 1.
 Duran, 7 n., 1, 19.
 Duras, 136.
 Du Ryer, 113 n. 2.

E

- Eba, 96, 97, 98.
 Elisbery, 74, 75.
 Elizabeth de Bourbon, 45.
 Elvire, 12, 105.
 Enghien (le Duc d'), 135.
 Entretiens sur les Romans, 57 n. 1, 102.

F

- Fatime, 23, 24, 37, 40, 42, 52, 58, 82.
 Fayard, 35.
 Féline, 66, 69, 70, 80, 82, 105, 106, 107, 108.
 Ferdinand, 17, 115, 116, 124.
 Ferras Zurita, 113 n. 2.
 Fêtes, 32-34, 89-90.
 Fêtes de Grenade (Ballet), 104.
 Fitzmaurice-Kelly, 43, 44, 48 n. 3.
 Florian, 72 n. 1, 103, **113-130**, 142, 153, 157.
 Fronde, 47, 72.

G

- Galanterie, 37, 38, 57, 73, 89, 97, 98.
 Galantries Grenadines, 50, **87-93**.
 Galaor, 143.
 Galiane, Galiene, 30, 34, 42, 43, 46 n. 2, 58, 82, 92.
 Garcie, (Don) 66, 68, 79, 84.
 Garibai, 113 n. 2.
 Gautier. Th., 5, 6, 141.
 Gazul, 20, 21, 38, 89, 91, 109.
 Généralife, 24, 46, n. 2, 50, 56, 106, 140, 145.
 Genièvre, 143.
 Génil, 42.
 Gomels, 39, 117, 144 n. 2.
 Gomez (Mme de), 103, **104-108**.
 Gonzalve de Cordoue, 48, 103, **113-130**.
 » » » où le Siège de Grenade, 132.
 Gonzalve et Zuléma, pantomime héroïque, 104.
 Gougybus, 39.
 Granada, 7, 10, 11, 16, 18, 27, 29, 39, 42, 48, 56, 87, 88, 105, 106, 107, 108, 113, 116, 120, 125, 137, 138, 140, 141, 142, 145, 148, 152.
 Grand Cyrus (le), 61.
 Grand Pin (le), 42, 43, 138, 143.
 Gratiano. Girolamo, 50.
 Guerres Civiles de Grenade (les), **27-44**, 48, 56, 59, 71, 87, 89, 90, 100, 107, 109, 110, 111, 114, 115, 117, 122, 124, 133, 142, 144, 147, 157.

H

- Hache, 30, 37, 41, 43, 92, 93.
 Hazanas y Amores del buen Gazul, 109.
 Hasard (P.), 135.
 Hémon (F.), 71.
 Herménisilde, 66, 68.

Herbeloy (d'), 113 n. 2.
 Hernando de Pulgar, 15.
 Histoire Chevaleresque des Maures de Grenade, 53, 54, 144.
 Histoire de Gonzalve de Cordoue, 125.
 Histoire de l'Afrique et de l'Espagne, 103.
 Histoire des Deux Conquestes de l'Espagne par les Maures, 47 n. 2,
 50, 102, 103.
 Histoire Générale d'Espagne, 103.
 Histoire Secrète de la Conquête de Grenade, 103, **105-108**, 109.
 Hita (Espérance de), 58, 107, 117.
 Hita (Pérez de), 25, **27-54**, 58, 82, 89, 92, 101, 107, 109, 110, 111,
 113 n., 2, 114, 117, 118, 120, 126, 142.
 Huet, 48, 63, 64, 101.
 Hugo (Abel), 132.
 Hylas, 91.

I

Incas, 47.
 Inez, 117.
 Isabelle, 115, 116, 120, 124.
 Ismaël, 123, 126.
 Itinéraire de Paris à Jérusalem, 135, 141.

J

Jacquín (l'Abbé), 57 n. 1, 102.
 Jan, 12.
 Jaloux (le), comédie, 104.
 Jarifa..., voir Charifa.
 Jouy (E. de), 137 n. 7.
 Juan (le roi Don), 19, 145.
 Julien (le Comte), 94-97.
 Juvenel (le Sieur de), 50.

L

La Chapelle, 50.
 La Fayette (Mme de), 50, **63-85**, 132, 157.
 Lamarre, 104.
 Lara, 116, 124, 128, 129.
 Lare, 67, 76.
 Lanson, 130, 131.
 La Rochefoucauld, 65, 81.
 La Roche-Guilhen (Mlle de), **50-53**.
 Lautrec, 138, 153, 155.
 Leblanc, 104.
 Le Breton (A.), 64.
 Lebreton, 104 n. 5.
 Léon l'Africain, 113 n., 2.
 Lindarache, 37, 38, 58.
 Longueville (Mme de), 81.
 Louis XIII, 45.
 Louis XVIII, 136.

M

- Maças, 44 n. 2.
 Machines, 56.
 Magendie, 46.
 Magne (E.), 87, 90.
 Mahomet-le-Gaucher, 111.
 Malek-Adhel, 139, 140.
 Mariana, 103, 113 n. 2.
 Marigny, 113 n. 2.
 Marmol, 113 n. 2.
 Martinenche (E.), 131, 132.
 Martyrs (les), 135.
 Mathilde, 139-140.
 Maza, 96, 97.
 Mémoires du Sérail, 47.
 Menéndez y Pelayo, 28 n. 2, 38.
 Méréville, 136.
 Mérimée (H.), 8 n. 1.
 Mignot, 113 n. 2.
 Miguel de Luna, 47 n. 2, 50, 102.
 Montemayor, 48.
 Montmorency, 139, 140.
 Montpensier (Mlle de), 64.
 Moraïne, 116, 122, 128.
 Morel-Fatio, 155.
 Moraysele, 60, 88, 90, 93.
 Morillot (P.), 58, 83, 84.
 Moussa, Muce, Muça, 17, 19, 30, 33, 34, 37, 39, 40, 43, 49, 58, 87,
 88, 89, 91, 92.
 Mudafar, 37.
 Mulei-Hassen, Muley-Hazem, 28, 58, 107, 116, 124, 129.

N

- Noailles (Mme de), 136, 149.
 Nugna Bella, 66, 68, 81.

O

- Olmand, 68.
 Oriane, 143.
 Osmin, 70.
 Ossian, 132.

P

- Pavie, 138.
 Pavillon des Fleurs, ou les Pêcheurs de Grenade, 132.
 Pelage ou le Roi et la Paix, 132.
 Percy, 132.
 Petit de Julleville, 58.
 Pidal, 8, 20, 28.
 Philippe IV, 45.
 Ponce de Léon, 13, 30, 34, 35, 36, 55, 56, 58, 87, 88, 90, 91, 93.
 Ponce de Léon, opéra bouffon, 104.

Précis Historique, **113-115**, 120, 142.

Princesse de Clèves (la), 64.

Princesse de Tingi, 95, 97, 99.

Puertocarrero, 16.

Q

Quinonero, 8, 9, 52.

R

Rambla, 140, 144.

Rambouillet (Salon de Mme de), 46.

Ramire (Don), 66, 68, 79.

Recueil de Masquarades, 48.

Reduan, 12, 29, 30, 36, 37, 38, 43.

Reine de Grenade (la), 18, 30, 39, 58, 116, 117, 123, 126.

Relation Historique et galante de l'invasion de l'Espagne par les Maures, **95-100**, 101.

Religion, 14, 15, 36, 57, 58, 120, 121.

Reynier (G.), 45, 49 n. 4.

Rocroy, 72.

Rodrigue, 119.

Rodrigue de Narvaez, 14.

Rois Catholiques (les), 28, 30, 106.

Romances, **7-25**, 29, 41, 101, 111, 113, 132, 144, 145.

Romances Historiques, 132.

Romantisme, 152.

S

Sainte-Beuve, 63.

Saint-Jean, 11, 23, 32, 39.

Sané, 53, 54, 111, 133, 142, 143 n. 2, 144.

Santa Fé, 13, 30, 126 n. 1.

Sarrazin, 29, 30, 32, 38, 39, 147.

Sayavedra, 15.

Savary, 113 n. 2.

Scott (Sir W.), 131.

Scudéry (Mlle de), 50, **55-61**, 71, 72, 85, 107, 122, 140, 157.

Segrais, 63, 64, 84, 85, 76.

Segraisiana, 63, 64, 76, 84, 85.

Ségur, 136.

Seid, 115.

Semahis, 60.

Siège de Grenade, comédie, 104.

Swinburne, 133, 142.

T

Tallemant des Réaux, 93.

Tarfe, 22.

Tarif, 97, 98, 99.

Taureaux (Jeu des), 30, 31, 122, 127.

Ticknor, 27, 28.

Tours Vermeilles, 106, 140.

Troubadour, Genre, 143.
Tunis, 71, 148, 135, 136, 143.

V

Véga, 11, 23, 42.
Versailles, 90.
Villedieu (Mme de), 50, 87-93, 157.
Vivarambla, 46 n. 2.
Voiture, 46.
Voyages, 47.
Voyage en Espagne, 142.

W

Wieland, 132.

X

Xénil, 137.

Z

Zaid, Zayd, Zayde, 21, 30, 41, 43, 147.
Zaïda, 20, 21, 22, 32.
Zaïde, opéra ballet, 103.
Zaïde, tragédie, 50.
Zambra, 101, 146.
Zayde, 46 n. 2. 50, 52, 63-85, 101, 104, 132, 148.
Zégris, 17, 30, 31, 32, 33, 34, 39, 56, 109, 111, 116, 117, 120, 137, 141, 142, 144.
Zéline, 58, 92.
Zéluma, 105, 106, 107, 108.
Zora, 122, 123, 126.
Zoraïde, 127, 129.
Zuléma, 69, 70, 115, 116, 117, 118, 123, 126.



TABLE DES MATIERES

<i>Préface.</i>	5
---------------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

LE ROMAN MAURESQUE EN FRANCE AU XVII^e SIÈCLE

Chapitre I. — <i>Les Romances de la Frontière et les Romances Mauresques</i>	7
Chapitre II. — <i>Ginés Pérez de Hita : Las Guerras Civiles de Granada.</i>	27
Chapitre III. — <i>L'œuvre de Pérez de Hita en France.</i>	45
Chapitre IV — <i>Mlle de Scudéry : Almahide.</i>	55
Chapitre V. — <i>Mme de La Fayette : Zayde.</i>	63
Chapitre VI — <i>Mme de Villedieu : Les Galanteries Grenadines.</i> . .	87
Chapitre VII — <i>Baudot de Juilly : Relation historique et galante de l'Invasion de l'Espagne par les Maures.</i>	95

DEUXIÈME PARTIE

LE ROMAN MAURESQUE EN FRANCE AU XVII^e SIÈCLE.

<i>Introduction</i>	101
Chapitre I. — <i>Mme de Gomez : L'Histoire secrète de la Conquête de Grenade.</i>	105
Chapitre II. — <i>La Bibliothèque Universelle des Romans</i>	109
Chapitre III. — <i>Florian : Gonzalve de Cordoue.</i>	113

TROISIÈME PARTIE

LE ROMAN MAURESQUE EN FRANCE AU COMMENCEMENT DU XIX^e SIÈCLE.

<i>Introduction</i>	131
Chapitre I — <i>Chateaubriand : Les Aventures du Dernier Abencerage..</i>	135
Conclusion	157
Bibliographie.	159
Index	165



Vu le 29 mars 1928 :

Le Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris :

F. BRUNOT.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris :

CHARLÉTY



